LES DÉSENGAGÉS...

Livre blanc des jeunes du CPDSI

Rédigé par Laura Bouzar

Témoignages recueillis par Farid Benyettou

sous la direction de Dounia Bouzar

LES DÉSENGAGÉS...

Livre blanc des jeunes du CPDSI

Les résumés des suivis (à partir des rapports rendus aux préfets et aux juges), préservent l'anonymat des jeunes qui ont accepté de témoigner. Ils ont été réalisés par l'équipe pluridisciplinaire du CPDSI d'avril 2014 à août 2016, sous la direction de Dounia Bouzar. Certains détails et les prénoms ont été changés pour garantir l'anonymat des désengagés et de leurs familles.

Remerciements de l'auteur

Au nom de l'équipe du CPDSI, je veux remercier les jeunes qui nous ont fait confiance au point de se livrer à cœur ouvert et d'accepter que le grand public pénètre dans leurs histoires, leurs blessures, leurs haines, leurs révoltes, leurs utopies, leurs doutes, leurs certitudes…

Je veux aussi les remercier pour le courage et l'investissement qu'ils ont montrés lorsqu'ils ont combattu à nos côtés pour sauver des vies. A mesure qu'ils s'en sortaient, ils venaient nous aider pour que d'autres ne vivent pas ce qu'ils avaient vécu, se mettant parfois en danger vis-à-vis de leur ancien groupe qui pouvait connaître leur adresse...

Un lien s'est créé. Chaque jeune était différent et notre défi quotidien était d'apprendre à les connaître et à passer à travers leur carapace, pour découvrir ou redécouvrir ensemble qui ils étaient vraiment, même s'ils s'étaient perdus...

L'environnement sociétal nous rendait parfois les combats interminables. Mais comme le dit Morgane, nous avons essayé de montrer qu'une lumière existait toujours au bout du tunnel... On ne naît pas « djihadiste », on le devient. Et faire le deuil de toutes les fausses promesses et utopies est toujours possible.

C'est cela que Hamza, Aline, Hawa et les autres montrent en acceptant de se livrer. Et c'est une leçon de courage pour beaucoup de personnes qui n'y croient

pas.

Ces rencontres nous ont permis à tous de grandir. Ils nous ont poussés dans nos réflexions. Chaque petit pas était une victoire pour eux et pour l'intérêt public, car on comprenait mieux comment aider les jeunes suivants à travers les réussites et les échecs des premiers. Et lorsqu'on aidait un jeune à s'en sortir, on savait qu'on le sauvait lui, mais aussi tous les innocents qu'il aurait pu tuer...

Laura Bouzar

Préface

Ce livre blanc a pour but de donner la parole à des jeunes qui étaient en lien avec des groupes « djihadistes » et qui ont entamé une « rétro-analyse » pour essayer de comprendre pourquoi ils étaient attirés par cette idéologie totalitaire. Tous ont été suivis par notre équipe, d'avril 2014 à août 2016, avant que nous refusions le renouvellement de notre mandat ministériel, en désaccord avec la nouvelle gestion de ce dossier par l'ancien gouvernement l'année précédant les élections présidentielles.

À l'heure où les discours médiatiques et politiques les plus écoutés étaient ceux qui donnaient le sentiment de « maîtriser l'ennemi », se focalisant sur les risques que présenteraient certains groupes de la population (les immigrés, les Musulmans, les banlieues), il s'agissait de prendre du recul avec une « embetted criminology terrorism » (criminologie du terrorisme intégrée), qui reste à l'intérieur des limites définies par les politiques sécuritaires et accepte les présuppositions du discours sécuritaire comme postulats de recherche scientifique.

En tant que pionniers du nouveau métier que l'on pourrait nommer «praticiens de la lutte contre le « djihad » il s'agissait pour nous au contraire

de partir de données de terrain pour proposer une analyse autonome, qui examinait les facteurs sociaux, culturels, géopolitiques, religieux et psychologiques du processus de radicalisation violente liée à l'islam. Nous partons du principe que les études sur les trajectoires peuvent aider à comprendre pourquoi un individu s'engage et comment il peut se désengager, et quels facteurs expliquent la progression de cette évolution.

L'étude du processus d'engagement des 809 jeunes « pro-djihad » que nous avons suivis est en train de s'opérer au sein de recherches et de partenariats internationaux[1] et d'articles scientifiques. Elle permettra de repérer un certain nombre de phases séquentielles, et *in fine* de dessiner les contours d'un cadre conceptuel qui orientera la mise en œuvre des politiques de prévention, de détection et de désengagement des pays qui le souhaitent.

Par ce Livre Blanc des jeunes du CPDSI, il s'agit de partager nos premières réflexions avec le grand public, parallèlement au lancement du site NOOR-ON-LINE, de manière à ce que les étudiants, les associations, les

[1] L'équipe du CPDSI est notamment leader de la tâche « Etiology of the processes of radicalization and radicalization levels tipping point" pour le projet *Partnership against violent radicalization in the cities («PRACTICIES »),* membre du programme d'Excellence Scientifique porté à l'échelle européenne par « Horizon 2020 » , dirigé par Séraphin Alava (Université Toulouse 2). Les 10 jeunes du Livre Blanc font partie des 70 jeunes inclus dans la recherche. Le CPDSI est aussi en convention avec des partenaires qui travaillent avec les gouvernements canadiens, américains, anglais et allemands pour une meilleure détection. Voir le communiqué de presse sur NOOR-ONLINE.

bénévoles, les professionnels, les familles aient accès à ce que nous appelons les « données implicites » du processus d'engagement «djihadiste» et puissent avancer dans leurs réflexions et leurs actions.

En effet, peu de chercheurs encore ont accès aux fils invisibles de l'engagement « djihadiste ». La plupart analyse le « djihadisme » à travers les déclarations sur les réseaux sociaux de ceux qui sont déjà en Syrie ou en Irak, qui postent des messages apologétiques sur Internet. La radicalisation de ces jeunes est alors à son comble et leurs systèmes cognitifs et idéologiques ont changé.

Les parcours individuels racontés dans ce Livre Blanc par les intéressés eux-mêmes nous permettent d'appréhender avec rigueur et détail les fils invisibles du processus de radicalisation. Cela nous conduit à valider l'existence d'une véritable individualisation de l'engagement « djihadiste », dont nous avons parlé dès 2014. À cette époque, remettre en question le lien direct entre immigration et radicalisation nous avait valu beaucoup de critiques. Pourtant, tous les chercheurs qui sont partis sur le terrain depuis ont validé ce constat. Il n'existe plus, comme à la fin des années 1980, un seul discours unique de l'idéologie « djihadiste », ce qui explique la diversité des jeunes touchés. C'est pour cette raison que nous avons tout de suite

attiré l'attention sur l'importance de comprendre l'idéal recherché par chaque jeune qui s'engageait dans cette idéologie afin d'adapter les stratégies de prévention, de détection, de suivi et de neutralisation du passage à l'acte, avec des équipes disciplinaires.

Les éléments de témoignages de ce livre ont été sélectionnés parce qu'ils sont complémentaires : presque tous les jeunes sont désengagés[2] (c'est à dire ont fait le deuil du groupe « djihadiste » anciennement convoité), certains sont à la fois désengagés et déradicalisés[3] (car ils ont aussi fait le deuil de construire un monde utopique avec la Loi divine). D'autres sont «entre deux »... Il y a des réussites, des progressions, mais aussi des échecs[4], que nous partageons pour échanger avec ceux qui veulent déconstruire pour avancer.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les échecs les plus importants ont concerné les jeunes salafistes qui n'étaient pas engagés dans le «djihad» (325 sur 1134 jeunes suivis). Les préfectures nous les confiaient car elles ne savaient pas comment discerner les piétistes des activistes[5]. Malgré notre diagnostic, elles nous demandaient de les suivre «en prévention», pour éviter qu'ils ne basculent dans la violence et pour qu'ils

[2] Sur nos 809 suivis de jeunes pro-daesh, le taux de jeunes désengagés au bout de deux ans est de 86%.
[3] Sur nos 809 suivis de jeunes pro-daesh, le taux de jeunes déradicalisés au bout de deux ans est de 43%.
[4] Sur nos 809 jeunes pro-daesh suivis, le taux d'échec est de 17%.
[5]Cf. le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

acceptent au moins de reprendre leur scolarité. Ces suivis n'ont pas donné de grands résultats : ils ont repris leurs études mais ne sont pas sortis de l'idéologie salafiste car ils continuent à penser que tout ce qui est lié à l'humain est incompatible avec le respect du principe d'Unicité divine (Tawhid). Il était difficile de les mener au deuil de la vision du monde salafiste dans la mesure où ils n'étaient pas victimes d'une propagande mensongère que nous aurions pu dénoncer avec des repentis (comme nous le faisons avec les djihadistes). Avec un groupe de parents, nous avons uniquement réussi à trouver des stratégies d'accompagnement qui permettent d'assouplir ces jeunes radicalisés piétistes – c'est-à-dire de les maintenir dans un minimum de socialisation-, mais cela fera l'objet d'une autre publication.

Ce Livre Blanc est le fruit d'échanges au sein de groupes de paroles avec des jeunes « pro-djihad » menés par la chef d'équipe Laura Bouzar et de témoignages recueillis par le repenti Farid Benyettou, que nous avons engagé au bout de plusieurs mois de bénévolat parce que justement, le partage d'introspections entre pairs est un outil qui a donné de très bons résultats pour l'intérêt de la recherche scientifique et l'intérêt général, bien plus que la simple utilisation de stratégies de contre-discours (audiovisuels,

théologiques ou psychologiques). « Repenti » n'est pas tout à fait le bon terme pour Farid Benyettou puisqu'il a déjà purgé sa peine il y a six ans et ne demande rien aux autorités en échange de sa participation à la lutte contre le «djihadisme ». C'est uniquement pour ne pas être « coupable une seconde fois en ne faisant rien » qu'il s'est engagé à nos côtés.

Je les remercie d'avoir réalisé ce Livre Blanc, afin de nous faire « entrer » dans la vision du monde de ces jeunes, car c'est la première fois que les fameux « fils invisibles » du processus de radicalisation vont devenir visibles pour tous.

Dounia Bouzar

1

EXTRAIT DE RÉTRO-ANALYSE D'ALINE, 17 ANS :

« SEULE LA PEUR DE ME RETROUVER SEULE TOURNAIT DANS MA TÊTE... »

Au début, quand je me suis convertie, mon père ne l'a pas accepté...

Au début, quand je me suis convertie, mon père ne l'a pas accepté. Il a carrément accusé ma mère de m'avoir mal élevée. Pourtant celle-ci est complètement athée et n'y est pour rien si je me suis toujours posée des questions existentielles... Mon père n'a jamais supporté les religions car ses parents l'obligeaient à pratiquer lorsqu'il était enfant. Je me retrouvais donc accusée de croire en Dieu et d'avoir choisi le dernier Prophète. Il n'était pas question de me soumettre à ces interdits. Je voulais absolument apprendre l'islam, d'autant plus curieuse de savoir pourquoi les Musulmans étaient à ce point détestés. Je voulais savoir ce qu'on leur reprochait et j'ai décidé d'entrer en contact avec eux par internet. Je suis très curieuse de nature. Et puis, plus mon père voulait m'interdire l'islam, plus je voulais l'apprendre à tout prix. Sur Facebook, une fille est venue vers moi et je l'ai écoutée en me disant que c'était une Maghrébine et qu'elle connaissait forcément sa religion. Elle faisait partie d'un groupe qui s'appelait « Tous rebeux », un truc comme ça... Ils mettaient des vidéos marrantes. Au bout de quelques jours, j'ai envoyé un message anonyme où je demandais si quelqu'un pouvait me faire des cours sur la religion. J'ai eu plein de réponses mais j'ai choisi celle de cette première fille qui était venue vers moi au début, car j'avais commencé à m'attacher à elle.

Au début, cette fille m'expliquait la prière. Mais très vite, elle m'a dit que la prière passait avant les cours du lycée. Puis elle a ensuite demandé pourquoi je voulais tant rester à l'école puisque de toutes façons, les femmes ne devaient pas

travailler. Je m'embêtais depuis longtemps à l'école et il ne fallait pas me le dire deux fois. Tout était ainsi, ça montait crescendo. Elle parlait du foulard comme d'une obligation divine puis a enchaîné très vite sur le jilbab[6] et les gants, sans couleurs, etc. Progressivement, elle m'a envoyé des vidéos, qui parlaient du complot dans le monde. Je commençais à me dire que tous les adultes me mentaient sur tous les sujets... J'avais la haine envers tout le monde.

En fait, cette fille ne m'a jamais parlé directement de Daesh. Ce sont ses vidéos qui m'y ont menée…

En fait, cette fille ne m'a jamais parlé directement de Daesh. Ce sont ses vidéos qui m'y ont menée… Au départ, ces vidéos étaient dans la théorie du complot. En résumé, elles nous mettaient en garde contre toute la société, en nous disant que tous ceux qui réussissaient avaient vendu leur âme au diable. Il fallait se protéger des autres pour garder notre discernement et ne pas se faire endormir à notre tour. Les vidéos dénonçaient la corruption du monde politique et celle des chanteurs. Ce n'est que progressivement que la persécution des Musulmans est arrivée. Moi je regardais surtout des vidéos sur les gens qui se faisaient massacrer car je voulais choisir un métier dans l'humanitaire. J'ai découvert les vidéos 19HH qui dénonçaient tout ça et la haine montait en moi. Pourquoi personne n'allait sauver ces enfants innocents gazés par Al Assad ? Au bout d'un moment, cette sœur qui m'apprenait l'islam m'a envoyé des personnes qui m'ont parlé directement de Daesh, comme le seul groupe capable de combattre ces forces

[6] Sorte de grand foulard sombre qui cache l'entièreté du corps jusqu'aux pieds mais qui laisse le visage apparent.

obscures. C'étaient des frères, qui étaient un peu comme moi, perdus, à la recherche de la vérité, qui ne savaient pas quelle voie prendre. Puis un nouveau gars est arrivé et lui y voyait plus clair : il s'est mis à tous nous diriger dans le petit groupe internet.

Il jouait sur ma fibre humanitaire et disait qu'il n'y avait que Daesh qui pouvait nous sauver, que c'était le seul vrai groupe de musulmans, et que si je ne voulais pas venir, j'allais être égarée, que ça ne servait à rien que je me sois convertie à l'islam, que je ne serais jamais une bonne Musulmane parce que je faisais trop de péchés, parce que... Enfin tout ça. Il disait « si tu ne veux pas écouter, c'est parce tu n'es pas vraiment Musulmane, tu restes aveugle comme les koffars[7], tu ne veux pas voir la vérité. Les autres peuvent voir mais pas toi. Tu es restée comme les autres, les ignorants ». Et du coup, ça me faisait culpabiliser et je me forçais à regarder des vidéos, je me forçais à rentrer en contact avec eux pour justement essayer d'être meilleure et surtout d'être acceptée. Je ne sais pas pourquoi mais j'avais besoin qu'ils m'acceptent dans le groupe.

Ils étaient devenus comme une famille...

Ils étaient devenus comme une famille. En fait chaque personne à qui je parlais avait son rôle. L'une avait le rôle de grande sœur, l'autre était un peu comme ma mère parce qu'elle avait des enfants et elle me donnait des conseils, elle était mature quand elle s'exprimait. Après y avait un gars qui me parlait comme mon

[7] Mécréants, voir le lexique en annexe et le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

père en fait. Il me dictait ce que je devais faire. Il me surveillait et tout. Après bien sûr, il y avait ceux qui venaient me parler pour se marier. En fait, j'étais très entourée... Je perdais petit à petit ma famille et mes amis autour de moi mais le groupe comblait cette perte. Il n'y avait pas de vide. Au contraire, je me sentais choyée et aimée, plus que jamais. Ma « nouvelle grande sœur » me disait que j'étais la personne la plus mature du groupe et me disait que malgré mes 14 ans, je devais me marier maintenant parce qu'elle était sûre que j'avais un grand avenir devant moi. Après, elle m'a présenté un frère. Et du jour au lendemain, elle a désactivé tous ses comptes, plus personne du groupe n'avait de ses nouvelles. En fait, ce frère est resté en contact avec moi et voulait m'épouser ; c'est lui qui a pris le relais.

Moi j'ai voulu partir, mais pendant longtemps, c'était plus un rêve qu'autre chose...

Moi j'ai voulu partir, mais pendant longtemps, c'était plus un rêve qu'autre chose. Je n'ai jamais essayé de passer les frontières. C'était un plan, je me disais que je partirais plus tard, je n'avais pas programmé de moment précis, je ne savais même pas dans quelle ville je voulais partir, avec qui... Ca me faisait du bien de penser à cette perspective, un peu comme une porte de sortie. Contrairement à d'autres, je tenais encore à ma famille. Je pensais que ma mère ne m'aimait pas mais de là à la quitter, cela faisait un pas. Je ne croyais pas aux témoignages que j'entendais ici ou là sur le net, mais j'éprouvais quand-même des doutes sur le rôle

des femmes chez Daesh. Certains disaient que les femmes étaient enfermées dans une madafah (maison d'hôte) tant qu'elles n'étaient pas mariées et qu'elles devaient choisir leur mari sur un catalogue. J'avais peur d'être bloquée là-bas et de ne pas pouvoir revenir. C'était comme si j'avais un « deuxième moi » qui gardait la conscience des choses en fait, un cerveau éveillé. Pleins de frères et de sœurs m'ont proposé de partir mais je n'ai jamais fait le pas. À chaque fois, je bloquais leurs numéros au dernier moment. En fait, je leur disais : « oui on va partir », « je vais te suivre », mais au dernier moment, j'étais prise de panique et je bloquais le numéro. Pourtant, je nageais dans les pensées extrêmes et j'étais d'accord avec ce qu'ils faisaient là-bas... Aucun meurtre ne me touchait, je voyais les morts comme des dégâts collatéraux nécessaires à la mise en place du Califat. Cela a duré de nombreux mois et ce n'est qu'au bout d'un an que j'ai vraiment voulu partir.

Au départ, je voulais devenir bonne sœur…

Au départ, je voulais devenir bonne sœur… A un moment donné dans ma vie, j'ai su comme une évidence que j'avais toujours cru en un Dieu. J'étais curieuse et je me posais tout le temps des questions sur comment la terre avait été créée, comment les hommes étaient arrivés sur terre, pourquoi sur la terre et pas sur une autre planète? Je n'arrivais pas à croire les cours dispensés en Science de la Vie et de la Terre, ce n'était pas logique pour moi, ce n'était pas la nature qui avait créé tout ça... Je me disais que c'était forcément Dieu qui avait tout inventé. Je

croyais donc en un Dieu unique mais je n'arrivais pas à choisir une religion. Ma famille étant athée, je n'ai pas eu d'enseignement religieux. Alors, je me suis renseignée toute seule, tout d'abord sur la religion chrétienne : j'ai commencé à vouloir faire du catéchisme et à être baptisée. Le statut de bonne sœur m'a tout de suite intéressée, j'avais l'impression qu'elles avaient une relation avec Dieu plus importante que les autres croyants. Je voyais les Catholiques autour de moi aller à l'église pour prier une fois par an seulement, le plus souvent à Noël, alors que les bonnes sœurs passent leur vie à prier, elles se consacraient réellement à Dieu. Au départ, je me suis intéressée à cette religion car j'étais Française, donc c'était naturel pour moi d'aller vers la religion chrétienne. Cependant, vers mes 10 ans, il m'a manqué quelque chose, je ne me retrouvais pas complétement dans cette croyance. Je n'arrivais pas à adhérer à certains principes fondamentaux : par exemple, je ne comprenais pas la place qu'avait Jésus. Une fois Jésus était prophète, ensuite c'est le fils de Dieu, parfois j'avais même l'impression que c'était limite Dieu. Ça me donnait l'impression que c'était une religion qui avait été modifiée. J'avais besoin de plus de pratique et de relation directe avec Dieu. Le fait d'avoir un intermédiaire entre moi et Dieu pour pouvoir Lui parler ne me comblait pas. Il me manquait quelque chose. Pour moi, la religion doit être entre les mains de Dieu. Cette religion ne faisait pas disparaître mon sentiment de solitude. Je ne me sentais pas entourée. J'avais l'impression que chacun pratiquait dans son coin, sans réellement se réunir et que la communauté n'était pas soudée. Il me manquait un groupe sincère et je ne le trouvais pas avec eux. C'est ce que j'ai

trouvé dans l'islam. Dans la religion musulmane, j'ai trouvé une relation avec Dieu plus importante. Les Musulmans étaient plus investis dans leur religion et plus solidaires entre eux. Quand j'ai lu le Coran, ça a fait écho en moi comme une évidence. C'était comme si tout s'emboîtait enfin, tout faisait sens en moi. J'étais en adoration devant cette religion... C'était comme une passion, la pratique a toujours été un plaisir, j'avais hâte que ce soit l'heure de la prière.

Le jilbab a beaucoup compté pour moi...

Le jilbab a beaucoup compté pour moi. J'avais le sentiment qu'il me protégeait. Ma nouvelle sœur, celle qui m'avait convertie par internet, n'arrêtait pas de me faire peur en me parlant des garçons. Elle me répétait qu'ils étaient égarés ici, contrairement aux frères engagés pour l'«EI» (État Islamique). Ceux qui combattaient là-bas étaient des vrais Musulmans qui respectaient les femmes. Elle présentait le jilbab comme une protection contre tous ces hommes qui m'entouraient et pouvaient me faire du mal à tout moment.

Je me disais qu'elle avait raison : si les femmes portaient toutes le jilbab, il n'y aurait plus de viols. Elle me racontait sans arrêt des histoires atroces que des sœurs avaient subies dans le passé, avec des hommes. Elle me montrait des vidéos qui expliquaient que l'État français et les habitants étaient tous des pervers en se basant sur des publicités, des clips de musique, la télévision, etc., qui salissaient l'image de la femme. Cela me retournait le ventre et me conditionnait à avoir peur des garçons. Je ne les voyais plus que comme des diables, des pervers

sexuels, qui pouvaient me violer ou me faire du mal, comme et quand ils le souhaitaient.

Mais ensuite, la sœur est arrivée à renverser ce sentiment de colère contre les femmes victimes. Je ne sais pas comment elle a fait son compte, mais j'ai fini par adhérer à sa perception des choses : ces femmes avaient un mauvais comportement au quotidien et provoquaient les hommes. Elles fumaient ou portaient des habits serrés (même des pulls et jeans, nous considérions tout habit autre que le jilbab comme vulgaire), rigolaient ou parlaient devant des hommes, avaient accepté la mixité, etc. Ma nouvelle sœur me faisait des grands discours en me montrant qu'il n'est jamais arrivé de mauvaises choses à des sœurs jilbabées et me demandait de réfléchir. A mon avis, pourquoi les sœurs étaient protégées et pas les autres femmes ? Elle m'avait totalement convaincue et pour moi, il n'était plus possible de sortir sans ma bulle de protection : mon jilbab avec mes gants. Il fallait bien qu'il soit de couleur sombre pour ne pas attirer l'œil des hommes et des femmes. Tout ce qu'elle disait faisait écho en moi, ça faisait sens, c'était logique. Je me sentais en insécurité partout. Dès qu'un homme rentrait dans une pièce, ou lorsque je marchais dans la rue, je me sentais observée, épiée. Je baissais la tête, et fixais le sol des yeux. Il ne fallait surtout pas qu'ils entendent ma voix ou mon rire, ce qui aurait pu les séduire. Je ne voulais surtout pas me comporter comme une aguicheuse, comme toutes les autres.

Très vite, le jilbab avec les gants n'a plus suffi… Je suis arrivée à avoir l'impression de ne pas être une vraie Musulmane. J'étais persuadée que même

avec le *jilbab,* j'attirais le regard des hommes. Les sœurs me prévenaient : « Ma sœur, fais attention, tu as de si beaux yeux. Sache qu'un regard peut suffire pour séduire un homme, surtout avec le tien... Il faut protéger ce que Dieu t'a donné de plus beau car il est destiné seulement à ton mari. Il ne faut pas le salir en le montrant à d'autres femmes jalouses qui te voudront du mal ou à des hommes qui te saliront par leurs pensées. » C'est vrai que j'ai des yeux clairs, on me fait souvent des compliments sur leur couleur particulière. Je me disais qu'elles avaient raison, je devais encore plus me protéger. Il fallait trouver des moyens pour éloigner le plus loin possible la tentation que le Sheitan (Diable) nous envoie au quotidien. Lorsque j'ai enfin mis le voile sur mon visage, en laissant seulement deux petits trous pour les yeux, je me suis sentie apaisée, soulagée. J'avais enfin une barrière solide qui me protégeait du monde extérieur. L'angoisse s'est envolée, je me suis sentie tellement reconnaissante envers ces sœurs d'avoir su me libérer de tous ces sentiments. Elles m'avaient tant donné, je n'avais enfin plus peur. Je les voyais comme des sauveuses. J'ai eu l'impression qu'elles étaient les seules à me comprendre et surtout à avoir la solution à mes problèmes. J'étais en admiration par rapport à leur savoir...

On était très proches avec ma maman, quand j'étais petite…

On était très proches avec ma maman, quand j'étais petite… On était tout le temps collées l'une à l'autre. On s'est soutenues tout au long de nos vies. Elle a toujours été là pour moi et m'a toujours aimée. La séparation entre ma mère et mon père a

été très difficile pour nous deux. J'avais l'impression qu'il m'abandonnait pour fonder une autre famille. Comme si je ne suffisais pas en tant que fille, qu'il n'était pas assez fier de moi, que je le décevais, que je n'étais pas à la hauteur de ses attentes. Je soutenais ma maman qui était tombée malade, mais moi, j'avais parfois l'impression que personne n'était là pour me soutenir. Ma mère faisait ce qu'elle pouvait mais je ne pouvais pas montrer mes faiblesses devant elle, je devais être forte pour qu'elle reste debout. J'ai été confrontée à des responsabilités d'adulte un peu trop tôt… Je prenais tout sur mes épaules. J'entendais parfois ma mère pleurer dans sa chambre le soir, je venais la consoler et la rassurer : tout allait s'arranger. De là vient aussi ma colère contre les hommes. Je mettais tous les problèmes de ma mère sur le dos de mon père. Ma mère s'est reconstruite sans homme, elle ne voulait plus être dépendante à nouveau, que ce soit matériel ou sentimental. De mon côté, j'ai fait l'inverse : je développais comme conviction que seul un homme pourrait me protéger et me soutenir. Mon seul objectif consistait à remplir le vide que je ressentais à l'intérieur de moi. J'avais besoin d'un homme qui ne m'abandonnerait jamais et qui m'aimerait sincèrement sans jamais me quitter. En effet, à mes yeux, mon père n'avait pas seulement quitté ma mère ; il m'avait abandonnée moi aussi. Il m'avait laissée seule, pour construire un autre foyer avec ses autres enfants qu'il chouchoutait. Il partageait tous les moments importants de leur vie, en me laissant de côté, dans l'oubli… Quoi de mieux qu'un homme soumis à Allah pour être sûre qu'il ne m'abandonnerait jamais ?

Je voulais arriver à me détacher de ma mère. Je cherchais l'indépendance. Le discours de Daesh a aussi beaucoup joué. Lorsque ma mère s'est rendu compte que j'étais en train de changer et que j'étais en danger, elle a fait des démarches auprès de la police. Mes nouveaux frères et sœurs utilisaient cela pour m'éloigner d'elle. Ils me disaient que ma mère ne m'aimait pas, qu'elle me dénonçait à l'Etat français, qu'elle était une vendue comme les autres… Forcément, puisqu'elle était mécréante. Elle ne méritait pas que je l'aime. Ma mère était résumée à un seul mot : mécréante. Ce n'était plus ma maman, mais juste une mécréante. Ils me disaient que je ne la retrouverais pas au paradis, qu'elle irait en enfer et que si je restais trop proche d'elle, le Sheitan arriverait à m'atteindre et je finirais en enfer comme elle. Il fallait au final que je m'éloigne d'elle pour me protéger du diable. Ils rajoutaient que seul Dieu comptait. Qu'Il était au-dessus de ma mère. Par conséquent, il était nécessaire de désobéir et de m'éloigner afin de rester dans le droit chemin. J'ai donc fini par me reculer de plus en plus. Je ne lui parlais plus. C'était même pire, je ne pouvais plus la supporter ou lui parler sans ressentir de la colère ou même du dégoût. J'étais supérieure à elle. J'avais les yeux ouverts et elle les yeux fermés.

Mon groupe de la Dawla[8] a senti que j'étais très attachée à ma maman, alors ils m'ont fait peur en me décrivant les châtiments qu'elle subira en enfer. J'étais persuadée que son athéisme l'emmènerait directement cramer dans les flammes

[8] Les jeunes appellent le groupe terroriste lié à Al Baghdadi « La Dawla » (l'État). Il leur faut du temps pour accepter d'utiliser l'acronyme « DAESH », employé par le grand public et les médias afin de refuser de valider ce groupe comme un véritable état.

de l'enfer, malgré toutes les bonnes actions qu'elle a pu faire dans sa vie. Je devais aller sur la terre du Shâm pour avoir une chance de la sauver. Ils m'ont parlé des opérations-martyrs pour intercéder pour ma famille mais je ne m'en sentais pas capable. J'ai donc tout misé sur un mari, qui lui pourrait emmener ma mère au paradis, en mourant en martyr au combat. Je lui demanderai d'intercéder pour elle auprès de Dieu, puisqu'il avait droit d'intercéder pour 70 personnes.

Ma mère a senti cette angoisse et a essayé de me rassurer en me disant qu'elle s'en fichait de Dieu et qu'elle n'avait pas besoin d'aller au paradis. Mais plus elle me disait ça, plus je m'inquiétais, et plus ça m'encourageait à partir pour mourir pour elle. J'avais une grande peur de l'enfer et des péchés qui pouvaient m'y emmener. La Dawla m'avait persuadée que Dieu ne me pardonnerait jamais. Pourtant je n'avais jamais rien fait de grave. Alors je devais faire mon maximum pour avoir le droit au paradis. Pourtant, j'avais ce qu'ils appellent des « baisses de foi » : je n'arrivais pas à arrêter de regarder la télévision ou d'écouter de la musique, certains jours je ne faisais même pas la prière, je ne portais pas le voile alors que les frères et sœurs me disaient que je n'avais pas le droit de l'enlever même si mes parents me tapaient dessus. Cela m'angoissait encore plus, je me disais que Dieu allait me punir car j'écoutais plus mes parents que Lui.

Au début, j'ai beaucoup douté de ce que disait le groupe…

Au début, j'ai beaucoup douté de ce que disait le groupe… Lorsque ma sœur

m’apprenait la religion, j’avais besoin de preuves qui confirmaient ses dires. Ce qui m’étonnait, c’est que je voyais bien que seule une minorité pratiquait la religion de cette façon. Pourquoi tous les autres Musulmans s’étaient autant éloignés de la vraie religion ? Lorsque ma curiosité a pris le dessus, j’ai fait des recherches par moi-même et n’ai pas trouvé ce qu’elle m’avait appris. C’était noté nulle part, je ne comprenais plus rien… Alors j’ai commencé à la questionner, et j’insistais afin d’obtenir une réponse. Je n’en ai jamais eue. Soit elle s’énervait, soit elle changeait de sujet. Les autres me disaient que le Sheitan me susurrait des choses à l’oreille pour m’éloigner de la vérité. Je ne devais pas l’écouter, sinon j’allais m’égarer et devenir mécréante comme les autres. Leurs réactions me surprenaient et une sonnette d’alarme au plus profond de moi s’est déclenchée. D’un côté, je voulais m’éloigner d’eux. Je ne comprenais pas comment j’en étais arrivé là... Je me souvenais qu’au départ, l’islam m’avait attirée pour ses versets qui parlaient de « paix et d'entraide ». J’aimais ces passages du Coran où il était demandé de vivre tous ensemble en harmonie et de nous accepter avec nos différences. Pourtant, ils étaient arrivés à me faire voir l’islam comme une justification à la tuerie. A des moments, j’ai pensé les quitter, mais je n’y suis pas arrivée. Je n’osais pas dire à haute voix mes doutes. Je les enfouissais au plus profond de moi et je me persuadais que j’étais totalement d’accord avec eux. Les rares fois où je suis parvenue à exprimer mes doutes, ils ont commencé à m’exclure : ils mettaient des messages et des mises en garde sur moi sur les réseaux sociaux. Ils parlaient aux frères et aux sœurs afin qu’ils m’évitent et qu’ils arrêtent de me parler. Ils disaient

que j'étais bizarre, que je posais trop de questions, que j'avais trop de doutes, et qu'en réalité je n'étais pas avec eux : j'étais une espionne.

J'ai eu très peur que le groupe m'abandonne, tout comme mon père m'avait abandonnée…

J'ai eu très peur que le groupe m'abandonne, tout comme mon père m'avait abandonnée… Ce n'était pas possible pour moi de les perdre. Ils étaient devenus ma famille, mes frères, mes sœurs, ils me protégeaient contre le monde extérieur, contre moi-même. Ils ne pouvaient pas eux aussi m'abandonner, ce n'était pas possible pour moi. Je me rends compte aujourd'hui que je n'ai jamais eu peur qu'ils me fassent du mal. Pourtant, je connaissais le sort qu'ils réservaient à tous ceux qui ne les suivaient pas strictement : ils les déclaraient espions et les tuaient. A ce moment-là, ça ne m'a pas traversé l'esprit une seule seconde... Seule la peur de me retrouver seule tournait dans ma tête. Le sentiment de vide revenait au plus profond de mon âme et me glaçait le sang. J'ai donc ravalé mes questions et mes doutes. En plus, je voyais autour de moi qu'ils étaient tous d'accord et que personne ne se torturait comme moi. Seule une fille avec qui je discutais de temps en temps se questionnait. Nous discutions de la place de la femme, par exemple. Je me demandais pourquoi la femme n'avait pas le droit de travailler alors que la femme du Prophète travaillait, était sa patronne, et tenait un commerce... Avec elle, je pouvais m'exprimer librement sans avoir peur des représailles. Malheureusement, cette jeune fille a très vite arrêté de communiquer avec nous.

Probablement que ses doutes lui ont permis de quitter très vite le groupe et de ne pas tomber dans Daesh. Je me suis donc retrouvée toute seule dans le groupe, au milieu de personnes qui tenaient toutes le même discours. Je me disais qu'ils étaient plus forts que moi, et du coup, j'ai arrêté de poser des questions. Je voulais être élue et posséder la vérité comme eux. Peut-être qu'ils avaient raison, j'étais éprouvée par le diable. Donc j'allais faire face à cette épreuve et les doutes que le diable avait mis en moi disparaîtraient...

Ma relation avec Dieu a complètement changé lorsque je suis devenue pro-Daesh...

Ma relation avec Dieu a complètement changé lorsque je suis devenue pro-Daesh. Avant, Il symbolisait pour moi, la gentillesse, la paix... Lorsque je suis rentrée dans l'idéologie de Daesh, Dieu ne représentait plus que peur et angoisse pour moi. Dans leurs discours, Dieu n'existe que pour punir. Même quand je faisais ma prière, je n'étais plus en connexion avec Dieu, je passais mon temps à faire attention à comment je positionnais mes doigts, mes pieds, etc. Car j'avais peur que si je faisais mal quelque chose, ma prière ne soit pas acceptée et Dieu me punisse. Je cherchais un groupe, des amis fidèles. Quand je me suis convertie, mes amis musulmans, ne m'ont pas félicitée, ne m'ont pas accueillie comme un membre de leur famille mais au contraire m'ont rejetée. Je n'ai pas compris leur comportement car, du jour au lendemain je n'avais plus le droit de parler de religion avec eux. Ils me disaient que j'étais française et que la religion musulmane

était réservée aux Arabes et que j'étais hypocrite dans ma foi ou ma pratique. Je suis une jeune fille très sensible depuis ma petite enfance, je prends la défense des autres, je me bats contre les injustices, et ne supporte pas quand une personne est humiliée. Déjà à cette époque je voulais travailler dans l'humanitaire ou dans un métier engagé pour lutter contre les injustices comme médecin, journaliste ou avocate. Je trouvais les fondamentaux de l'islam en adéquation avec la personne que j'étais car il fallait être généreux avec les gens, faire l'aumône et il y avait l'aspect «grande famille» qui se réunit pour les fêtes religieuses, qui était très important pour moi. Ce sentiment d'appartenir à une famille n'a été comblé que par Daesh. J'avais le sentiment qu'ils me protégeaient, qu'à leurs côtés rien ne pouvait m'arriver, qu'ils m'aimeraient toute ma vie et que je ne serais plus jamais seule. J'avais des personnes qui s'intéressaient à moi, qui m'aimaient et je pensais que si j'allais en Syrie, j'allais pouvoir construire ma famille et devenir une adulte auprès d'eux. L'Etat Islamique a réussi à changer complètement ma personnalité. Je n'étais plus moi. Je suis devenue soumise aux hommes alors que j'aime bien tout diriger et prendre les décisions. Je ne supporte pas quand on m'impose des choses, cela me rappelle trop ma relation avec mon père et pourtant j'acceptais tout sans aucune discussion... Habituellement, je cherche toujours la logique et la justice. J'ai besoin de preuves, je suis curieuse, j'aime bien poser des questions, m'intéresser à tout, je suis ouverte d'esprit. Plus que ça, je vis toujours au milieu de mille interrogations qui vont à cent à l'heure dans ma tête. Quand j'étais avec eux, j'étais tout le contraire, c'était pas vraiment moi. Je le sentais bien,

quelque part. Ils me disaient de ne pas mettre un sarouel malgré le fait que c'est un vêtement large et je leur obéissais, bêtement. Même si, deux heures après, je leur demandais de m'expliquer pourquoi. Je devais me forcer à correspondre à leur image, sinon j'avais d'une part, peur qu'ils me rejettent, me séparent du groupe, et d'autre part, que cela prouve que je ne sois pas une bonne Musulmane.

Au départ Daesh m'a promis l'humanitaire, pour ensuite m'en détourner complètement...

Au départ Daesh m'a promis l'humanitaire, pour ensuite m'en détourner complètement... Dès petite, j'avais l'impression que le monde était rempli d'injustices. J'étais révoltée face à la mort d'enfants. Quand je regardais les informations, je me rendais compte de l'état de guerre de nombreux pays et j'avais l'impression que la France allait faire la guerre chez eux plutôt que de leur apporter de l'aide. Je me suis renseignée sur des projets humanitaires et j'ai regardé beaucoup de vidéos réalisées par des associations. J'envoyais des vêtements, de l'argent pour contribuer à ma petite échelle. Ensuite, la Dawla est arrivée et m'a convaincue que ma contribution n'était pas suffisante : il fallait plus. Pour réellement les aider, je devais aller sur le terrain, c'était trop facile de rester dans mon petit confort et d'envoyer de l'argent à ceux qui souffraient. Je devais vivre ce que eux vivaient. Le groupe m'a beaucoup culpabilisée sur mon propre confort, en utilisant entre autres, les vidéos 19HH. Je suis devenue très rapidement addictive à ces vidéos, je les connaissais par cœur. Je les regardais en boucle et ressentais

un manque quand je n'avais pas la possibilité d'y accéder. Ensuite, ils m'ont montré des vidéos où les membres du groupe combattaient l'armée de Bachar El Assad pour défendre le peuple syrien. Au départ, ils représentaient pour moi la justice et les défenseurs des victimes opprimées. Ils rétablissaient la paix. Je ne savais pas qu'ils voulaient conquérir le monde et tuer tous ceux qui ne pensent pas comme eux. Lorsque je voyais sur BFM TV les informations, mes nouvelles sœurs m'expliquaient que ce n'était que de la manipulation dirigée par « ces chiens de sionistes » afin de salir leur image et qu'il ne fallait pas les croire car leur objectif était de nous détourner de la vérité. En retour, ils me montraient des vidéos où les frères de la Dawla allaient dans des maisons de familles chrétiennes en Syrie pour leur donner à manger, ils distribuaient des jouets aux enfants, les emmenaient aux manèges, etc. Cela validait qu'ils étaient là pour défendre les Syriens et que c'était des gens avec des cœurs purs qui faisaient le bien autour d'eux. Pour les attentats, c'était le même principe, j'étais persuadée que c'étaient des Sionistes engagés par la France qui les réalisaient, dans le but de donner une mauvaise image des Musulmans. Sauf qu'au fur et à mesure, j'ai bien compris la vérité, mais je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi ça ne m'a pas suffi pour me détacher d'eux. Non, je suis restée liée à eux. J'en étais arrivée à un point où j'étais tellement dépendante du groupe que peu importaient les contradictions qui apparaissaient... Je ne pouvais plus m'en détacher, je leur trouvais toujours des excuses. Je me disais que des erreurs pouvaient exister. Des membres du groupe pouvaient avoir un mauvais comportement mais cela ne remettait pas en cause le

projet qu'ils avaient. Je croyais toujours aux émirs et à leur idéologie d'un monde utopique, égalitaire et fraternel. Petit à petit, j'ai évolué dans mon idéologie. Je ne sais pas comment ils font mais ils arrivent à te faire adhérer au fait qu'il ne faut pas tuer que l'armée de Bachar Al Assad, mais tous ceux qui sont contre Daesh. Au départ, ils se sont concentrés sur la diffusion de clips avec des anachids[9] où l'on voyait des familles vivre dans le bonheur avec leurs enfants. J'étais comme hypnotisée. Il était très rare que j'aie accès à des vidéos de combattants ou de décapitations. Lorsque je tombais sur ce type de vidéos, je ne les regardais pas, ça m'écœurait, mais je ne le montrais pas. Jusqu'au jour où je m'y suis habituée : je ne ressentais plus rien. Ils justifiaient leurs actes avec la Loi du Talion : œil pour œil, dent pour dent. Si Barack Obama envoyait des avions pour les bombarder et pour tuer des gens de «notre» peuple, nous devions donc y répondre. C'était normal.

Au final, le groupe était plus important que « la cause »...

Au final, le groupe était plus important que « la cause »... Ils m'ont attirée en me vendant l'aspect humanitaire de leur projet. Mais en fait, quand j'ai voulu partir les rejoindre, je n'étais plus du tout dans l'optique de devenir infirmière ou d'aider le peuple syrien. Quand je portais le jilbab, je me sentais humiliée en France. Je me sentais épiée et mal regardée par les gens dans la rue. Souvent, j'entendais le fameux « Retourne dans ton pays » alors que je suis blanche de peau et Française de souche, 100% pure Française ! Leurs comportements validaient que

[9] Chants religieux normalement sans instruments de musique.

la France était islamophobe et qu'elle ne m'accepterait jamais avec ma religion. En plus, mon ambition était de porter le voile intégral, c'était clairement impossible au vu des réactions qu'un petit foulard pouvait provoquer ! En Syrie, je pourrais mettre le voile intégral, comme toutes les autres femmes. J'avais l'impression que c'étaient mes sœurs, qu'on était les mêmes, que ma place était là-bas, auprès d'elles. Je ne me sentais pas différente des autres, j'étais entourée, alors qu'en France j'étais seule, différente, j'avais perdu mes amis et ma famille, il ne me restait plus qu'eux. J'étais très attachée à eux, j'avais besoin de leur présence, c'était comme si j'étais devenue accro, même si notre relation était majoritairement virtuelle. Je cherchais aussi à m'éloigner loin de ma famille, loin de mes problèmes.... J'avais progressivement quitté l'école, je n'avais donc plus d'avenir possible en France. J'étais bloquée car si je lâchais le groupe ou si le groupe me lâchait, je n'avais plus personne. Je serais définitivement toute seule, dans le néant. Cela m'angoissait énormément, je ne voulais surtout pas retrouver les sentiments d'insécurité, de solitude et la peur de l'abandon. Daesh avait justement su combler tout ce mal-être que j'avais en moi. Je voulais me marier, avoir des enfants, les élever dans un pays musulman où je pourrais pratiquer et leur inculquer la vraie religion, sans que l'on soit persécutés. Je voyais ma petite fille, voilée intégralement à l'âge de six ou sept ans... En revanche, j'avais du mal à imaginer qu'on m'arrache mon petit garçon dès l'âge de cinq ans pour un camp d'entraînement... Dans tous les cas, j'avais oublié mes premiers désirs d'humanitaire. Je voulais juste faire partie d'eux. Ils me disaient que je serais dans

mon appartement, dans ma bulle, avec mes enfants et mon mari et qu'il ne se passerait plus rien d'autre autour de nous. Je serais tranquille, je serais loin de tout, je serais protégée...

J'ai commencé à avoir des doutes, lorsque j'ai entendu une sœur de retour de Syrie témoigner au CPDSI…

J'ai commencé à avoir des doutes, lorsque j'ai entendu une sœur de retour de Syrie témoigner au CPDSI... C'est l'une des seules qui a réussi à revenir vivante. Je l'ai rencontrée au CPDSI. Elle expliquait à quel point son arrivée là-bas l'avait déçue. La réalité était loin des promesses que Daesh lui avaient faites. Elle logeait dans des maisons qui appartenaient aux Syriens tués par le groupe car ils n'avaient pas fait allégeance. Elle m'a ouvert les yeux sur les conditions de vie en me décrivant l'absence d'eau chaude, la saleté et non pas la grande maison avec piscine promise… Et surtout, l'absence de solidarité entre sœurs, qui ne faisaient que se battre et se trahir entre elles... Alors que sur internet, elles lui avaient promis d'être « sœurs à vie », comme ce que j'avais vécu. A ce moment-là, je me suis sentie trahie car mes frères et sœurs m'avaient menti. C'est la première fois où j'ai commencé à remettre en doute leur sincérité. Je leur faisais tellement confiance, c'est comme si tout mon monde s'écroulait. J'ai commencé à lister toutes les choses contradictoires que j'avais entendues. Par exemple, sur la revendication des attentats en France, au départ, ils me disaient qu'ils avaient été réalisés par des Sionistes engagés par des sociétés secrètes pour faire monter

l'islamophobie en France, et après ils m'avaient demandé d'être fière de mes frères qui s'étaient sacrifiés pour notre cause ! Cette incohérence éclatait à ma conscience tout d'un coup. Avant d'avoir écouté cette repentie au CPDSI, je ne pouvais jamais me poser de questions sans craindre d'être excommuniée par mon groupe. J'avais l'impression de devenir folle. Ils ne montraient jamais aucune preuve, si ce n'est des preuves qu'on ne pouvait pas vérifier, je devais croire en eux, en leur bonne parole. J'étais arrivée à un point où j'envoyais des messages pour leur demander leur autorisation sur chaque chose que je voulais faire. Je ne pouvais presque même plus respirer s'ils ne validaient pas que c'était quelque chose d'autorisé dans l'islam ! Et là, en écoutant la sœur rescapée, tout ce que j'avais refoulé remontait d'un coup à la surface. Qui étaient-ils vraiment ? Pourquoi dictaient-ils ma vie ? A partir de ce premier témoignage de la sœur rescapée de Syrie, je suis devenue très ambivalente et j'ai commencé à me poser beaucoup de questions...

Lorsque j'ai eu des problèmes avec la police, il n'y avait plus personne…

Lorsque j'ai eu des problèmes avec la police, il n'y avait plus personne. Ils m'ont tous abandonnée du jour au lendemain. Moi qui les considérais comme ma famille, ça m'a fait un choc… C'est là, où j'ai réellement compris que je m'étais faite manipulée. Je croyais qu'ils étaient attachés à moi, qu'ils me considéraient, m'aimaient pour de vrai, seraient toujours là pour moi et au premier petit problème, ils m'ont abandonnée en un claquement de doigt. Plus les doutes s'accumulaient,

plus j'ouvrais les yeux. Je réalisais qu'ils interdisaient la musique alors qu'ils l'utilisaient dans toutes les vidéos. Je réalisais qu'ils interdisaient les images alors qu'ils en mettaient partout dans leurs vidéos. Je pouvais parler de mes doutes au CPDSI sans que personne ne me juge, ni dans un sens, ni dans l'autre. Je pouvais tout dire et son contraire. Car parfois, pendant longtemps, j'étais perdue. Un jour je croyais Daesh, le lendemain je croyais le CPDSI. Parfois je changeais d'avis d'une heure à l'autre. Toute l'équipe a toujours cru en moi. Elle me disait que l'ambivalence était un état normal. D'autres jeunes oscillaient dans leurs pensées comme moi, cela me rassurait. Il y a eu un vrai tournant en moi la première fois où j'ai écouté de la musique à nouveau : j'ai pleuré parce que j'étais bouleversée de ressentir à nouveau quelque chose de fort dans mon corps. C'était comme une renaissance. Alors j'ai réalisé que mon corps avait été mort pendant un long moment.

J'ai dû couper avec internet pour m'en sortir...

J'ai dû couper avec internet pour m'en sortir. Cela a été très dur, j'étais dépendante de mes sœurs, mes frères... Mes parents m'ont enlevé mon téléphone portable et mon ordinateur. J'en voulais au CPDSI car je savais qu'ils étaient à l'origine de cette décision. Aujourd'hui, je sais que ça m'a sauvée, ça m'a permis de me retrouver. Sans cela je n'y serais jamais arrivée. Je suis passée par une phase où je me sentais seule, j'avais du mal à me refaire des amis. Je ne voyais que d'autres jeunes comme moi aux réunions du CPDSI. Sinon, je me méfiais de

tout le monde, j'avais l'impression que tout le monde parlait sur moi, tout le monde me regardait mal, j'étais devenue paranoïaque. La rupture avec mon groupe m'a mise au bord du gouffre : j'étais obligée d'avancer, d'essayer de me reconstruire, de parler à d'autres personnes. J'ai ressenti un énorme dégoût de moi-même quand j'ai réalisé ce que j'avais fait. J'avais honte de moi, comment avaient-ils pu me manipuler aussi facilement ? Je suis intelligente, sensible, avec un grand cœur et ils sont arrivés à me faire adhérer à une idéologie qui justifie l'horreur, la haine, les massacres et les tortures. Ensuite, j'en ai voulu au groupe, je l'ai détesté, je le haïssais. Cela a brisé ma confiance envers tout être humain. Je leur ai confié ma vie. Je m'en voulais tellement d'avoir pu leur faire confiance alors qu'ils se jouaient de moi. Je me suis rendu compte qu'ils avaient effacé ma personnalité. J'ai énormément culpabilisé quand je m'en suis sortie, car sans faire exprès, en voulant ramener les gens que j'aimais dans la vraie religion, j'ai embrigadé quelques copines. J'en souffre encore beaucoup aujourd'hui. Depuis, j'ai essayé de leur parler, de les raisonner, mais impossible de me faire entendre cette fois-ci. Je ne suis plus qu'une étrangère pour elles, une égarée qui ne fait plus partie du groupe et qui est dans les bras de Sheitan. Je me suis progressivement libérée de cette paranoïa qui me nourrissait tous les jours. Je ne me dis plus que tout est complot et que tout le monde a vendu son âme au diable. Je n'angoisse plus par rapport à la présence des djinns[10] qui seraient en moi et je n'interprète plus mes rêves comme le signe d'être élue ou possédée.

[10] Êtres immatériels évoqués dans le Coran.

Je me sens enfin libre...

Je me sens enfin libre. Le CPDSI et mes éducateurs m'ont aidée à retrouver une place au lycée. Je me concentre sur mes études et mes nouvelles relations que ce soit familiales ou amicales. Je me reconstruis et retrouve ma place en France. Je veux devenir infirmière ou travailler en maternité ou avec des personnes handicapées. Là, je ferai vraiment le bien autour de moi et je pourrai lutter contre les injustices. A ce jour, je découvre l'islam. Je me considère toute jeune Musulmane, car avant ce n'était pas l'islam. Je n'avais pas de relation avec Dieu mais avec un groupe. Je prenais mon groupe pour Dieu. J'écoutais plus leurs paroles que celles d'Allah ! Je ne lisais même plus le Coran ! Je ne cherchais pas les réponses à la mosquée car les imams étaient égarés, je ne lisais pas de livres, seuls leurs pensées et leurs avis m'importaient. J'avais d'ailleurs plus peur d'eux que de Dieu. J'avais plus peur de leurs punitions ou de leurs réactions que de celles d'Allah !

Aujourd'hui je me suis enfin retrouvée, je réfléchis par moi-même. Je ne suis pas redevenue la petite fille d'avant, j'ai évolué, j'ai grandi. Je suis une jeune femme qui lutte pour se reconstruire et devenir une personne qui ME rendra fière. Je cherche à être en adéquation avec moi-même… J'apprends à m'aimer, plutôt que de chercher à tout prix l'amour des autres. J'ai compris comment ils m'avaient manipulée, j'ai compris les faiblesses que j'avais en moi. Mon objectif c'est qu'elles deviennent des forces.

Lorsque j'ai été appelée à la barre pour mon procès, cela a été dur de devoir me

justifier pour des faits et des propos dont j'avais honte et que j'avais envie d'oublier. Mais le CPDSI m'avait prévenue : je devais assumer et apprendre à vivre avec cet épisode de ma vie, et surtout ne pas chercher à m'évader à nouveau. J'ai donc serré les dents, répondu à toutes les questions, accepté que les juges ne me croient pas forcément. J'ai échappé à la prison ferme grâce au fait que tous, le CPDSI et les éducateurs, étaient d'accord pour dire que j'étais en train de refaire ma vie et que j'avais d'excellentes notes au lycée. Mais maintenant, je veux aider les autres jeunes qui, comme moi, ont vraiment cru que Daesh allait construire un monde meilleur. Ce sera ma meilleure façon de me pardonner.

Résumé succinct du suivi d'Aline

Le désengagement (deuil du groupe « djihadiste ») puis la déradicalisation (deuil de l'idéologie « djihadiste ») d'Aline se sont déroulés dans un temps rapide de deux ans et demi. Cette réussite vient de l'excellente complémentarité des diverses institutions. Provenant d'un petit département, la jeune fille a été entourée par les différents acteurs. La directrice de cabinet du préfet a immédiatement mandaté le CPDSI pour l'aspect « embrigadement », tout en sollicitant une coopération de la part d'éducateurs et d'un psychiatre de la Protection Judiciaire de la Jeunesse. L'Education Nationale était mise dans la boucle non seulement par sa présence au sein des réunions mensuelles du Comité de Pilotage du CPDSI mais aussi au niveau local par la directrice de cabinet. Lorsqu'il a fallu

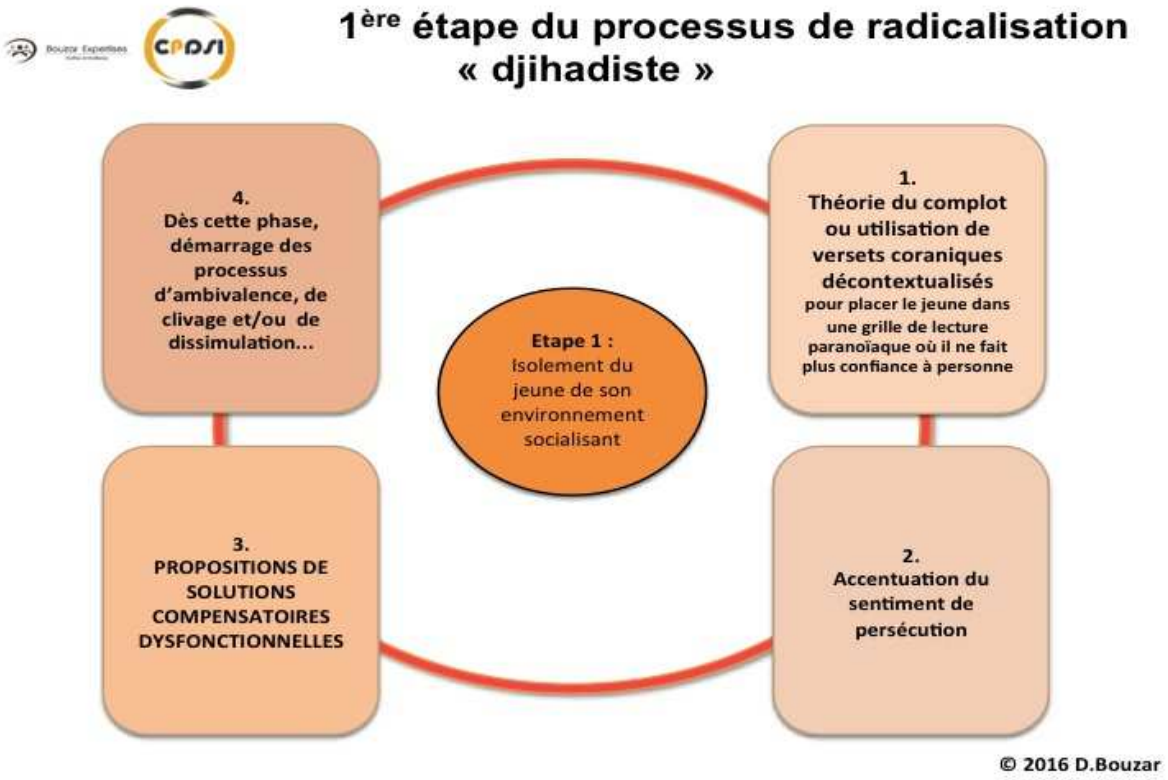
retrouver une place à Aline, l'institution avait déjà été sensibilisée, ce qui a évité les réactions vives de la part des enseignants[11]. Parallèlement à ces acteurs «officiels », la jeune fille est restée surveillée de très près par les autorités de police dans la mesure où elle était en lien avec des terroristes affirmés. Les acteurs se sont fait confiance et une réelle coordination s'est mise en place entre CPDSI, psychiatre, éducateurs et policiers. Dès qu'il y avait une information à connaître, la directrice de cabinet contactait l'ensemble des interlocuteurs et veillait à la cohérence des diverses interventions. Chacun savait où en était la jeune fille, au delà de son ambivalence, de son clivage, de sa dissimulation ou de ses mensonges.

Le CPDSI a longtemps constitué pour Aline une sorte de sas, d'espace transitionnel entre le monde de Daesh et le monde réel, au sein duquel elle pouvait exprimer ses doutes, ses avancées et ses régressions, en compagnie de jeunes qui vivaient la même chose qu'elle. Le CPDSI a même représenté un groupe de substitution pendant de nombreux mois, dont la neutralité bienveillante était fondamentale pour qu'Aline se détache de son groupe « djihadiste » et puisse se replacer progressivement dans sa filiation et dans son corps.

Dans le processus d'Aline, l'embrigadement relationnel a été plus intense que

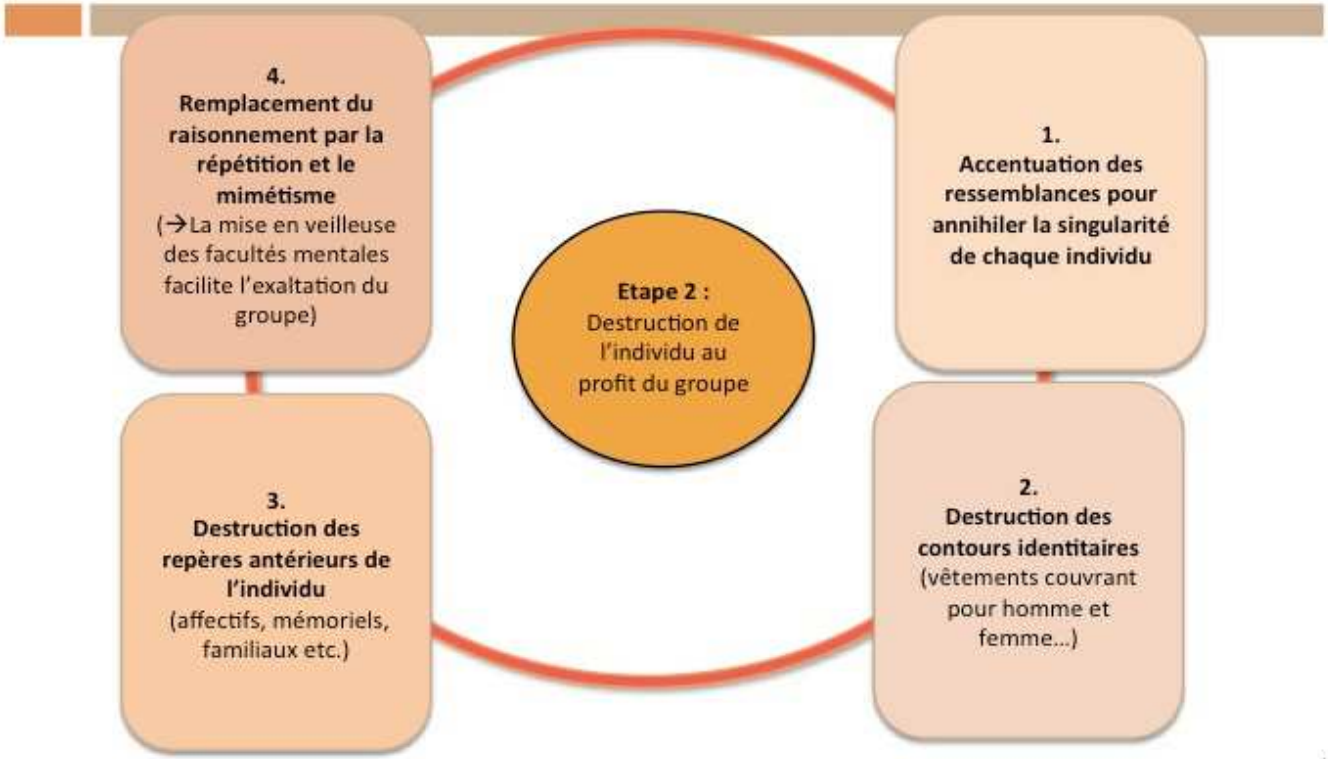
[11] Lorsque les équipes ne sont pas sensibilisées en amont, il arrive que certains enseignants refusent d'accepter des anciens jeunes radicalisés. Ce sentiment est compréhensible car les équipes n'ont généralement pas d'informations. Mais le jeune a alors le sentiment qu'on le verra toute sa vie comme un terroriste, ce qui est contreproductif dans sa stabilisation de sortie de radicalité.

l'embrigadement idéologique. En effet, son adhésion au groupe était plus fort que son adhésion à l'idéologie. Nous avons choisi le témoignage d'Aline parce qu'il explique bien toutes les étapes du processus d'embrigadement qui peut se schématiser ainsi :



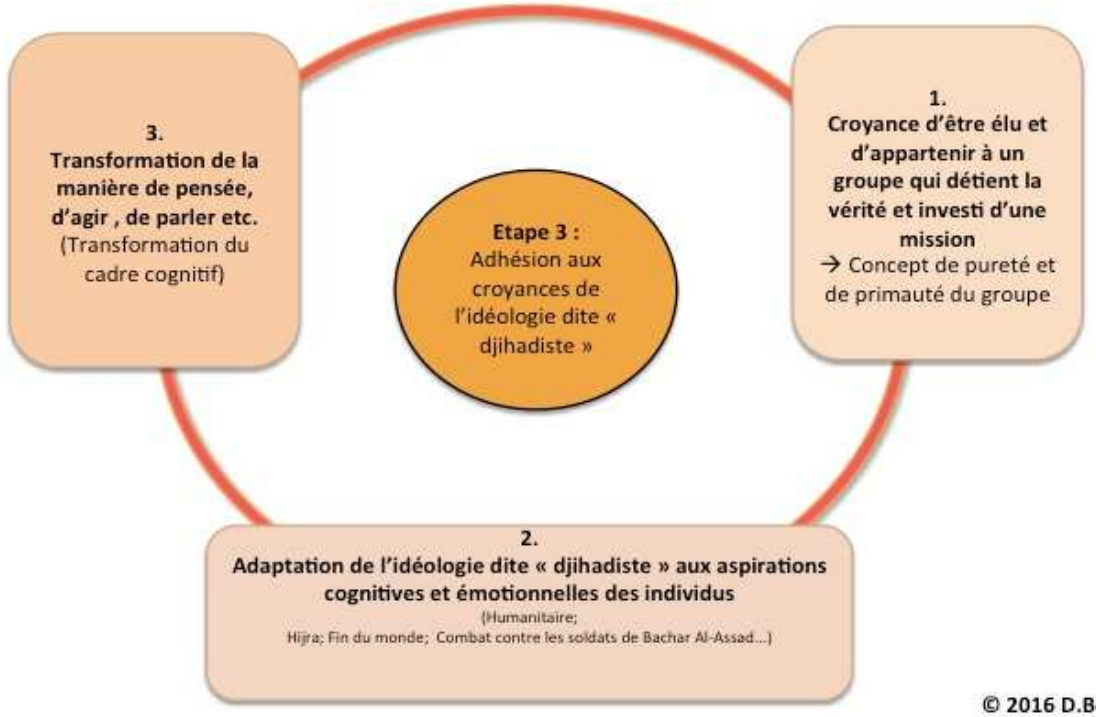
2ème étape du processus de radicalisation « djihadiste »

© 2016 D.Bouzar



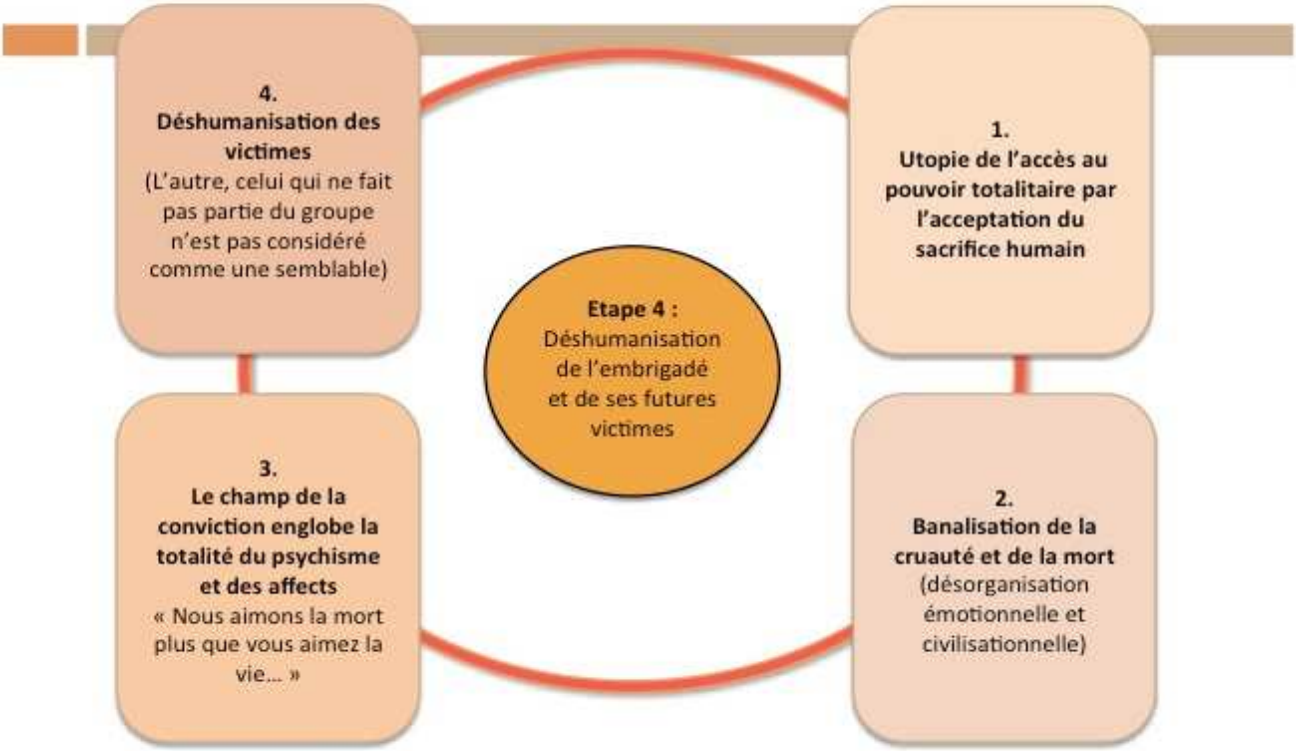
© 2016 D.Bouzar

3ème étape du processus de radicalisation « djihadiste »



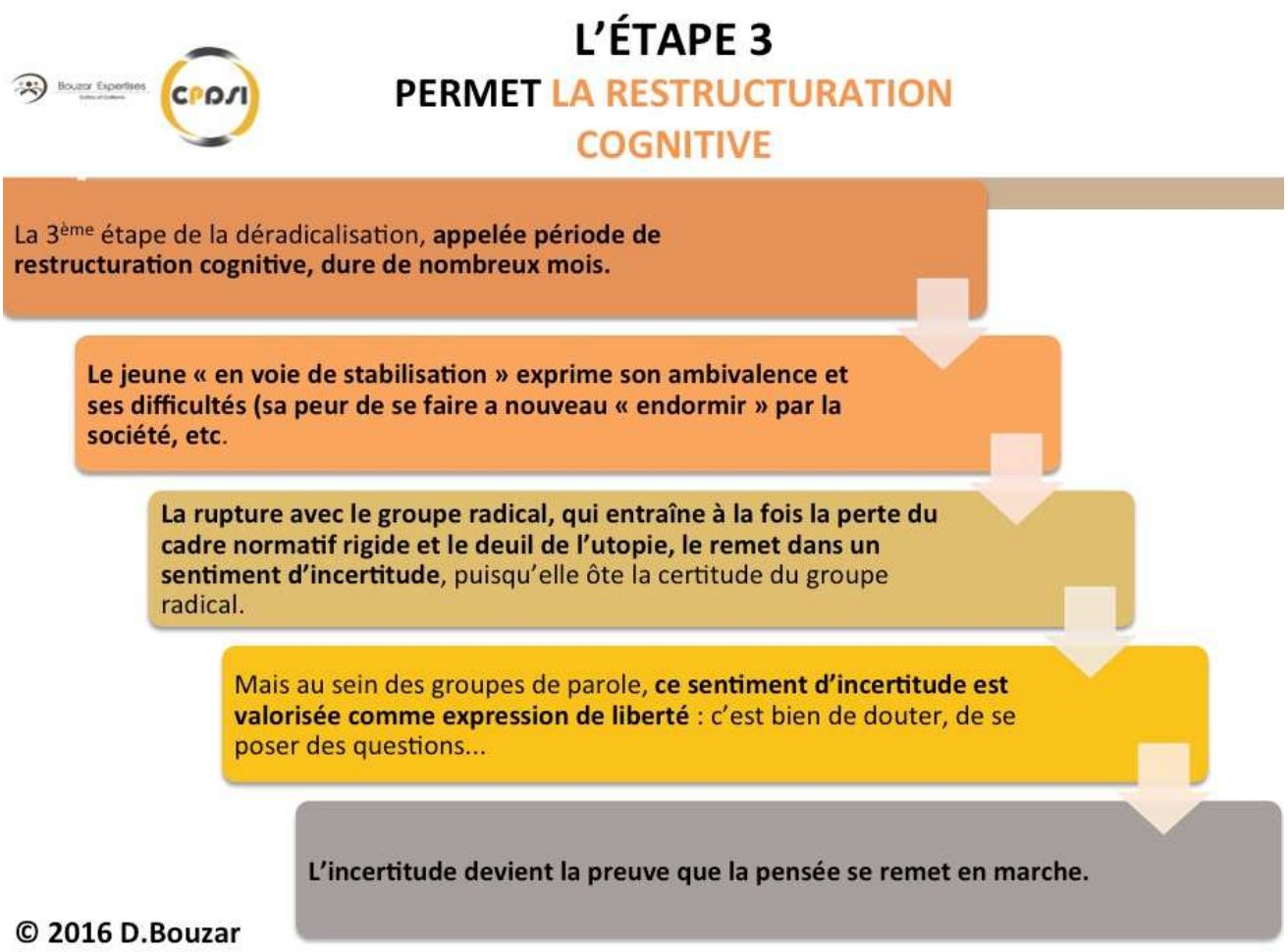
© 2016 D.Bouzar

4ème étape du processus de radicalisation « djihadiste »



Aujourd'hui, Aline a fait le deuil de son groupe et de l'idéologie « djihadiste ». Elle est restée musulmane et redécouvre l'islam de manière apaisée et réfléchie. Son jugement a eu lieu et grâce à son investissement scolaire et à sa rétro-analyse, elle a pu rester en liberté avec deux ans de sursis. Elle continue son suivi éducatif et psychologique. Ses papiers d'identité lui ont été rendus, son assignation à résidence et son interdiction de sortie de territoire levées. Elle souhaite continuer à s'investir dans des actions de prévention contre l'embrigadement des jeunes dans le « djihad ». Initialement tournée vers le métier d'éducatrice pour enfants, elle voudrait maintenant devenir psychologue.

Nous avons également choisi ce témoignage parce qu'Aline avait le particularité d'être une « précoce » non-détectée et d'avoir traversé une longue période d'ambivalence avant d'atteindre la stabilisation complète de sa déradicalisation. Un jour, le groupe détenait la vérité, un jour il mentait. A ses yeux, ces frères devenaient des traîtres et des meurtriers. Elle passait de la haine à l'amour, de l'amour à la haine instantanément. Elle ne savait plus à qui elle pouvait faire confiance, avec toujours cette crainte de quitter « la vérité », pour à nouveau plonger dans « le faux ». L'angoisse était d'autant plus présente qu'elle était convaincue d'aller en enfer si elle faisait le mauvais choix. L'utilisation des théories complotistes par le discours djihadiste avait plongé Aline dans une incertitude si profonde qu'elle ne savait plus en qui et en quoi avoir confiance. L'effet de leur discours a eu deux retentissements : une perte d'estime d'elle-même (dimension

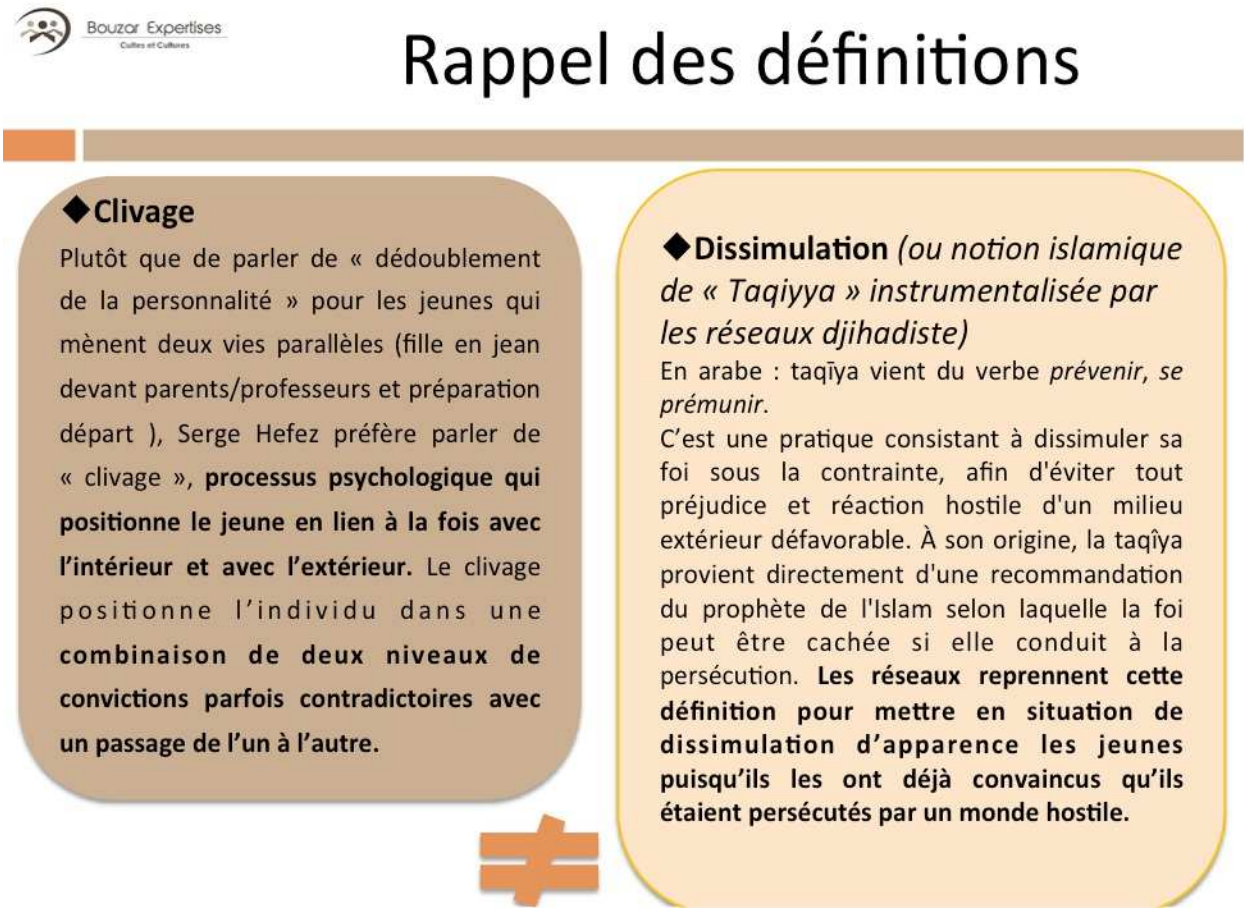


émotionnelle) et la certitude que le diable la détournait de la vérité (dimension idéologique).

Pour les parents, cette période d'ambivalence a été très dure à gérer car Aline déployait des comportements contradictoires au quotidien. Un moment elle se rapprochait de sa famille et le moment suivant elle devenait une étrangère. Les parents témoignaient qu'ils la retrouvaient dans son comportement à nouveau joyeux et dans ses attentions affectives. Son regard vide s'animait à nouveau. Elle

pouvait caresser les cheveux de sa mère en regardant la télévision, puis l'insulter de mécréante et lui cracher à la figure l'heure d'après.

Pour de nombreux parents et professionnels, il est parfois très dur de diagnostiquer ce qui relève du clivage de ce qui révèle de la dissimulation.



Face à ces changements de comportements réguliers, les interlocuteurs sont souvent persuadés que le jeune dissimule. La précocité intellectuelle d'Aline a rajouté une difficulté pour décrypter ce qui sous-tendait son comportement à ce moment-là. Son intelligence a parasité l'appréhension des professionnels. Dans un

premier temps, ces derniers n'avaient pas compris comment une personne avec un si haut potentiel pouvait se retrouver embrigadée. Dans un second temps, lorsqu'elle a commencé à avoir ses premiers doutes, ils s'attendaient à ce qu'elle sorte de l'emprise d'un seul coup. De plus, Aline intellectualisait ses doutes, les exprimait, les analysait et les déconstruisait. Ce qui ne l'empêchait pas de retomber dedans... Il y avait donc un grand décalage entre son intellectualisation et ses comportements. Elle se reconnectait avec les «djihadistes » tout en analysant pourquoi elle se reconnectait. Les professionnels la percevaient comme une manipulatrice, ils la jugeaient plus dangereuse et moins digne de confiance qu'un jeune immature et moins avancé dans sa réflexion. La représentation selon laquelle une personne embrigadée est une personne faible, qui a manqué d'amour, fragile au niveau social et psychologique, a parasité cette période de suivi d'Aline. Au fond, cette jeune fille ne correspondait pas à l'idée que les professionnels se faisaient des « djihadistes » : elle ne manquait pas d'amour, n'avait pas vécue de discrimination ni d'injustice sociale, n'était pas révoltée, ne voulait pas mourir... Cela démontre le cloisonnement des catégorisations mentales sur ce sujet. Un individu mature et intelligent apparaît comme prémuni de toute forme d'emprise mentale. Ces *aprioris* ont retardé la stabilisation d'Aline car pendant son combat intérieur entre ses deux identités, être renvoyée à un statut de manipulatrice renforçait finalement ses doutes sur la confiance qu'elle pouvait octroyer à ses interlocuteurs « non-djihadistes ».

Aline a beaucoup parlé de cette relation à sa précocité lorsqu'elle commençait sa rétro-analyse. Soulignons qu'elle a été confirmée « précoce » uniquement au moment de sa sortie de radicalité. Elle estime qu'au départ, le groupe l'a soulagée dans la mesure où elle n'était plus envahie par toutes ses pensées multiples qu'elle avait du mal à maîtriser. Elle était différente des amis de son âge, sans comprendre pourquoi. Elle n'avait pas la même façon d'analyser, de voir le monde ou de penser. Comme elle n'a pas été détectée et accompagnée pour gérer son haut potentiel, cela a causé une souffrance dans son développement. Le groupe «djihadiste » a finalement stoppé son débordement psychique qu'elle n'arrivait pas à ranger, coordonner et contrôler. Cela provoquait un sentiment contradictoire : le fait que le groupe pense à sa place la soulageait, mais en même temps, il restait toujours un petit coin de son esprit qui la questionnait. La particularité d'Aline a été de garder une posture d'intellectuelle pendant son embrigadement...

Elle n'a vraiment pu sortir de l'idéologie et du groupe qu'à partir du moment où elle a pu analyser avec détails le lien entre ses vulnérabilités, l'anxiété produite par son groupe et les compensations qu'elle y trouvait. Elle a eu besoin de devenir elle-même actrice dans cette déconstruction avec les équipes éducatives, judiciaires et le psychiatre qui la suivaient. Durant cette période où les autres partenaires travaillaient avec elle, le CPDSI jouait probablement le rôle de groupe de substitution qui comblait le manque créé par sa rupture avec les « djihadistes ».

Nous avons pu constater que la posture d'ambivalence constitue un passage obligatoire dans la déradicalisation. Bien souvent, la personne qui ne passe pas par cette phase est justement dans une posture de dissimulation. Il nous semblait important de le partager dès le premier chapitre.

2

EXTRAIT DE RÉTRO-ANALYSE DE MATHIEU, 20 ANS :

JE ME DIS SOUVENT « QUOI QUE JE FASSE, JE N'ARRIVERAI JAMAIS A RESTER PUR JUSQU'A MA MORT... »

J'ai trouvé ma voie et j'ai enfin trouvé ce pour quoi j'étais fait, lorsque j'ai rencontré l'islam…

J'ai trouvé ma voie et j'ai enfin trouvé ce pour quoi j'étais fait, lorsque j'ai rencontré l'islam... Avant de me convertir, j'avais l'impression de ne pas avoir de vie réelle. Je n'avais jamais pris le temps de penser à mon futur. C'était comme si j'étais sur terre mais sans but et sans avenir. J'étais simplement là pour aider ma famille, mais j'avais la sensation que ce n'était pas vraiment réel... C'est dur à expliquer ! C'est comme si la religion me donnait un objectif à atteindre. J'avais besoin de trouver un sens à mon existence. Ce monde ne me correspondait pas. Il m'était presque impossible de trouver ma place. J'étais très renfermé sur moi-même, je ne parlais pas beaucoup. J'essayais d'être le plus discret possible, pour ne pas déranger. J'ai toujours eu peur que quelqu'un s'aperçoive de ma différence. Je ne voulais pas qu'on me remarque. J'avais besoin de rester dans ma zone de sécurité. Le monde extérieur m'effrayait. Il était imprévisible et je ne pouvais pas le maîtriser ou anticiper les évènements. Pour évacuer ces incertitudes, j'aimais beaucoup faire du sport. Je me sentais plus léger, comme ressourcé. Je suis devenu assez bon car j'apprécie le contrôle physique et mental que le sport demande. Je maîtrise la partition et suis assez doué pour anticiper les mouvements de mes adversaires. J'aimais aussi faire du sport avec mon père. Encore aujourd'hui, il nous arrive d'aller courir ensemble de temps en temps.

La foi a apaisé beaucoup de mes angoisses...

La foi a apaisé beaucoup de mes angoisses. J'ai toujours eu peur d'être abandonné, que ce soit par mes parents, ma famille ou mes amis… Petit, lorsque mes parents se disputaient, ma mère disparaissait pendant des heures, des jours et parfois des semaines entières. J'avais toujours peur qu'elle décide de ne pas rentrer. J'avais une pression énorme sur les épaules car j'endossais la responsabilité de celui qui retenait ma mère auprès de nous. Si j'étais un vilain garçon, si je n'étais pas assez gentil, si je n'en valais pas la peine, elle ne rentrerait pas... Heureusement, nous étions très proches avec mon grand frère. Mais lorsque j'ai eu 12 ans, il est parti de la maison pour faire ses études. Ça a été difficile pour moi. J'avais l'impression d'avoir perdu ma moitié. Il a rencontré des gens qui l'ont entrainé dans la drogue dure. Il a fini par arrêter ses études. On le voyait de moins en moins à la maison et quand il revenait, ça se passait mal. Il devenait de plus en plus agressif. La drogue le calmait pendant quelques heures pour ensuite l'énerver. Un jour, mes parents en ont eu marre et l'ont viré de la maison. A partir de là, on ne s'est quasiment plus vus. Tout ce que je savais, c'est qu'il dormait dans la rue, comme un SDF, et je m'inquiétais beaucoup pour lui. En plus, il avait des problèmes avec les autres jeunes du quartier. J'avais vraiment peur qu'ils lui fassent du mal, qu'ils le tuent même. J'en ai beaucoup voulu à mes parents, surtout à mon père. A l'époque, et jusqu'à aujourd'hui, ma mère allait mal et était incapable de prendre une décision. Mes parents se sont séparés quelques mois plus tard. Mon père est parti vivre ailleurs et moi je suis resté avec ma mère. Elle me racontait que mon père nous avait abandonnés, qu'il avait préféré partir

loin de nous, qu'il nous laissait pour une autre famille... J'ai donc rompu avec lui. J'ai refusé ses visites et ses appels. Je lui en voulais beaucoup de m'avoir laissé seul avec ma mère dépressive. Mon frère était parti et maintenant lui aussi… Cela a été une période difficile. Je ne sortais pas, je n'avais pas d'amis. J'étais très solitaire. J'en venais à rester enfermé dans ma chambre dans le noir toute la journée. J'ai beaucoup souffert de cette solitude. J'avais besoin de pouvoir compter sur quelqu'un. Je passais mon temps à m'occuper de ma famille.

Je me sentais responsable de ma mère malade et de mon frère toxicomane...

Je me sentais responsable de ma mère malade et de mon frère toxicomane. Je culpabilisais de ne pas pouvoir rendre ma mère heureuse et d'être dans l'incapacité de faire sortir mon frère de la drogue. J'ai accumulé de nombreux échecs et je ne me sentais pas à la hauteur de ma mission. Je pensais que si j'étais plus fort, je serais arrivé à les sauver. Ce sentiment me hantait. Je n'étais pas assez bien, pas assez fort. De plus, j'ai perdu ma grand-mère pendant cette période. J'étais proche d'elle et sa disparation m'a beaucoup affecté. Elle est partie du jour au lendemain, dans une mort soudaine. Personne n'a pu lui dire au revoir. Un jour elle était là, et le lendemain, elle avait disparu. Quand le divorce de mes parents a été prononcé, j'ai eu l'impression qu'on m'enlevait un gros poids. Le jugement du divorce était libérateur. Le fait que ce soit le juge qui prenne une décision, donc quelqu'un d'extérieur, me rassurait. C'était comme si je n'avais plus la charge de ma famille sur mes épaules. S'il se passait quelque chose, je ne

serais pas responsable. J'étais traumatisé de devoir choisir moi-même entre ma mère et mon père. Je ressentais beaucoup de pression. A partir du divorce, j'étais si soulagé que j'ai pu reprendre des contacts avec mon père sans avoir l'impression de trahir ma mère. Même leurs relations se sont apaisées après le jugement.

Il y avait beaucoup de conflits entre mes parents. A cette période, ma mère était très en colère contre mon père. Elle lui en voulait de l'avoir abandonnée. Elle n'arrêtait pas de me répéter qu'il m'avait également abandonné et cela me blessait beaucoup. Aujourd'hui, j'ai compris qu'elle me manipulait pour me retourner contre mon père. Elle voulait le blesser en le séparant de son fils. Mon père avait pourtant toujours continué à prendre de mes nouvelles, à me harceler malgré mon silence. Il n'a jamais lâché. Parfois, j'acceptais de lui parler. Il me disait qu'il m'aimait, que je lui manquais. Il essayait de m'expliquer qu'il ne nous avait jamais abandonnés. Je me posais beaucoup de questions sur mon père et sur ma place dans la famille. Ma mère a toujours été fragile psychologiquement. Elle est allée plusieurs fois en hôpital psychiatrique car elle fait des fortes dépressions. Du coup, en écoutant mon père parler, j'ai commencé à douter de ce que m'avait raconté ma mère sur lui.

Puis j'ai rencontré des amis en faisant du sport qui m'ont parlé de la religion musulmane...

Puis j'ai rencontré des amis en faisant du sport qui m'ont parlé de la religion

musulmane. Pour moi, c'étaient des gens qui avaient le bon comportement, qui étaient honnêtes, généreux, qui ne mentaient pas… Tout chez eux venait du cœur. Il n'y avait pas de manipulation, de perversité dans leurs regards. L'honnêteté était pour moi quelque chose de précieux. Ils n'essayaient pas de me blesser ou de me rabaisser. Ils voulaient juste prendre soin de moi, me protéger, me guider et me conseiller. L'un d'entre eux est devenu mon meilleur ami. Il m'a beaucoup aidé, notamment avec tous mes problèmes dans ma famille. Mes nouveaux frères étaient toujours là pour moi, me protégeant des soucis du monde extérieur. Je pouvais me confier à eux. Ils me comprenaient, ne me jugeaient pas. Je pouvais me plaindre, parler de mes lourdes responsabilités, des fardeaux que je portais, ils trouvaient toujours des paroles pleines de sagesse, des paroles justes qui me touchaient au plus profond de mon cœur. Ils m'expliquaient que Dieu n'éprouve que ceux qu'Il aime. Ils me donnaient du courage en me disant que si Dieu avait décidé de mettre ces épreuves sur mon chemin, c'est que j'étais dans la capacité de les traverser. Cela me donnait beaucoup de force pour tenir. Je voyais l'islam comme une religion de paix, de joie et de lumière. Au départ, je n'en ai pas parlé à ma mère car elle n'accepte pas les religions. Dans ma famille, ils sont catholiques à la base mais en réalité, ils sont plutôt athées.

J'ai grandi dans un monde d'athées et mes parents m'ont transmis une certaine vision du monde. Avant je refusais de croire en Dieu, je ne croyais pas au paradis et à l'enfer. J'avais très peur d'annoncer ma conversion à ma famille. C'était déjà tellement compliqué à la maison... je craignais qu'ils ne me rejettent. Je voulais

être sûr de ma décision. Alors, je ne me suis pas converti tout de suite. J'ai attendu quelques années car je voulais apprendre correctement les bases de l'islam. J'ai pris le temps de m'instruire et de comprendre certaines choses. Je ne voulais pas arriver le jour de ma conversion devant l'imam sans rien savoir. Je me considère Musulman depuis que j'ai mon certificat de conversion. Ce jour-là, j'étais très fier. J'avais l'impression d'avoir trouvé la carte d'un trésor. J'étais tout excité et voulais le montrer à tout le monde. Pourtant, quand je suis rentré chez moi, je n'ai rien dit. Cela faisait pourtant des années que j'attendais le jour de ma conversion officielle pour la leur annoncer, mais j'ai continué à me taire.

Bien avant ma conversion, je regardais déjà de nombreuses vidéos sur les théories du complot…

Bien avant ma conversion, je regardais déjà de nombreuses vidéos sur les théories du complot. Ce sujet m'attire beaucoup. Un frère que j'ai rencontré à la salle de sport, s'intéressait lui aussi à la théorie du complot et au Sheitan. Il m'a fait percevoir les théories du complot d'un autre œil. J'ai réalisé que tout ce qui se passait dans le monde était en réalité prémédité et voulu par des groupes de pouvoir. Le monde est dirigé par des sociétés secrètes qui commanditent les évènements. Plus rien n'est le fruit de l'Homme. Comprendre cela m'a beaucoup soulagé. Le monde me semble beaucoup plus simple à analyser. Il n'y a plus autant d'incompréhension. J'ai rencontré un autre ami qui se focalisait beaucoup sur la Palestine. Il me parlait de la Ligue de Défense des Juifs. Il était vraiment

concerné par le conflit israélo-palestinien et m'a conseillé de nombreux livres. Je me suis senti révolté face aux injustices et aux massacres qui persévéraient en Palestine, sans que personne ne vienne les aider. Ensuite, je me suis beaucoup concentré sur l'influence que le diable avait sur nos vies. Comment peut-on laisser un peuple se faire massacrer sans bouger le petit doigt ? Comment sommes-nous capables de continuer nos vies alors que des peuples reçoivent des bombes régulièrement et pleurent la mort de leurs êtres aimés ? Est-on bon par nature et la vie nous rend mauvais ou est-on mauvais par nature et la vie peut nous rendre bon ? Sommes-nous responsables de nos mauvaises décisions ? Sommes-nous juste des pions manipulés par le diable ?

La nature humaine me dégoûtait...

La nature humaine me dégoûtait. C'est comme si j'ouvrais enfin les yeux sur le monde qui m'entourait. J'avais accès à la vérité. Le frère m'a ensuite parlé de la pureté humaine. Il me disait que les sociétés secrètes ont passé un pacte avec le diable pour garder le pouvoir et ainsi diriger le monde. Elles auraient accepté de sacrifier des hommes bons en les empêchant d'être purs. Il prenait comme exemple les tentations sexuelles que nous subissons quotidiennement à l'intérieur de notre corps. Ce frère voulait dépasser les limites de sa pureté. Pour cela, il m'expliquait que l'on pouvait repousser les limites du bien. C'est à ce moment que j'ai entendu parler pour la première fois du djihad. Il estimait que les mécréants étaient complices des sociétés secrètes et qu'ils étaient donc, eux aussi,

responsables. Pire, il pointait que les mécréants nous amenaient de nombreuses tentations illicites. Ils nous apportaient le péché et nous éloignaient de la pureté. Les mécréants voulaient nous rendre mauvais et ne supportaient pas que l'on soit supérieurs à eux. J'ai compris que plus on détient la vérité, plus on nous persécute pour essayer de nous faire tomber. Mais nous sommes plus forts qu'eux, *Hamduli Lâh (merci mon Dieu)*. Du coup, pour mon frère, ce n'était pas grave de tuer des gens puisque ce sont eux qui nous ramenaient les tentations du Sheitan. Je le croyais et partageais sa manière de voir le monde. Je ne pensais pas que ce soit bien de tuer des gens mais j'arrivais à le justifier puisque c'était la seule façon pour atteindre la pureté.

La notion de pureté était primordiale car j'ai toujours eu l'impression d'avoir un monstre à l'intérieur de moi...

La notion de pureté était primordiale car j'ai toujours eu l'impression d'avoir un monstre à l'intérieur de moi. J'ai vraiment peur d'être quelqu'un de mauvais. En fait, ça a commencé petit. J'avais visionné par hasard une vidéo pornographique d'un abus sexuel réalisé sur un enfant. J'ai vraiment été choqué. Pour la première fois, j'étais confronté à la vérité de ce monde. Lorsque j'ai vu ces images immondes, quelque chose s'est passé en moi. Je me souviens qu'en voyant ces images, je me suis senti sale, perverti par quelque chose qui venait de l'intérieur et de l'extérieur. Je ne le comprenais pas à cette époque car je ne croyais ni en Dieu ni au diable. Du coup, quand j'ai entendu le frère parler du Sheitan, ça a fait écho

en moi. Je lui ai parlé de ces vidéos que j'avais vues et de tout ce que ça avait provoqué en moi. Je ne l'avais jamais dit à personne mais il m'arrivait de voir et d'entendre des choses qui me faisaient très peur. Je n'osais pas en parler. J'avais peur que les gens me traitent de fou. De plus, j'étais dans l'incapacité d'avouer les sensations que j'avais ressenties à ce moment-là. Je n'osais pas dire qu'elles n'avaient pas été que négatives. Lui l'a compris. Il m'a expliqué que les djinns[9] existent et qu'ils peuvent posséder les gens. C'est grâce à ce frère que j'ai compris ce qui n'allait pas chez moi. Cela m'a énormément rassuré car il m'a donné une vraie explication. Je n'étais finalement pas fou. Depuis tout petit, je me sentais différent des autres, comme s'il y avait quelque chose de profondément mauvais en moi. J'avais l'impression que le mal avait toujours été là, que j'étais né avec, que j'étais mi-homme, mi-démon. Ce frère m'a convaincu que ce n'était pas moi qui était mauvais mais que j'ai longtemps été possédé par le diable. C'est le Sheitan qui m'a fait croire que j'étais un démon. Depuis ma conversion, Allah m'a purifié, aujourd'hui je sais qui je suis. Devenir Musulman a sauvé mon âme. Je ne peux pas expliquer à quel point ces échanges ont conditionné mon attachement pour ce frère. C'était le premier qui m'écoutait, qui me comprenait, à qui je pouvais me confier. Il ne semblait pas me juger ou me prendre pour un fou. Pour la première fois, je me sentais compris et aidé. Cela m'a beaucoup déculpabilisé. J'aurais fait n'importe quoi pour lui.

[9] Etres surnaturels dont parle le Coran.

J'évite toutes les tentations pour ne pas me rapprocher du péché...

J'évite toutes les tentations pour ne pas me rapprocher du péché. Je prie beaucoup aussi, parfois toute la journée car je sais que le diable n'est pas loin et essaie de me tenter de manières diverses et variées... Du coup, je ne sors plus beaucoup et reste souvent dans ma chambre. J'y suis bien. Je m'y sens en sécurité. Je n'écoute plus de musique mais le Coran ou des anashids[12]. C'est magnifique. Parfois je suis au bord des larmes quand j'écoute le Coran. Les musiques que j'écoutais étaient perverses, me détournaient de Dieu et me dirigeaient vers le diable. Je ne regarde plus de films ou de séries car il y a toujours des scènes pour nous mener à la drogue, l'alcool ou le sexe. Je préfère me concentrer à 100% sur la religion et ne penser à rien d'autre. Je ne peux pas aller à la plage l'été, car il y a des femmes en bikini. Apercevoir toutes ces femmes à moitié nues est une trop grande tentation pour moi. Comme j'habite dans le sud, je fais de nombreux détours l'été pour éviter les plages. Si j'étais tenté par une femme, j'aurais directement une baisse de foi. Parce qu'après, ça peut aller jusqu'à la fornication et c'est un pêché. Je ne dois pas salir mon esprit avec de mauvaises pensées. Au quotidien, j'essaie au maximum de baisser les yeux pour ne pas croiser le regard d'une femme. C'est pour cela que j'aime les femmes qui portent le sitar. On ne devine même pas leurs yeux et cela me protège. Je veux que ma femme le porte car juste le regard d'une femme peut faire tourner la tête à un homme. J'ai lu des livres qui interdisaient aux femmes de parler fort ou de rire dans la rue lorsqu'elles sont proches d'hommes. Malheureusement, peu de

[12] Chants religieux.

femmes respectent cette interdiction. C'est dommage car cela nous détourne automatiquement de nos pensées pieuses lorsqu'on entend une femme. Les femmes ont tendance à me déconcentrer et mon esprit se salit à leur contact. Je veux une femme pieuse, qui respecte la religion. Je veux être le seul à pouvoir la voir ou même entendre le vrai son de sa voix. Je veux qu'elle soit pure. Le regard des mécréants sur elle, des hommes qui s'imaginent des choses dans leurs esprits mauvais, la salira. Pour ne pas être pervertie, elle doit se cacher du monde extérieur. En plus, je suis très possessif et très jaloux. Pour me marier, j'attends de trouver la bonne personne, qui me corresponde et avec qui je pourrai fonder une famille. Ma femme, je la choisirai par rapport à sa foi et son respect de la religion. Je voudrais avoir des enfants mais pour moi, ça ne sera pas possible de rester en France. Quand je serai marié, on partira vivre dans un pays musulman. Mais *vraiment* musulman. C'est important pour moi d'être dirigé par des gouverneurs musulmans qui appliquent bien la Charia. Je me sens très mal en France, comme si j'étais un étranger dans mon propre pays.

Je suis tout le temps regardé de travers maintenant qu'on sait que je suis reconverti ...

Je suis tout le temps regardé de travers maintenant qu'on sait que je suis reconverti. Je ne me cache plus depuis que j'habite seul, je porte le kamis et la barbe. A la fac, tous les matins, on me regarde comme si j'étais venu poser une bombe. J'ai entendu qu'il y avait eu de nombreuses plaintes et que les gens

voulaient que je sois viré pour la sécurité de l'université. Certains seraient même partis dans d'autres universités… Dans les infos, on ne fait que parler de « djihadisme » et d'attentats. Il y a trop de stigmatisation, de racisme et d'islamophobie. Il est impossible d'être heureux en France. Je ne veux pas que mon enfant soit honteux d'être musulman, qu'il soit obligé de se cacher. Je ne veux pas qu'ils doivent s'accoutumer aux règles des mécréants pour être bien intégré. En France, on ne peut pas pratiquer librement notre religion. Si j'ai des enfants, c'est un double danger de rester en France parce que d'une part mes enfants seront stigmatisés par rapport à leur religion mais en plus il y aura tout le temps la tentation du péché partout. Donc je pense que c'est important de vivre dans un endroit où la religion est appliquée et respectée car c'est aussi ce qui va nous sauver de l'enfer…

Des frères m'ont dit que si je voulais rester pur, la seule solution était de mourir en martyr…

Des frères m'ont dit que si je voulais rester pur, la seule solution était de mourir en martyr. Au départ, cela m'a tenté. Finis l'angoisse et le combat quotidien pour lutter contre les tentations de la Dunya[13]. C'est épuisant de résister aux diverses tentations qui m'entourent. Cela me fatigue beaucoup. De plus, lorsque je n'arrive pas à bloquer toutes mes mauvaises pensées, je culpabilise énormément, même si je sais que ce n'est pas ma faute. Je me trouve trop faible de perdre face au diable. Je dois être plus fort que lui car Dieu m'a choisi pour être un de ses

[13] Vie ici-bas sur Terre.

soldats. Je dois être à la hauteur. En mourant en martyr, j'aurai le paradis garanti. Je pourrai me faire pardonner pour tous mes péchés passés. De plus, cela me donnerait la possibilité d'intercéder pour ma famille. Je m'inquiète beaucoup pour ma grand-mère décédée et pour mes parents athées. J'ai visionné de nombreuses vidéos sur l'enfer, les châtiments qui nous attendent. J'ai du mal à dormir correctement et souffre d'insomnies. Je fais sans arrêt des cauchemars qui m'empêchent de dormir. Je vois souvent des images apocalyptiques. Impuissant, je regarde mes parents et mon frère se désintégrer sous les flammes de l'enfer. Leurs visages sont défigurés et brûlés au point que je ne les reconnais même plus. Ils ne sont plus que des squelettes hurlants. Leurs cris sont les plus atroces que j'aie entendus de ma vie. Plusieurs minutes après mon réveil, ils résonnent encore dans ma tête. Dans mes cauchemars, ils me demandent pourquoi je n'ai rien fait pour les sauver ? Pourquoi je les ai abandonnés ? Etant donné qu'ils sont athées, je n'ai aucun espoir pour eux. Ils ne pourront jamais atteindre le paradis. L'idée de sauver mon frère m'a beaucoup attiré, comme j'avais échoué lorsque j'étais adolescent, cette fois-ci je pouvais y arriver. Mon frère qui n'est toujours pas sorti de la drogue et ma mère qui est toujours en dépression trouveraient le droit chemin grâce à mon martyr. Ils pourraient être soignés et protégés par Dieu. Je leur en ai beaucoup voulu de m'avoir abandonné pour leurs addictions. Aujourd'hui, j'ai compris que ce n'est pas de leur faute, c'est à cause du Sheitan qui entre en nous et possède nos âmes. Je me suis éloigné de ma famille pour éviter la tentation du Sheitan qui pouvait m'atteindre à travers eux. Je ne veux pas,

à nouveau, être perdu. Ce n'est pas pour autant que je ne pense pas à eux. Ils me manquent beaucoup et j'aimerais de tout mon cœur pouvoir les sauver. La seule façon qui m'apparaît possible est de les emmener au paradis avec moi. J'ai essayé de parler de religion à mon frère, de le reconvertir[14] pour que lui aussi trouve la bonne voie. Cela ne l'a pas touché car il n'a pas été élu. Le statut du martyr m'a toujours attiré. C'est la plus belle mort, celle qui nous permet d'accéder à un niveau de paradis supérieur. De plus, je serai reposé car je pourrai enfin céder à toutes les tentations. Les frères me font peur quand ils me disent qu'à chaque petit écart, je dois recommencer à zéro le processus de pureté. Tous les efforts que j'accomplis, tous les sacrifices que j'ai faits jusqu'à ce jour, ne comptent plus. Il suffit d'une seule mauvaise pensée pour repasser du côté impur. C'est une pression énorme sur mes épaules car je me dis souvent : « quoi que je fasse, je n'arriverai jamais à rester pur jusqu'à ma mort ».

Mon père a appelé le Numéro vert quand j'ai pensé à mourir en martyr…

Mon père a appelé le Numéro vert quand j'ai pensé à mourir en martyr. Je ne sais pas trop comment il a senti que j'avais changé, étant donné que je m'étais énormément éloigné de lui. Il essaie beaucoup de se rapprocher de moi malgré sa trahison. Il passe souvent chez moi et ne me juge plus trop. Au départ, c'était très dur il venait pour tout critiquer : les murs blancs (pas de photos, pas de tableau), l'absence de télévision ou de chaîne hifi, les rideaux noirs qui bloquent la lumière, mon taux d'absentéisme à la fac, mes mauvaises notes, etc. J'essayais beaucoup

[14] Il parle de « reconversion » et non de « conversion » car il part du principe que tous les humains naissent musulmans et sont ensuite détournés de la vérité.

de l'éviter, mais il a insisté. Il venait en bas de mon appartement ou à ma fac régulièrement. J'ai fini par céder et il a fait beaucoup d'efforts pour accepter ma nouvelle façon de vivre. Je lui ai expliqué que c'était très important pour moi, que ce sont mes valeurs. Mon père souffre beaucoup que je refuse de passer du temps en famille. Il aimerait que je vienne aux vacances ou week-ends familiaux, que je passe les anniversaires et les fêtes avec eux. Cela est très dur pour moi car ils sont remplis de péchés et de tentations. Ils boivent de l'alcool, mettent de la musique, dansent... Ils ne font pas attention à la mixité et me mélangent avec des cousines du même âge. Ils ne comprennent pas qu'il m'est impossible de rester dans cette position. Je ne peux pas l'accepter. Je m'y sens trop mal et compte à chaque seconde combien de péchés je viens de réaliser. Les gens ne se rendent pas compte à quel point c'est dur de rester pur dans ce monde. Les mécréants ne se rendent pas compte à quel point c'est dur de ne pas se faire influencer par leurs comportements. Du jour au lendemain, je pourrais redevenir mécréant, aveugle au monde qui m'entoure. Allah pourrait arrêter de me donner la lumière si je ne suis pas à la hauteur de Ses attentes. Il mesure mon degré d'authenticité dans mon cœur par le nombre de mes tentations. Je fais mon maximum pour essayer de me libérer du démon qui est en moi, mais j'ai encore un peu de mal. Je dois lutter au quotidien pour que ma mauvaise partie ne prenne pas le dessus sur l'autre. Parfois, j'essaie d'expliquer à mon père, cette lourde tâche que j'ai de combattre le démon qui est logé en moi, mais il me pense fou et me conseille d'aller voir un psychiatre. Il me croit schizophrène. Il a essayé plusieurs fois de me convaincre,

en me parlant gentiment et en me rassurant. Selon lui, aller voir voir un psychiatre ne veut pas dire qu'on est fou. La plupart des gens l'ont déjà fait. C'est la preuve pour moi qu'on est tous atteints par le diable et qu'il faut s'en protéger au maximum. Je ne vais pas régler mes problèmes en allant voir un médecin mais plutôt en me protégeant de l'influence du Sheitan. Si on ne se laisse pas manipuler par les murmures du Sheitan, on n'irait pas tous chez des psys !

Mon père avait besoin de partager son inquiétude avec d'autres parents qui vivaient la même chose que lui…

Mon père avait besoin de partager son inquiétude avec d'autres parents qui vivaient la même chose que lui. Il a fini par me proposer de l'accompagner à l'association où il rencontrait ces parents. J'étais curieux et je souhaitais que nos relations s'améliorent. De plus, mon père s'investissait pour m'accepter tel que j'étais, alors j'ai accepté d'y aller avec lui. Je voulais aussi le rassurer car avec tout ce qu'on voit à la télévision, il avait peur que je devienne terroriste. Je ne savais pas que c'était le CPDSI et quand j'ai reconnu Dounia Bouzar, je me suis dit que je n'avais rien à faire là. Je ne suis pas un terroriste, je cherche juste la pureté. Je suis quand même resté car cela faisait du bien à mon père. En plus, il y avait des frères qui parlaient. Je me suis beaucoup retrouvé dans leurs histoires. J'ai beaucoup partagé ce jour-là et échangé avec les frères. J'ai pris conscience que je ne suis pas passé loin de la mort et que je devais faire attention où et avec qui j'apprenais la religion. J'ai fait un tri dans mes contacts et supprimé ceux que je

considérais dangereux. Peut-être, qu'effectivement, à un moment donné, j'étais en relation avec des gens de Daesh. Mais plus maintenant, j'en suis sûr ! Je n'ai pas besoin d'aide. Je ne suis pas embrigadé, je suis juste orthodoxe et j'applique un islam strict. Je dois me concentrer sur ma religion, le sport et les études. J'ai raté mon année de fac et je dois la recommencer si je veux que mon père continue à payer mon logement.

Résumé succinct du suivi de Mathieu

C'est le père de Mathieu qui a saisi à la fois le Numéro vert[15] et le CPDSI, pour avoir des conseils sur la posture qu'il devait adopter. Fonctionnaire, de classe moyenne et de conviction athée, Monsieur était déstabilisé par les propos et les comportements de son fils et s'inquiétait de l'augmentation de sa volonté de mourir.

Le rôle du CPDSI a consisté à analyser l'engagement de Mathieu, car dans un contexte français d'individualisation des motifs d'engagement[16], il était primordial de comprendre pourquoi et comment Mathieu avait adhéré au groupe et à l'idéologie « djihadiste » alors qu'il n'était ni croyant ni Musulman quelques années auparavant.

A travers son témoignage, on comprend les « petits pas » de Mathieu, qui passe de ses préoccupations personnelles (qui sont dans son cas de nature

[15] Numéro vert tenu par l'UCLAT (Unité de coordination de la lutte antiterroriste) mandaté pour aider les parents à faire le « diagnostic » de leur enfant et éventuellement lancer une enquête policière.

[16] Bouzar D. & Martin M., *Pour quels motifs les jeunes s'engagent-ils dans le djihad ?* Revue Neuropsychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, 2016.http://dx.doi.org/10.1016/j.neurenf.2016.08.002.

psychologique et non sociale) à l'adhésion à une idéologie collective liée à l'islam, puis comment le recours à la violence s'inscrit progressivement dans sa nouvelle vision du monde.

Mathieu a conscience d'avoir aimé le discours de son « nouveau frère » parce qu'il lui apportait des règles strictes et absolues sur tout. L'islam lui a procuré un « havre de paix » en l'entourant d'interdits. Atteindre la pureté et s'éloigner des tentations de la Dunya (la vie ici-bas) est la raison explicite évoquée par Mathieu. Si l'on s'en tenait à ses déclarations explicites, il serait facile d'en déduire que cette peur du diable et du péché, ce rejet de l'alcool, de la musique et de la mixité, proviennent de sa conversion à l'islam.

Mais en l'écoutant et en suivant son parcours avec l'aide de ses proches, on s'aperçoit qu'implicitement, Mathieu a en réalité investi le discours «djihadiste» parce que cette offre lui a proposé un cadre normatif rigide qui l'a sécurisé et a constitué l'une des raisons de sa conversion. On peut dire qu'il rêve de devenir une forteresse pour se protéger du désir d'aller vers les « autres »[17]. Il a investi les rituels religieux comme un TOC (trouble obsessionnel compulsif) qui présenterait une fonction de réassurance pour l'éloigner de ses pulsions. Le rapport au monde de Mathieu nous est donc apparu clivé. Sa réalité psychique est comme scindée en deux et sa perception s'établit sur un mode binaire entre le bien et le mal ; Dieu et le Sheitan ; l'homme et la femme ; sans que ne puissent être nuancés aucun de ces objets. Toutefois, il était complexe de déterminer si la polarisation de la pensée de Mathieu était la résurgence d'un déséquilibre

[17] *Ibid*.

psychologique lié à son enfance ou le produit du discours radical, sans que ces deux hypothèses ne soient nécessairement en opposition.

Ainsi, il est possible que le discours « djihadiste » ait renforcé une vision du monde angoissante de Mathieu préexistante pour ensuite lui proposer une rupture avec la société comme solution compensatoire. Comme cela ne suffisait pas pour combattre ses pulsions, la mort en martyr lui est bientôt offerte. Si notre hypothèse est juste, d'une part, Mathieu trouverait au sein du discours « djihadiste » un cadre qui le rassure et le sécurise. D'autre part, le discours « djihadiste » renforcerait les éléments de paranoïa et d'angoisse de Mathieu.

Quoi qu'il en soit, le sentiment d'étrangeté de Mathieu est apaisé avec l'explication du groupe « djihadiste » qui externalise l'objet d'angoisse en nommant le Sheitan (le diable). En somme, le mal ne serait plus à l'intérieur de lui mais à l'extérieur, rendant par là dangereuse toute personne extérieure au groupe (radical). Cela ajoute une dimension supplémentaire à la réalité binaire de Mathieu : entre intérieur et extérieur. Ce qui est intérieur ou extérieur à lui en tant que personne propre mais également ce qui est intérieur ou extérieur au groupe (« djihadiste ») et qui annihilerait par là toute forme de singularité.

En clair, nous avons supposé que le discours du groupe « djihadiste » a fait autorité sur Mathieu à plusieurs niveaux :

- en remplaçant un sentiment d'isolement et de solitude par un sentiment de protection et de sécurité à l'intérieur du groupe radical qui lui propose une communauté de substitution ;

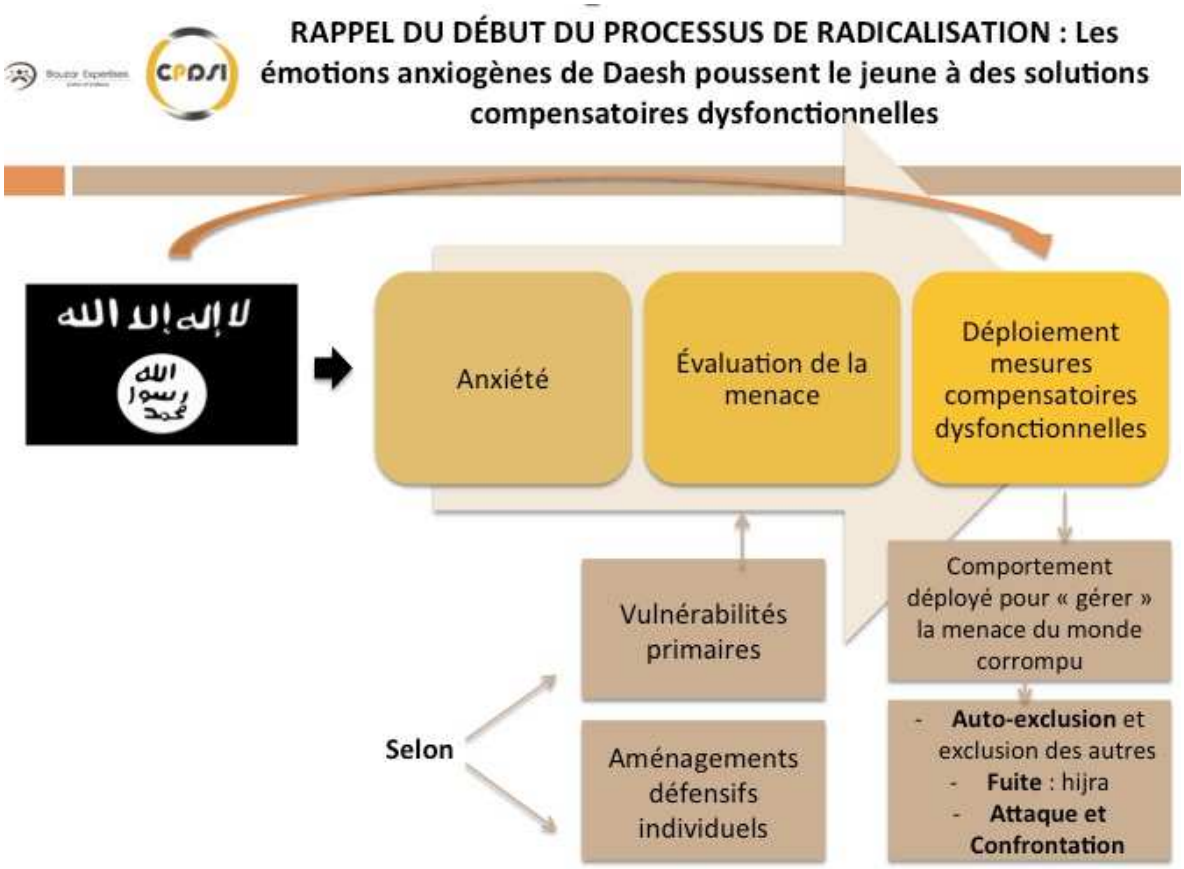
- en proposant une lecture de compréhension à Mathieu sur son mal-être et sa souffrance : ce n'est pas Mathieu qui est à l'origine de son « mal intérieur » mais bien le Sheitan et le monde extérieur qui sont mensongers et manipulateurs ;
- en proposant des solutions au travers d'un cadre strict et contenant pour ce jeune homme souffrant d'une angoisse massive notamment face à la sexualité. Le danger augmente quand le groupe « djihadiste » lui propose une mort en martyr comme solution compensatoire à l'invasion du diable et de l'impureté, et diminue quand il lui propose uniquement de s'auto-exclure des tentations, et donc de la société. Il est bien entendu difficile de savoir à quelle solution compensatoire Mathieu peut adhérer selon des circonstances très interactives. On peut cependant supposer qu'un autre cadre rassurant Mathieu, réfléchi par les professionnels et la famille ne peut que diminuer l'état de dangerosité de Mathieu.

Pour un jeune comme Mathieu, il s'agit de l'orienter progressivement vers un travail psychologique, voire psychiatrique, pour qu'il apprenne à se réassurer autrement qu'avec un groupe radical qui *in fine* va lui proposer de commettre un attentat pour aller au paradis de manière à être soulagé de ses pulsions.

Au départ, Mathieu n'était pas prêt à entamer un travail sur lui mais il a accepté de revenir voir l'équipe du CPDSI deux ou trois fois « pour rassurer son père ». Au début de chaque séance, il commençait par rappeler qu'il était « simplement musulman » et que son père « s'inquiétait pour rien ». Les séances de groupes de paroles en présence de repentis ont permis qu'il aille jusqu'au niveau d'analyse ici

retranscrit, ce qui est déjà un grand pas, d'autant plus que ces séances sont mixtes. Il s'agissait de mener Mathieu à réaliser que ce qui lui était présenté comme divin a un lien direct avec sa problématique personnelle. C'est lui qui a envie de comprendre l'islam ainsi, parce que cela lui procure ce qu'il recherche.

Puis Mathieu n'a plus répondu à nos textos ni à ceux de son père quand ce dernier nous évoquait. Mathieu représente environ 10% des jeunes que nous avons suivis:



sa problématique schizophrène a été contenue par le discours radical. Il a besoin d'aide d'abord parce qu'il a une problématique de schizophrénie, et non pas parce qu'il est radicalisé. Il le dit : je veux qu'on m'aide à lutter contre mes démons. Le CPDSI est alors dans une situation difficile car décrédibiliser le discours radical pourrait mener Mathieu à décompenser. Les schizophrènes qui décompensent se suicident. Il faudrait donc organiser et imposer une hospitalisation d'office pour le contenir; à la place du discours radical.

Etablir une procédure de relais avec un hôpital psychiatrique n'est pas si facile de la place d'un organisme comme le CPDSI, car nous avons eu des difficultés à convaincre des équipes psychiatriques non averties de prendre en charge ce type de jeunes, dans la mesure où la radicalité de ces derniers parasitait le diagnostic de la psychopathologie. Il faudrait donc former des équipes au travers du territoire qui soient prêtes à « normaliser la pathologie » de ce type de patients spécifiques.

En partant, le CPDSI a conseillé au préfet de son département de confier Mathieu à l'équipe de préfecture qui a repris le relais. Les professionnels doivent continuer à constituer une sorte de sas au sein duquel Mathieu reprenne confiance en des personnes extérieures à son groupe « djihadiste », pour ensuite entamer un suivi psychologique et/ou psychiatrique. Dans son cas, c'est le travail sur ses angoisses et ses pulsions qui lui permettra progressivement de se désengager de ce groupe et de cette idéologie.

3

EXTRAIT DE RÉTRO-ANALYSE DE BRIAN, 20 ANS :

« J'AIMAIS LES MECHANTS, LE COTE OBSCUR ET CE DEPUIS TOUJOURS. C'EST POUR ÇA QUE LES DJIHADISTES M'ONT ATTIRÉ... »

Avant d'être Musulman, je n'avais pas de repères. Ma vie n'avait pas de sens et je n'avais rien à perdre…

Avant d'être musulman, je n'avais pas de repères. Ma vie n'avait pas de sens et je n'avais rien à perdre. Je n'avais pas d'amis et je ne tenais pas à la vie comme quelqu'un de normal. Petit, j'étais considéré comme le perturbateur et un enfant agité. J'étais dans une école privée et ils n'avaient pas l'habitude des enfants comme moi. A l'anniversaire d'un camarade de classe par exemple, on a cassé un jouet en chahutant avec un autre copain. Les parents m'ont exclu de l'anniversaire, et pas l'autre chahuteur. A partir de ce jour-là, personne ne m'a plus jamais invité à un anniversaire. J'ai trouvé ça très injuste. Pourquoi me punir moi et pas l'autre enfant alors qu'il était tout aussi responsable que moi ? Quand je suis allé au CP, c'était pareil : j'étais le « sale gosse ». Les adultes étaient injustes avec moi, même mes camarades. Je vivais dans un monde hostile et du coup je considérais les gens comme des ennemis. Après, je me suis fait deux/trois amis mais je n'avais pas trop de connaissances.

Au début, me convertir m'a donné une raison de vivre. Mais quand on te dit que seule la vie après la mort compte, il est difficile d'avoir un projet de vie. C'était en Espagne que j'ai rencontré la première personne qui m'a parlé de Daesh. Il portait le qamis mais il était différent des autres. Son qamis était afghan, tout noir. Il portait la barbe et n'avait pas le crâne rasé. Ça m'a attiré tout de suite. Je le voyais comme quelqu'un de pieux, mais différent, particulier... Il priait comme moi et à

cette époque, je croyais que j'étais le seul à prier correctement, car je reproduisais exactement ce qu'un savant m'avait expliqué sur internet, et je constatais que dans les mosquées, les autres musulmans ne savaient pas bien prier, pas aussi bien que moi en tous les cas. Leurs gestes n'étaient pas tout à fait les bons gestes. C'était la première fois que je trouvais un frère qui faisait exactement les mêmes gestes de prière que moi. J'ai ressenti deux sentiments très forts : il devait avoir de grandes connaissances, j'en étais certain ; Dieu nous avait mis en relation, on était proches sans se connaître, puisqu'on priait de la même manière, on était dans le Vrai tous les deux. La preuve, quand on a commencé à discuter, on pensait la même chose, comme par hasard.

Petit à petit, on a commencé à parler de la mort...

Petit à petit, on a commencé à parler de la mort. C'était naturel. On devait laisser tomber nos petites vies pour « la cause », c'était comme une évidence. Forcément, quand tu fais la guerre, tu sais que tu vas mourir dans tous les cas. Il était attirant physiquement, il était beau, il transmettait quelque chose. J'aime les méchants, j'aime le côté obscur et ce depuis toujours. C'est pour ça qu'il m'a attiré. Quand j'étais petit, j'ai toujours été pour les méchants, dans les dessins animés par exemple. Je voulais toujours qu'ils gagnent. Et quand je jouais, je prenais toujours le rôle du méchant. J'étais nerveux, agité, agressif et violent. Depuis que je suis petit, ma mère me dit ça. Elle dit qu'elle a toujours senti que j'avais de la haine en moi. Je n'ai que des mauvais souvenirs. Je me rappelle des baffes de

mes parents. J'ai aussi tapé mon petit frère dans la voiture une fois. Plus il pleurait, plus je lui donnais des coups de poings. A chaque fois que j'étais violent, je trouvais que les adultes étaient injustes avec moi. J'aimais bien faire peur, que les gens me voient comme un méchant. Quand les autres avaient peur de moi, ça me donnait l'impression que c'était moi le patron. J'aimais voir les gens devenir rouges tellement ils avaient peur. Je me disais que ça affaiblit l'ennemi. J'ai toujours aimé être au-dessus des autres. Quand je marchais dans la rue, j'avais toujours un couteau sur moi au cas où.

Quand je suis devenu djihadiste avec lui, c'était le top. Un jour, on était dans un marché, avec notre dégaine, tout le monde nous regardait et on voyait qu'ils avaient peur. Je kiffais trop. J'ai suivi ce frère de Daesh sans rien connaître de Daesh. En primaire, je me battais tous les jours. J'aimais me battre. Lorsque d'autres enfants se battaient et que je n'avais rien à voir, je rentrais dans la bagarre juste pour le plaisir. Suivre ce frère et rentrer dans son groupe, c'était trouver un groupe de gens comme moi. Je suis resté avec eux parce que je n'étais plus le seul à être ainsi. Notre but était de faire peur aux autres. Ça a beaucoup joué sur moi.

J'ai mis du temps à trouver les djihadistes de mes rêves...

J'ai mis du temps à trouver les djihadistes de mes rêves... Avant que je rencontre ce frère en noir, j'étais avec les salafis. J'étais le plus jeune et ils me recadraient un peu. Je me suis vite lassé. Je trouvais qu'ils parlaient beaucoup sans passer à

l'action. Que du blabla... Si on n'applique pas ses idées, à quoi ça sert d'en avoir ? Ils ne veulent pas des lois humaines mais ils n'appliquent pas la Loi d'Allah ! Je les trouvais faibles parce que j'étais persuadé qu'il fallait combattre et que le bon comportement ne suffisait pas. Du coup, j'ai commencé à me détacher d'eux et j'ai cherché autre chose. La Dawla m'a beaucoup attiré en me promettant de pouvoir passer à l'action, et il y avait la mort en martyr en prime. Je ne cherchais qu'une seule chose à cette époque : pouvoir me battre, sortir toute ma haine, et si je pouvais accéder au paradis, c'était le top. Ainsi je pouvais me battre tant que je voulais, j'irais toujours au paradis. Mais à force d'observer les actions de Daesh, je me suis aperçu que leurs comportements ne correspondaient pas toujours à ce qu'ils défendaient. Ils avaient un côté laxistes et lâches, comme les salafis. Par exemple, ils ne tuent pas tous ceux qui font du « shirk »[18], ils ne tuent que ceux qui le font volontairement. Pourtant, ils déclarent bien que tout citoyen qui paye des impôts dans un pays considère les députés au même niveau que Dieu, puisqu'ils acceptent de vivre dans un pays régi par les lois humaines. Mais ils ne les tuent pas tous, donc ils ne sont pas logiques. J'ai aussi fini par quitter Daesh pour un troisième groupe encore plus radical. Eux faisaient le « takfir »[19] de tout le monde, y compris de ceux de la Dawla. J'étais d'accord avec eux. Et ils allaient au bout de leurs idées : que le péché soit commis volontairement ou non, il est commis. Donc la personne n'a pas respecté l'islam. Donc elle doit mourir. Le mec

[18] « Faire de l'associationisme ». Les salafistes et les djihadistes estiment que accepter toute chose à part Dieu (la musique, les images, les lois humaines, etc.) revient à violer le principe de l'unicité divine, donc à faire de l'associationisme, ce qui relève de l'apostasie. Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

[19] Déclarer une personne « apostat », *Ibid.*

qui se laisse prendre en photo sans s'en rendre compte dans la rue, il est quand même sur la photo, donc il faut l'éliminer. Pas comme les frères de la Dawla qui se font sans arrêt des selfies, alors que l'image est interdite en islam. Pour eux, si tu paies des impôts, si tu as une carte d'identité alors tu fais du « shirk ». Donc tu n'es plus musulman. Donc tu meurs.

J'ai quitté Daesh parce qu'ils n'étaient pas cohérents. Mon groupe était droit et juste. Lorsque je suis sorti de garde à vue, je les ai contactés pour vérifier que j'avais eu raison de ne pas signer le procès-verbal. Même signer un contrat avec un mécréant est passible de mort à leurs yeux. Donc j'ai fait une croix, à la place de ma signature. Hollande, les dirigeants, et tous les dirigés, c'était du « taghout» [20] pour nous. Il fallait les renier par « la langue, le nez, la bouche et les mains », comme le Prophète lorsqu'il a cassé les idoles. Ils disaient que quand quelqu'un est adoré par le peuple, il faut le tuer en premier. J'étais d'accord. J'étais d'accord sur tout, de toutes manières.

Il y a ensuite eu la perquisition chez moi... Puis l'enfermement...

Il y a ensuite eu la perquisition chez moi... Puis l'enfermement... La police a tout fouillé. Ils m'ont attaché avec une menotte au lit. Ma mère a beau dire que je suis mauvais, elle a quand même halluciné que je sois engagé avec des djihadistes... Mon père était triste. Ensuite, j'ai été assigné à résidence et je devais pointer trois

[20] Ce qui est adoré en dehors d'Allah. Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

fois par jour au commissariat. J'ai ressenti encore plus de haine. Pour moi, les mécréants me persécutaient comme ils persécutaient les justes, ceux qui étaient dans le bon islam. Le juge m'a rapidement placé au Centre éducatif fermé et m'a imposé les rendez-vous avec le CPDSI. Mais à l'époque, j'ignorais ce qu'était le CPDSI. Je sortais d'enfermement et je ne connaissais pas Dounia Bouzar. Quand je suis entré dans la salle de réunion, mon père ne m'avait pas dit où il m'amenait exactement. J'avais très peur d'être dans le péché car j'ai tout de suite aperçu des femmes non voilées ou mal voilées[21]. Déjà au CEF, j'avais souffert d'être en contact avec des éducatrices. Mais sur internet, j'avais lu que comme j'étais enfermé, je n'avais pas le choix et Dieu me pardonnerait. Là, dans la salle, assis face à tous ces inconnus qui semblaient ne pas me calculer, je regardais fixement mes pieds pour éviter de croiser un regard. Je me suis mis à côté de mon père pour ne pas me faire remarquer, même si j'avais envie de tout foutre en l'air et de partir en courant. Et j'ai entendu Farid[22]. On aurait dit que c'était moi qui parlais. Il s'adressait à l'équipe du CPDSI, et décrivait comment il était bien chez les salafis et comment il était passé des salafis à Al Qaïda. A l'époque, je ne le connaissais pas. Mais j'ai tout de suite reconnu un frère. En plus, il utilisait les mêmes formules religieuses que « mon frère tout en noir » utilisait aussi autrefois. Il racontait comment avant il avait peur de monter dans un métro où un musicien monte au dernier moment. Je me suis reconnu et progressivement j'essayais de relever mes yeux de mes chaussures sans que personne ne s'en aperçoive. Lui ne me regardait pas, on aurait dit qu'il était là pour faire le point pour lui. Je le regardais

[21] Pour lui, cela signifie « avec un simple foulard », c'est à dire non nikabées.

[22] Farid Benyettou a témoigné bénévolement au sein de nos groupes parmi d'autres anciens djihadistes. Il raconte ce moment vu de sa place dans « Mon djihad, itinéraire d'un repenti », sorti début 2017 chez Autrement.

par dessous.

L'équipe le questionnait et j'avais envie de répondre à sa place. A un moment, je n'ai plus tenu en place. Je lui ai coupé la parole : « moi c'est exactement la même chose »... Et j'ai commencé à raconter mon histoire : comment j'avais hésité entre les tablighs, les salafis, Al Qaïda, Daesh et mon troisième groupe... Alors tout le monde s'est tourné vers moi et on a commencé à discuter ensemble. Dès cette première séance, j'ai compris pourquoi mes frères me manquaient tant. J'ai parlé quatre heures de suite : ça ne m'était jamais arrivé de ma vie.

Je me suis fait avoir par le diable mais je ne suis pas le diable en personne...

Je me suis fait avoir par le diable mais je ne suis pas le diable en personne. Cette phrase, je l'ai dite dès la troisième séance du CPDSI. Je m'étais rappelé de la dernière conversation avec mon groupe avant d'être attrapé.

Pour tester ma fidélité, mes frères m'avaient demandé : serais-tu capable de couper la tête de tes parents ? J'avais répondu « oui » avec la bouche mais je pensais « non » dans mon cœur. L'équipe a dit « Ah bon ! Si tu ne le pensais pas, pourquoi as-tu dit oui » ? A partir de ce moment, j'ai commencé à réaliser que je voulais toujours être d'accord avec mes frères. J'ai commencé à me souvenir de toutes les fois où j'avais un doute que je n'avais pas exprimé... pour être d'accord avec les autres. En me souvenant de ça, je me suis auto-rassuré : je n'étais pas 100% un monstre.

Si je devais dire ce qui m'a sauvé, c'est vraiment d'être coupé d'eux. Tant que

j'étais en contact avec un frère du djihad, je pensais comme lui. Il n'y avait rien d'autre qui comptait. C'était plus fort que moi. Le fait d'être privé d'internet et de ne pouvoir communiquer en aucune façon, ça m'a obligé à gamberger tout seul.

Le fait de recréer du lien avec mes parents ça a tout sauvé. Avant, je les voyais pleurer et ça m'était égal. Daesh est maléfique. Ce qui a été fondamental dans mon évolution, c'est de m'être éloigné de mes anciennes fréquentations et d'avoir coupé avec internet. Le fait d'avoir trouvé un projet aussi : retourner en seconde malgré mes deux ans de retard. Je recrée du lien avec mes parents, je reprends l'habitude de sortir avec eux, petit à petit. Je suis sorti avec eux récemment. Ça m'a fait bizarre au début de passer du Centre Éducatif Fermé (CEF) à la sortie avec mes parents. Je recommence à ressentir des émotions alors qu'avant j'étais comme un robot, j'étais comme mort. Je suis content aujourd'hui de partir en EPE (Établissement de Placement Éducatif). Le juge ne veut pas que je rentre tout de suite chez moi donc pour le moment ma priorité, c'est l'EPE. Je vais continuer à pointer. Il faut que je demande des horaires adaptés comme je reprends le lycée. Il faut que je mette toutes les chances de mon côté parce que si ça ne marche pas à l'école, ils vont remettre en cause l'établissement de placement éducatif.

Quand on me redonnera mon téléphone, je vais le réinitialiser et changer de numéro. Ce sera comme une renaissance. Je n'ai pas envie de prendre des nouvelles des autres même pour voir s'ils vont mieux ou s'ils s'en sont sortis. Je vais tout faire pour m'occuper et ne plus y penser. Je ne veux plus recréer de

comptes sur les réseaux sociaux et je ne connais plus le nom des frères. Quand tu ne veux pas manger de chocolat, tu le mets de côté. Et bien le téléphone, tu ne peux pas le mettre de côté. C'est pour ça qu'il faut que je m'occupe, que je fasse du sport. Je vais m'inscrire dans des clubs de sport de combat. Cela me permettra également de me défouler et de faire sortir la violence que j'ai en moi, pour apprendre à la canaliser.

Aujourd'hui je me vois généreux et gentil…

Aujourd'hui, je me vois généreux et gentil parce qu'en fait, j'ai un bon fond. J'essaie d'être juste et je me mets beaucoup plus à la place des gens. Je suis empathique et je fais preuve de compassion. Je suis un peu naïf quand même et j'ai peur d'adopter la manière de penser de l'autre. Mais ma qualité principale, c'est le mental. Finalement, je suis très sensible, mais j'ai un mental d'acier par rapport aux autres. Je ne m'effondre pas. Par exemple, au Centre éducatif fermé, je vois des jeunes placés qui ne respectent pas les règles. Ce qui m'est arrivé est injuste, mais pourtant, je ne vais pas m'effondrer et faire des bêtises. J'encaisse l'épreuve. C'est le but même de l'épreuve. Apprendre à serrer les dents. Je trouve toujours un truc qui me redonne de la force.

Aujourd'hui, j'ai envie de vivre, d'avoir une vie normale. Le Centre éducatif fermé m'a beaucoup apporté. Je me foutais de la vie avant. Au Centre éducatif fermé, j'avais de longues discussions avec des éducateurs. L'un d'entre eux venait tous les soirs dans ma chambre. Je lui demandais : « Tu crois que je vais changer

toi?». Au départ, je ne le voyais uniquement que comme un mécréant mais petit à petit un lien de confiance s'est instauré entre lui et moi. Il m'a contenu, rassuré et parlé. Cet éducateur a instauré un rituel : il venait tous les soirs s'asseoir sur mon lit à l'heure du coucher. Et il me demandait de faire la liste de ce que je n'avais pas vécu... On avait une relation particulière, j'étais important pour quelqu'un. J'ai demandé à voir un psychiatre car j'avais du mal à dormir. J'ai aussi parlé de mes cauchemars, je cogitais beaucoup il faut dire. C'était comme si tout sortait ! Je reconstruisais tout. Et quand je lui répondais, à mon éducateur, je me rendais compte que je n'avais pas encore profité de la vie : je n'étais jamais allé boire un jus d'orange à la sortie d'un ciné avec des potes, je n'avais pas fait de moto, je n'avais jamais été amoureux... Pas d'amis, pas de sorties... Les autres jeunes normaux ont vécu ces choses. Il y avait des plaisirs de base auxquels je n'avais jamais goûté. Je n'avais jamais eu d'amis et je n'étais jamais sorti avec des amis.

Quand, au CPDSI, ils m'ont dit que chacun comprenait les textes religieux à sa façon parce que justement on était des humains, je me suis dit : « Qui es-tu pour dire qui est dans la vérité ? ». La peur de signer des contrats est partie alors qu'avant j'étais terrorisé à l'idée de faire du « shirk »[23]. J'ai encore peur de mal comprendre l'islam. Tu sais que tu as le châtiment de l'enfer. Tu ne peux pas croire en Dieu et ne pas avoir peur de l'enfer. Mais c'est pas comme avant, je sais que j'ai droit à l'erreur. Le CPDSI me répétait sans arrêt : « mais quelle idée as-tu

[23] Associationisme. Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

de Dieu si tu penses qu'Il va te punir pour ça et ça ? » Donc maintenant, quand j'ai quelques peurs qui restent, je me redis cette phrase : « mais quelle idées as-tu de Dieu ? » Et je me dis que Allah est miséricordieux, c'est marqué partout dans le Coran.

Avant, je ne serrais pas la main des femmes. J'avais du mal à accepter leur présence. Le pire, c'est quand j'ai eu des éducatrices qui voulaient me commander. Au début, c'était chaud. J'avais trop peur d'aller en enfer. Par rapport à mon jeune âge, c'était un peu ridicule d'avoir ce type de raisonnement avec des femmes qui avaient l'âge d'être ma mère ou ma grand-mère. Mon ancien groupe m'avait tellement répété qu'il était préférable de s'enfoncer un clou dans la tête que de regarder ou de toucher une femme... Comme j'étais dans une mission extrême, les femmes étaient le diable pour moi, la pire des tentations... Il ne fallait même pas les regarder ou leur parler car ça nous rendait faibles.

Aujourd'hui, je suis choqué quand je repense à tout ce que font ces gens et je me dis qu'ils sont fous de couper des têtes comme ça. Le message que j'ai à envoyer aux autres jeunes radicalisés c'est : « Tu perds beaucoup de choses, tu peux profiter de la vie, ce n'est pas mal, reconstruis toi ! ». Il faut leur redonner goût à la vie et les aider à couper avec Daesh, définitivement. Quand on s'aime, on aime les autres, et on n'aime plus Daesh, c'est incompatible.

Extrait du dernier rapport du CPDSI sur Brian

« Brian approfondit son introspection entre chaque séance, qu'il investit énormément. Sa déradicalisation se poursuit sur trois aspects principaux liés : la reconnaissance et l'analyse de son ancienne idéologie, la retrouvaille avec son individualité propre et la projection dans un projet social.

- La reconnaissance et l'analyse de son ancienne idéologie : contrairement à de nombreux adolescents, Brian ne se réfugie pas dans le déni lorsqu'il parle de son ancienne radicalité et des visions du monde qui l'étayaient. Il a conscience d'avoir comblé des aspects psychologiques personnels qui n'ont rien à voir avec la spiritualité ou la religion en adhérant à l'idéologie et au groupe « djihadiste ». Il arrive notamment à analyser comment et pourquoi le discours de son groupe radical faisait autorité sur lui sur la question de la séparation et de l'exclusion des femmes, eu égard à sa relation avec sa mère, mais aussi sur les approches liées à la mort (la sienne et celle des autres). Désacraliser l'idéologie « djihadiste » et reconnaître qu'il s'agit de ses problèmes d'humain est essentiel dans le processus de déradicalisation. Quand il pense au passé, il ne comprend pas comment il a pu autant être dans le rejet et la haine des autres et de sa famille qu'il aime. Il est très heureux de pouvoir voir ses parents et ses petits frères et sœurs pour recréer des liens avec eux. Cela lui permet de tester son évolution, de manière concrète. Le jeune homme culpabilise beaucoup d'avoir délaissé ses frères et sœurs alors qu'étant l'aîné, son rôle pour lui était de montrer l'exemple. Il est persuadé qu'avoir

été enfermé au CEF a été primordial pour lui. Il a pu couper avec son groupe radical grâce à l'interdiction du téléphone et de la connexion internet. Il a pris conscience de son ancienne dépendance avec les divers groupes radicaux qu'il a fréquentés et auxquels il s'était identifié. Le fait d'arriver à analyser cette dépendance lui permet d'expliquer qu'il ne veut plus jamais être en contact avec ce type de groupes.

- La retrouvaille avec son individualité propre: Brian explique qu'il pratique moins sa religion car pour le moment il a besoin de prendre un peu de recul afin de se retrouver. Son évolution montre qu'il est sorti de la « désincarnation » provoquée par la radicalité, qui interdit non seulement toute pensée mais toute sensation corporelle et individuelle. Grâce à un rituel instauré au moment du coucher par un éducateur du CEF (discussion avant de dormir sur ce qu'il n'a pas encore vécu), Brian reprend possession de son corps et redevient un sujet vivant et pensant : Brian veut sortir avec des amis, aller au cinéma, voyager, faire du sport ou encore partager des moments simples avec sa famille. Le jeune a passé quelques jours chez son père. Ce séjour s'est très bien passé. Monsieur affirme avoir retrouvé son fils et en est très heureux. Brian évoque même l'idée d'être amoureux et de fréquenter une compagne, sans avoir peur d'être « conduit en enfer ». Ressentir des sensations lui permet de se réinscrire dans le monde réel, de l'aimer et de se projeter au milieu des autres humains.

La projection dans un projet social : les retrouvailles avec lui-même et la reprise du lien de confiance avec des adultes qui l'ont aidé à se retrouver conduit Brian à se

projeter à nouveau dans cette société. Brian est très heureux que le juge ait décidé de renouveler son placement uniquement de 2 mois en CEF, pour ensuite intégrer l'internat et reprendre sa scolarité. Ayant l'impression d'avoir énormément travaillé sur lui et répondu aux diverses exigences institutionnelles et judiciaires, il a besoin qu'on lui donne sa chance dans le but de prouver son évolution. Brian est très impliqué sur son avenir professionnel et veut absolument reprendre ses études en commençant une formation professionnalisante dès le mois de Septembre. Le jeune homme est très enthousiaste à l'idée de reprendre une scolarité dans un domaine qui l'intéresse tout particulièrement. Il envisage aussi de s'inscrire dans des clubs de sport, d'une part pour reprendre une activité qui lui octroie des sensations et l'aide à réguler sa violence, mais aussi pour tenter de se faire des amis, ayant bien compris qu'il avait cherché une communauté de substitution dans le groupe radical. Etant donné que la radicalisation a trouvé sa source dans le sentiment de Brian d'être « quelqu'un de mauvais », sa rescolarisation apparaît primordiale au CPDSI pour stabiliser sa déradicalisation, afin de lui permettre, en reprenant des relations humaines normales, de trouver un domaine où se valoriser et où exister au sein de la société. Le monde réel doit remplacer les illusions et les promesses du « monde djihadiste ».

Conclusion

Nous sommes à un moment clé du parcours de déradicalisation de Brian où

l'engagement dans un « projet pour soi » peut l'aider à tester ses progrès et ses changements en termes de déradicalisation. La simple projection de Brian dans un projet scolaire est un indicateur d'envie de sortie de la radicalité qui montre qu'intellectuellement, il a pris du recul avec l'idéologie et le groupe « djihadiste ». Il ne s'agit pas d'une projection abstraite mais d'un projet précis : le jeune est dans une réelle démarche de projection qui correspond à ses désirs et à ses capacités. Reste à mesurer s'il arrivera à mettre en action sa projection positive, mais seule la sortie du CEF pourra permettre de l'évaluer. Il est d'autant plus important pour Brian d'avoir un projet de réinsertion dans le réel qu'il a besoin d'être dans le contrôle. Se projeter dans sa rescolarisation lui donne un défi, des étapes, le cadre, le rassure et le fait avancer. Laisser Brian retourner dans la société est le seul moyen de mesurer sa véritable renonciation à l'idéologie « monde djihadiste».

Ce moment de retour dans la société est fondamental car il permet au jeune radicalisé d'avoir la confirmation des mensonges de Daesh qui a voulu le couper à jamais de la société (« ils ne te laisseront jamais exister puisque tu es musulman» « tu ne dois jamais faire confiance aux institutions de ton pays » « ce sont des menteurs qui t'enfermeront à tout jamais car ils savent que tu détiens la vérité » etc.) et parce que seul l'engagement dans un projet pour soi permet au radicalisé de se retrouver « dans le réel » et de se confronter à son ancienne idéologie, de manière concrète et pas seulement par des discours.

Autant le CPDSI estimait qu'une sortie avant l'été était prématurée et risquée vu la période estivale sans projet de réinsertion possible, autant le CPDSI craint que le

renouvellement de l'enfermement et le refus de rescolarisation de Brian ne s'avèrent complètement contreproductifs : contrairement aux annonces de Daesh, la société doit tenir ses promesses à ce moment-clé du parcours de déradicalisation, en organisant toutes les garanties qui s'imposent.

Il va sans dire que ce passage de l'enfermement à la semi-contention doit être accompagné avec finesse et professionnalisme car c'est le moment le plus difficile pour tous les désengagés. Mais c'est un passage inéluctable, dont le report ne garantira les risques ni pour Brian ni pour l'ordre public, bien au contraire. Il est nécessaire de sortir de l'enfermement pour tester la réalité des progrès de Brian. Si l'enfermement était reconduit, le CPDSI estime que le risque serait accru. Le placement en internat à F., ainsi que des allers retours réguliers chez ses parents semblent parfaitement adaptés car ils permettront de le surveiller de près et de mesurer éventuellement sa future et possible ambivalence. Il faut, toutefois, bien veiller à ce que Brian continue son suivi thérapeutique ou psychiatrique. Un engagement des parents avec les institutions doit aussi être maintenu.

4

EXTRAIT DE RÉTRO-ANALYSE D'HAMZA, 16 ANS :

« C'ÉTAIT COMME SI LA DAWLA AVAIT ÉTÉ INVENTÉE POUR MOI... »

Je suis un fils unique et j'ai toujours souffert de la solitude…

Je suis un fils unique et j'ai toujours souffert de la solitude. Enfant, j'étais très animé. Je voulais tout le temps courir, sortir, profiter de la vie. Je ne dormais pas beaucoup et mes parents en souffraient. Je me couchais tard et me levais très tôt. Je me souviens que sur la pointe des pieds, je sortais de ma chambre pour aller dans le salon. Je faisais le moins de bruit possible pour ne pas réveiller mes parents et je regardais les dessins animés. J'adorais une figurine de Spiderman et jouais tout seul avec pendant des heures. Avant d'aller chez la nourrice, mon père s'occupait beaucoup de moi. Il avait pris un long congé et j'étais tout le temps avec lui. Cela comblait un peu ma solitude. Par contre, quand il a repris le travail, cela a été dur.

J'ai toujours été en décalage avec les personnes de mon âge. Dès l'âge de 12 ans, j'ai appris à hacker. Je restais enfermé dans ma chambre des journées et des nuits entières avec ma communauté virtuelle. Mes nouveaux amis étaient tous plus âgés que moi.

J'étais le premier petit-fils de mon grand-père. Il me chouchoutait. Souvent, j'allais chez lui pour passer mon ennui. Il s'est énormément occupé de moi pendant toute mon enfance. J'y étais très attaché. On pouvait parler de tous les sujets pendant des heures, j'adorais ça... A l'âge de mes 12 ans, il a été admis en soins intensifs car il était très malade. On m'a annoncé qu'il allait bientôt mourir. Je n'ai pas pu lui dire au revoir car selon mes parents, j'étais trop jeune pour accéder aux soins

intensifs. Je leur en ai beaucoup voulu car mes cousins et cousines y entraient. Ils m'ont interdit de lui dire au revoir sous prétexte que je devais garder une bonne image de lui. Ils ne voulaient pas que j'aie accès à son visage et son corps branchés par des tuyaux de partout... Moi je m'en fichais, j'avais besoin de le serrer dans mes bras et de pleurer avec lui.

Un soir, rempli du sentiment de solitude et d'abandon, j'ai pris des cachets. Je voulais qu'on me remarque. Qu'on remarque ma douleur et ma tristesse... Mes parents ne faisaient plus attention à moi. Ils transitaient entre leur travail et l'hôpital. Comme ils savaient que j'étais mature pour mon âge, ils rentraient très tard le soir. Je devais me faire à manger, réviser mes devoirs, tout seul. Cette période a été très compliquée pour moi. J'étais en colère contre tout le monde. J'avais l'impression de vivre la période la plus dure de ma vie, dans une solitude totale. Personne ne faisait attention à moi lorsque j'en avais le plus besoin, alors j'ai décidé d'en finir. Je ne pense pas que je cherchais réellement la mort, je voulais montrer que j'allais mal et qu'il fallait s'occuper de moi aussi...

Mon grand-père est décédé une semaine plus tard. Je n'ai pas pu aller à son enterrement au bled pour un problème de papiers. Cela m'a doublement mis en colère. Premièrement, je n'avais pas pu le voir à l'hôpital, mais en plus de ça, je ne pouvais pas l'accompagner dans son dernier chemin. J'en ai beaucoup voulu à mes parents de ne pas avoir fait le nécessaire pour me permettre de dire au revoir

à mon grand-père. Encore aujourd'hui, nous ne parlons jamais de cette période qui m'a plongé dans une grande dépression.

A la même période, mes parents ont décidé de déménager. Ils voulaient changer d'environnement et m'emmener dans un meilleur quartier pour me protéger. Je n'ai plus voulu y aller et je me suis réfugié dans mon monde virtuel. J'ai perdu tous mes amis. Je suis devenu violent à l'école contre les professeurs. Mes parents ont pris rendez-vous chez un pédopsychiatre, qui m'a donné un traitement pour m'aider. Les médicaments me transformaient en momie... Je n'avais plus l'envie et la force de sortir. J'avais le rythme d'une chouette : je dormais le jour et je hackais la nuit avec les autres hackeurs. Je me retrouvais complètement seul, coupé du monde extérieur. Je restais enfermé dans ma chambre et ne sortais que très rarement. Cela a duré du décès de mon grand-père à ma rencontre avec la Dawla, donc de mes 11-12 ans à mes 15 ans. La PJJ et la justice sont intervenues à cause de mes violences à l'école et de mes nombreux passages au conseil de discipline, qui me virait des collèges les uns après les autres, jusqu'à ma déscolarisation complète. J'avais rendez-vous une fois par mois avec un éducateur et une psychologue.

Après le décès soudain de mon grand-père, je réfléchissais tout le temps à ce qu'il y avait après la mort…

Après le décès soudain de mon grand-père, je réfléchissais tout le temps à ce qu'il

y avait après la mort. Y a-t-il une vie après la mort ? Pourquoi Dieu nous a créés, si on doit délaisser toutes les personnes qu'on aime ? J'en suis arrivé à la conclusion qu'il y avait forcément quelque chose après la mort, c'était sûr. C'est à partir de ce moment-là que je me suis intéressé à l'islam, au paradis et à l'enfer. Je savais qu'il y avait quelque chose après la mort et je me demandais ce qu'il fallait faire pour aller au paradis et non en enfer. Mes parents se disaient Musulmans mais ils ne sont pas pratiquants. Ils ne font pas la prière et ne connaissent pas les textes religieux. Je ne sais pas pourquoi mais ils ne m'ont jamais éduqué à l'islam alors qu'ils ont des parents musulmans pratiquants. Je n'ai jamais été à l'école coranique. Je ne sais pas parler arabe. C'est comme s'ils m'avaient fait renier mes origines et ma religion. Quand je le leur reproche, ils me disent qu'ils n'ont pas voulu m'imposer une religion. Ils préféraient que ce soit moi qui demande, plutôt que me forcer. Ils ne comprennent pas que pour moi, c'est angoissant d'avoir été dans le péché pendant tant d'années. Je ne priais pas, je n'étais pas dans le halal. Tout ce qu'on faisait, c'était manger de la viande ritualisée, ne pas manger de porc, faire le Ramadan une fois par an et croire en Allah et au Prophète Mohammed. Il était très rare qu'on aille à la mosquée, écouter les prêches des imams ou qu'on lise des livres de savants. Heureusement, à partir de mes 13 ans, ils m'ont emmené quelques fois au bled où je pouvais voir des membres de ma famille éloignée. C'est bizarre car je me sens comme un étranger au bled. On me parle toujours comme si j'étais le petit touriste, le petit Français. C'est assez perturbant car en France, on me voit aussi comme l'étranger. On me demande

toujours de quelle origine je suis. Il y a beaucoup de nationalisme en France. Même entre Maghrébins, il n'y a aucune solidarité. On se critique les uns, les autres, entre Algériens, Marocains ou Tunisiens... J'avais l'impression d'être incapable de trouver ma place. Où que je sois, on me renvoie que ce n'est pas chez moi. Je me reconnais seulement dans les valeurs de l'islam. Elles sont universelles, au delà des origines : le respect, l'entraide et le bon comportement. Pour le moment, je n'ai trouvé aucun pays qui applique ces valeurs.

Je suis autodidacte et je m'instruis seul…

Je suis autodidacte et je m'instruis seul. J'ai toujours été très curieux et depuis petit, je regarde énormément de reportages sur des sujets très variés. J'ai de bonnes connaissances en politique, en géopolitique et en histoire malgré mon manque de scolarité. Du coup, pour la religion j'ai fait pareil et j'ai voulu apprendre seul. J'ai acheté beaucoup de livres et je les dévorais. Comme je considérais mon père comme un ignorant, je ne pouvais pas lui poser mes questions. Parfois, j'ai essayé, mais il ne savait pas y répondre. Alors, je suis allé poser mes questions à un libraire que je prenais pour un savant. Il avait une longue barbe et portait le qamis[24]. Il était salafiste. Il connaissait les livres que je parcourais, il se référençait aux mêmes savants saoudiens que moi. Il était ma référence. J'avais beaucoup de respect pour sa piété. J'étais en admiration devant lui. Je lui posais plein de questions, je l'écoutais, j'apprenais par cœur tout ce qu'il disait et j'exécutais tout ce qu'il me conseillait de faire. Depuis quelques temps, j'allais à la

[24] Longue tunique claire allant jusqu'aux pieds portée à l'époque par le Prophète.

mosquée seul. Je me posais des questions sur les prêches de l'imam car il nous incitait à voter. Dans mes livres, le contraire était préconisé. Il était interdit de voter dans un pays non-musulman. Comme je ne comprenais pas cette contradiction entre mes lectures et le discours de l'imam, j'avais besoin de demander conseil car je ne savais pas qui disait vrai. J'avais tout le temps peur de mal faire. J'étais comme un converti finalement. Je devais apprendre tout de zéro et je n'avais pas le droit à l'ignorance ou à l'erreur. Je devais m'instruire au plus vite car contrairement aux reconvertis[25], je n'avais pas l'excuse de ne pas connaître l'islam depuis ma naissance. Le libraire m'a dit qu'il fallait faire attention car presque tous les imams de notre ville étaient des Frères Musulmans, donc des frères égarés qui pensaient qu'on pouvait vivre sous la loi humaine. Il m'a fortement conseillé de m'éloigner du discours de Tariq Ramadan. C'est comme ça que j'ai évité de fréquenter la mosquée.

Je me suis dit : « Waouh ! Ils sont sur Facebook ces gens-là ! »…

Je me suis dit : « Waouh ! Ils sont sur Facebook ces gens-là ! », le jour où j'ai écouté un reportage de RFI du journaliste David Thomson, alors qu'il parlait des profils des djihadistes avec qui il communiquait. J'ai créé mon compte tout de suite. Je voyais cette communauté comme des personnes pieuses, des savants qui pourraient m'apprendre davantage la religion et répondre à mes nombreuses interrogations. Ce qui m'a fasciné, c'était l'éloquence et le charisme d'Abou Bakr el Baghdadi. La vidéo durait une heure, mais quand il est venu et qu'il a parlé, j'ai

[25] Il parle de reconvertis et non de convertis car pour le discours radical, tout être humain est né musulman et a ensuite été détourné de l'islam par un endoctrinement.

absorbé ses paroles. Il apparaissait comme quelqu'un qui avait la connaissance de la religion. J'étais ignorant, je ne savais rien sur l'islam mais j'étais en extase devant lui. Il m'inspirait confiance. Il disait que dans l'islam, il y avait trois concepts très importants : l'humanitaire, l'apprentissage de la religion et le djihad. Or c'est vrai que les gens de la Dawla arrivaient à mélanger les trois. Moi je voulais être utile et résister contre les méchants. Ces frères-là parlaient énormément d'unité du groupe et d'égalité. Il n'y aurait pas de changement de traitement selon les nationalités. C'était comme si la Dawla avait été inventée pour moi... Contrairement aux salafis que je trouvais hypocrites et qu'on appelait les « Talafis », parce qu'ils n'allaient pas au bout de leurs principes... Ils interdisaient certaines choses dans leur discours mais trouvaient des justifications pour ne pas les appliquer. Je trouvais qu'ils visaient un objectif impossible puisqu'ils ne luttaient pas pour l'atteindre ! Dans tous leurs discours, ils ne parlaient que de patience ou de contexte actuel, comme si les choses allaient changer par elles-mêmes ! La différence avec les frères de la Dawla, c'est qu'eux allaient jusqu'au bout de leurs principes. Ils mettaient les moyens en œuvre pour atteindre leur objectif. Ils combattaient, se soulevaient et ne restaient pas à patienter comme des lâches. De plus, la Dawla m'a mis en garde contre les salafistes en me disant qu'ils n'étaient pas mieux que les Frères Musulmans. J'ai donc arrêté toute communication avec mon libraire avec qui j'apprenais la religion.

Dans le discours de la Dawla, j'entendais beaucoup de choses que d'autres

m'avaient enseignées…

Dans le discours de la Dawla, j'entendais beaucoup de choses que le libraire et d'autres m'avaient enseignés. Cela m'a perturbé car eux sont vus comme des terroristes, et pas les salafistes. Je pensais entendre un discours complètement différent. Par exemple, sur la notion de la prière, ils ont exactement les mêmes avis. J'avais entendu quelques années avant d'un imam reconnu dire que l'absence de la prière était un acte de mécréance. Il avait même dit que nous étions non-musulmans si nous ne faisions pas la prière. Cet imam avait cité l'école hanbalite (la première et la plus répandue des 4 écoles de droit sunnite) pour donner cet avis. Il était tout le temps dans le discours de crainte, ce que j'ai retrouvé chez les frères de la Dawla aussi. Il disait que le Ramadan, ce n'était pas les soirées raï et les soirées chicha, mais que de la prière. Il jugeait les Musulmans d'aujourd'hui qui ne prenaient pas assez au sérieux la religion. Il affirmait que la France était un pays de nudité. Même s'il ne disait pas que c'était un pays de mécréance ou de koufr[26], c'était le même discours que les frères de la Dawla. Il n'utilisait pas le terme de mécréant mais de « non-musulman ». Les frères de la Dawla allaient juste plus loin dans leur pensée et assumaient. J'avais l'impression que l'imam lui, par crainte de choquer les gens, n'abordait pas ces termes. Encore dans d'autres prêches, il abordait le « koufr douna koufr » (mécréance moindre), sujet encore une fois extrêmement abordé par les groupes djihadistes[27]. Du coup, à chaque fois que les frères me parlaient, je reconnaissais les discours de

[26] Mécréance. Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

[27] *Ibid.*

cet imam et je me disais qu'ils se rejoignaient sur telle ou telle parole. Parfois j'avais juste l'impression qu'ils parlaient plus clairement que l'imam. Ça m'a choqué d'entendre les mêmes paroles dans leur bouche à eux. Du coup, je me disais que mes frères de la Dawla n'étaient pas du tout dans l'extrême, contrairement à ce que j'entendais dans la presse ou ailleurs.

Au départ, j'hésitais beaucoup entre Jabhat Al Nosra et l'État Islamique…

Au départ, j'hésitais beaucoup entre Jabhat Al Nosra et l'État Islamique. J'ai beaucoup parlé avec des frères de Nosra, mais je n'ai pas voulu les rejoindre. Il n'y avait pas la petite étincelle : « Ça y est ! Ils sont dans la vérité ! » Ce qui m'a convaincu, c'est une vidéo où Daesh a élu son Calife. Ça m'a prouvé que c'était un projet concret avec des fondations solides. Je me disais que c'était la direction vers laquelle je devais aller. Quand je cherchais la définition du « Califat », j'étais émerveillé. Je voyais les gens qui avaient rejoint la Syrie heureux et j'avais envie d'être comme eux. Je les voyais sauter dans un lac avec un énorme éclat de rire. Ils étaient installés dans de belles maisons avec piscine et femmes. J'étais dans une période où je n'étais pas très bien, je me suis dit que peut-être, là-bas, je trouverais le bonheur. J'avoue aussi avoir été très sensible aux femmes qu'on me promettait. J'étais un adolescent rempli d'hormones sexuelles. On nous interdisait tellement la mixité, que je pensais limite qu'à ça… Ca créait l'effet complètement inverse. Plus on m'interdisait la mixité, la sexualité, plus j'avais besoin d'assouvir mes besoins. C'était pareil pour les frères alors ça me rassurait un peu. Eux aussi

parlaient avec des filles sur les réseaux. On disait que c'était par nécessité pour leur apprendre leur religion et qu'elles avaient besoin de nos conseils. Pour avoir l'autorisation de mettre la webcam ou s'appeler au téléphone, on devait être mariés. On n'avait même pas le droit, officiellement, de discuter sur « message privé » avec une femme. Du coup, on se mariait tous des dizaines de fois pour pouvoir aller plus loin.

Ensuite, ils m'ont énormément sensibilisé à l'humanitaire. J'y étais très sensible et je voulais m'engager depuis longtemps. En France, la PJJ me disait que ce n'était pas possible, j'étais trop jeune, déscolarisé, sans diplôme. Il fallait que je sois patient et que je passe un diplôme pour avoir la possibilité de m'engager dans des actions humanitaires. Moi je voulais m'engager tout de suite. Je ne voulais pas juste donner de l'argent ou des habits aux associations, ça ne suffisait pas. Je voulais y participer. Etant mineur, pour y contribuer réellement, je n'avais d'autre choix que les rejoindre. Ils m'ont montré des vidéos de Syriens qui demandaient de l'aide. J'étais tellement bouleversé face à leur détresse, à leur misère, à leurs cris et pleurs qui m'arrachaient le cœur. Je voyais des vidéos avec des enfants morts, déchiquetés, victimes des bombardements de Bachar El Assad ou des Russes. Des femmes pleuraient leurs maris morts, d'autres se faisaient violer, des hommes étaient pendus par leur dictateur, des enfants étaient torturés, électrocutés, gazés. Je voyais des populations entières se faire massacrer sans que personne ne bouge. Que se passait-il ? Qu'était devenu le monde dans lequel nous vivions ? Nous n'avions plus de cœur, plus de compassion ? Chacun ne

pensait qu'à sa petite personne et ignorait complètement la souffrance de son voisin. Je ne pouvais pas être complice. Ça me faisait mal au cœur et je me sentais impuissant face à ça. Je me suis dit que je n'allais peut-être pas changer le monde mais au moins contribuer à aider ces gens-là. A quoi ça sert d'être vivant si on n'aide pas les autres ? J'ai beaucoup réfléchi à ça avant de partir. Le mélange des vidéos sur l'humanitaire, sur le Califat, sur l'élection d'Al Baghdadi et sur le quotidien des gens de la Dawla, m'a donné envie de partir en Syrie.

C'est la récompense qui m'attirait : mourir en martyr m'emmenait automatiquement au paradis…

C'est la récompense qui m'attirait : mourir en martyr m'emmenait automatiquement au paradis. En plus, je pouvais intercéder pour ma famille, je pensais à mon papa, à ma maman, à mes grands-parents qui auraient une place au paradis grâce à moi. Je me suis dit : « J'ai quoi à perdre, j'ai tout bénef si je vais là-bas et que je meurs, je vais au paradis et je pourrai intercéder pour ma famille. » Je savais qu'il était impossible de faire venir mon père en Syrie avec moi. Il était trop perdu, trop égaré. Par contre, j'ai beaucoup essayé de convaincre ma mère. Elle m'a mis au monde, même si je la considérais comme une mécréante, je devais avoir le bon comportement avec elle. J'avais beaucoup de mal à m'imaginer partir loin de ma maman. Nous sommes très fusionnels, comme disent les éducs, et je voulais la protéger. J'avais peur de la briser, j'étais son seul enfant, son fils en plus, je ne pouvais pas l'abandonner. Alors j'ai tout fait pour qu'elle parte avec moi. Malgré

tous mes efforts, je n'y suis jamais arrivé. Je me consolais en me disant qu'en me sacrifiant en martyr, j'allais l'emmener avec moi au paradis et que c'était ça le plus important. C'est là où j'ai commencé à devenir accro à leurs vidéos. Je regardais nuit et jour des vidéos sur les martyrs. J'étais fasciné par les photos des frères morts en martyrs. Ils étaient tellement beaux, ils semblaient tellement heureux. Mon objectif était de finir comme eux. Je les admirais car la définition du martyr, pour moi, était « mort pour sa cause ».

Lorsque j'ai dû choisir un pseudo, j'ai gardé mon prénom en mettant « Abou » devant comme les autres frères. Je ne savais pas ce que voulait dire « Abou » et lorsqu'on m'a expliqué que ça voulait dire « le père de », j'ai changé de nom. Je ne pouvais pas être le père de moi-même… Comme je ne savais pas comment je voulais appeler mon enfant plus tard, j'ai cherché sur internet des noms de bébés musulmans. Je suis tombé sur le nom d'un Compagnon du Prophète, je me suis dit : « Waouh ça, ça claque ! C'est un nom de guerrier ! » En plus, j'aimais particulièrement le fait qu'il était mort pour défendre sa cause. J'ai donc créé ma kounya[28] avec son prénom, je m'identifiais à son histoire.

Je me souviendrai toujours de la première vidéo de décapitation que j'ai regardée. C'était celle où un britannique pro-Daesh égorgeait un journaliste. C'est de là que la coalition internationale a décidé de bombarder l'Etat Islamique. J'étais profondément choqué, bouleversé face à cette vidéo, mais tout de suite, la Dawla m'a expliqué que c'était un mécréant et donc qu'il le méritait. C'était lui ou les autres, les innocents massacrés par Bachar El Assad. Je devais choisir mon camp

[28] Mon pseudo religieux.

: tenir avec les plus forts ou avec les plus faibles. J'avais besoin de preuves, alors j'ai cherché dans les textes religieux. J'ai lu des textes sur le djihad. On m'a expliqué que le djihad était obligatoire quand on était persécuté, qu'il fallait tuer les « koffars », que c'étaient eux qui faisaient tout le mal sur terre.

Mon objectif était de faire comme le Prophète Mohammed, je voulais lui être fidèle…

Mon objectif était de faire comme le Prophète Mohammed, je voulais lui être fidèle. La Dawla m'a expliqué que pendant la guerre, le Prophète avait lui aussi tué des mécréants, alors je me suis dit que c'était légitime. Ils avaient raison. Il fallait bien tuer les méchants pour sauver les gentils. Mais je continuais à m'interroger sur l'ensemble de la logique : pourquoi pouvait-on tuer sans jugement ? Pourquoi devait-on tuer chaque mécréant, sans vérifier s'il avait fait du mal ? Cela signifiait qu'il y avait un parallèle direct entre la non-croyance et le mal absolu, qui justifierait une mise à mort immédiate, sans jugement. Un frère m'a alors conseillé des vidéos sur Youtube, qui dévoilaient les complots des médias pour salir l'islam. Ça m'a mis en colère. Les médias étaient complices des forces du mal pour nous détourner de l'islam et pour nous détruire. J'ai donc décidé de faire partie de la résistance. Mes frères avaient raison : les journalistes méritaient la mort. Pas besoin de jugement. Je me suis endurci. J'étais capable de voir des morts, des têtes coupées, sans que cela ne m'atteigne. Je ne ressentais plus rien. Je me souviens d'une fois, avant ma rencontre avec la Dawla, où j'avais regardé un

reportage sur LCP, sur les tensions au Bahreïn. Je voyais ces personnes chiites se faire maltraiter et j'en pleurais. A l'époque, j'avais mal au cœur pour tout le monde. Ensuite, la Dawla m'a bourré le crâne sur la question des Chiites, en me disant qu'ils avaient persécuté des familles sunnites. Ils ne valaient pas mieux que les journalistes et les mécréants. On avait tout le monde contre nous... Ils me parlaient de la loi du Talion. S'ils massacraient nos enfants, on devait massacrer leurs enfants. Je ne ressentais plus rien pour grand monde. Je suis arrivé à un stade où même les attentats en France, chez moi, dans mon propre pays, ne me touchaient plus. Je percevais les Français comme des ennemis, des persécuteurs, des islamophobes, des responsables de massacres et de tortures sur les enfants syriens... De plus, l'investissement des Français dans la coalition internationale m'a conforté dans l'idée que mes frères de la Dawla disaient vrai : les koffars voulaient nous briser car ils savaient qu'on était supérieurs, qu'on pouvait imposer la justice. Je considérais les Français comme une sous-catégorie d'êtres humains. Il y a quelques mois, quand une vieille dame me disait bonjour, je ne lui répondais pas. Je la considérais comme une « kafira », une mécréante, donc une mauvaise personne. En fait, j'ignorais totalement comment était cette dame, juste ou mauvaise... Elle n'avait rien dit et rien fait de mal… C'est vraiment pour dire à quel point j'étais dans un état d'esprit paranoïaque. Tu as l'impression que tout le monde te veut du mal. J'avais la haine contre le reste du monde et j'étais persuadé d'être dans la vérité.

Les frères de la Dawla rajoutaient des notions religieuses qui m'angoissaient beaucoup : ils disaient que l'on pouvait faire du Shirk[29] sans le savoir, et qu'il valait mieux se priver de tout pour éviter cela. Je me concentrais pour bien respecter les interdits et finalement, je me suis complètement renfermé sur moi-même. De jour en jour, j'avais de plus en plus de haine vis-à-vis du monde extérieur. Ca montait. Je suis passé de quelqu'un qui voulait aider les gens à quelqu'un qui voulait prendre les armes. Au départ, je n'avais pas de fascination pour les armes. J'étais attiré par la géopolitique, le projet politique : les lois de Dieu, la Charia. Si on m'avait donné le choix entre prendre les armes ou aider la population en leur donnant à manger, j'aurais choisi immédiatement l'humanitaire. Le problème, c'est qu'ils me disaient que je n'avais pas le choix. C'étaient les femmes qui s'occupaient de donner à manger aux Syriens ou de les soigner ; les hommes devaient prendre les armes pour les défendre. C'était la seule solution pour les hommes.

Avec les vidéos et les hadiths sur la notion du martyr, je ne voyais plus la mort de la même façon qu'avant...

Avec les vidéos et les hadits sur la notion du martyr, je ne voyais plus la mort de la même façon qu'avant. J'en avais une toute autre vision. Je n'avais plus peur. Je roulais en scooter sans casque, super vite et je m'en foutais. Je me disais que si j'avais un accident ou que je me faisais écraser par une voiture, ce n'était pas

[29] Faire de l'associationnisme, donc entraver le principe premier de l'islam de l'unicité de Dieu en lui associant d'autres divinités. Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

grave… Alors qu'avant, même quand je traversais la rue, je faisais très attention. J'avais tout le temps peur de mourir. J'étais terrorisé par la mort.

Or sur internet, mes frères de la Dawla ont été les seuls à me donner des réponses à toutes mes questions sur la mort. En plus, ils me fascinaient car je voyais bien qu'ils ne craignaient rien quand ils partaient au combat. C'est vraiment ça qui m'a fasciné... Je me demandais : « Où est-ce qu'ils puisent leur courage ? » S'ils n'avaient pas peur, c'était la preuve qu'ils avaient vraiment la foi. Ils sont devenus des modèles, des exemples à suivre. J'aimais leur philosophie de vie, qui instituait que « la vie sur terre n'est qu'une étape qui mène à la vie éternelle ». Ils me le répétaient sans cesse : « Dans tous les cas tu vas mourir un jour, que ce soit jeune, ou vieux... Donc tu as quoi à perdre ? » Je me disais que mourir avec eux était tout bénef, puisque cela revenait à se retrouver de manière certaine au paradis. Ils m'ôtaient non seulement la peur de la mort mais aussi la peur de la douleur, en me promettant que la réception d'une balle en plein cœur ne faisait pas mal, à peine la sensation d'une piqûre de moustique. Au final, tu te dis qu'il n'y a que du positif dans la mort : tu n'auras pas mal, tu seras martyr et tu pourras intercéder pour les gens de ta famille... De plus, tu te mets dans la tête que tu fais quelque chose de bien puisque tu vas sauver des femmes et des enfants. Ils seront reconnaissants envers toi. S'ils m'avaient proposé de me faire sauter dans un avion ou un bus, honnêtement je ne l'aurais pas fait. Je voulais attaquer les militaires de Bachar El Assad ou ceux de la coalition car je les considérais comme

responsables et complices des frappes en Syrie. Je voulais venger les civils qu'ils tuaient. Et oublier ma peur. A la fin, j'étais complètement parano, tout le monde me voulait du mal. Je devais me défendre.

En fait, j'ai commencé à apprendre réellement l'islam lors de mon assignation à résidence…

En fait, j'ai commencé à apprendre réellement l'islam lors de mon assignation à résidence. J'avais tout préparé pour partir en Syrie. J'avais l'argent, les papiers, le billet d'avion, le sac préparé et l'itinéraire pour m'y rendre. Je devais rejoindre un pays frontalier pour apprendre le combat avant de rejoindre la Syrie. J'ai été arrêté à la gare par la police. J'ai ressenti une énorme colère contre mon père car il les accompagnait. Il travaillait avec les services de renseignements contre son propre fils ! Je le voyais comme un traitre complice d'un gouvernement de koffars. J'ai commencé à devenir très violent avec lui. Je ne supportais plus qu'il soit dans la même pièce que moi. Je ne pouvais plus le voir, l'entendre ou le sentir. Il me répugnait. J'avais l'impression qu'il me tuait à petit feu. J'avais même osé lui dire qu'on allait venir avec des frères pour le décapiter. J'étais devenu complètement fou pour arriver à dire ce genre de propos à mon propre père ! Quelques jours avant ma tentative de départ, j'avais été perquisitionné. La perquisition a été plus impressionnante que je l'avais prévu, avec la porte d'entrée qui vole en éclats un beau matin. Les chiens, les dizaines d'hommes cagoulés qui retournaient tout chez moi. Ils ne fouillaient pas que ma chambre mais la maison complète, la

chambre de mes parents, tous leurs tiroirs, leur intimité. Cet évènement a précipité mon envie de départ. Je devais vite partir avant que ce ne soit trop tard. Le gouvernement m'avait repéré. Ils allaient bientôt m'enfermer, m'empêcher de rejoindre mes frères. Je devais faire vite. Malheureusement, malgré les précautions que j'avais prises, la DGSI a intercepté mon intention de partir. Une fois arrêté à la gare avec mon sac et mon billet d'avion, j'ai été assigné à résidence avec interdiction de quitter ma commune. Je devais pointer 3 fois par jour. Comme je n'étais pas scolarisé, je me suis retrouvé complètement enfermé. Ma commune était tellement petite que le trottoir d'en face correspondait à une autre ville.

J'ai donc lu beaucoup de livres sur l'islam. Cela m'a permis d'ouvrir tout doucement les yeux. Au début, comme je n'avais pas beaucoup de connaissances sur l'islam et que j'étais très ignorant, je prenais ce qu'ils me disaient comme une vérité absolue. Le pire, c'est que même les inconnus avaient du pouvoir sur moi. À partir du moment où le frère est dans la même idéologie que toi, il y a tout de suite un lien qui va se créer. Quand j'allais sur Paris, je rejoignais des frères que je n'avais jamais vus et en dix minutes, ils devenaient des membres de ma famille, comme si je les avais toujours connus. Je me suis rendu compte qu'avec les frères de la Dawla, on ne parlait que très rarement d'islam. On discutait beaucoup plus de kalachs, de femmes et des conditions de vie idéales qu'on trouverait là-bas. On oubliait la cause qui justifiait notre dévouement : partir pour aider les Syriens,

sauver les Musulmans de la persécution et les libérer de Bachar El Assad qui les massacrait... Tout cela était loin derrière moi.

J'ai demandé à parler à un imam ou à un théologien à ma préfecture. Ils ont accepté mais étaient présents lors de l'entretien. J'ai trouvé cela très dommage, ça enlevait toute crédibilité à ses paroles. J'avais l'impression qu'il n'osait pas aller au bout de ses pensées et qu'il devait se censurer car il était contrôlé par la préfecture. Du coup, cette rencontre ne m'a pas aidé et je n'en ai pas demandé de nouvelles.

Mon interpellation et mon assignation à résidence m'ont coupé avec le groupe…

Mon interpellation et mon assignation à résidence m'ont coupé avec le groupe. La préfecture et mes parents m'ont obligé à rencontrer le CPDSI. Je connaissais de réputation Dounia Bouzar. Je la voyais parfois passer sur des plateaux-télévisions. Sur les réseaux, on en parlait aussi. En plus, une sœur avec qui je devais me marier un jour m'avait dit « je vais voir le CPDSI » et je ne l'avais plus jamais revue connectée ! Elle avait disparu ! Un frère avec qui j'étais très proche les voyait aussi, il m'avait raconté quelques séances. J'avais prévenu ma mère : pas la dame de la télé !

Et puis je me suis retrouvée face à elle et son équipe, enfermé dans une salle. Ils m'ont immédiatement fait connaître des anciens djihadistes qui avaient pris du

recul avec leur groupe parce qu'ils avaient découvert que ces frères leur avaient menti. Certains ou certaines avaient été les rejoindre puis étaient revenus, car ce qu'ils avaient vu n'avait rien à voir avec ce qu'ils imaginaient. Au départ, je ne croyais pas aux repentis. Ils étaient payés par Dounia et/ou le gouvernement pour nous manipuler. En rentrant, j'ai fouillé sur les réseaux pour vérifier s'ils étaient réels. A ma grande surprise, j'ai trouvé différentes preuves qui corroboraient ce qu'ils avaient dit. Leurs histoires étaient vraies…

A chaque séance, je demandais des nouvelles d'Aline, celle qui devait être ma femme et qui était tombée elle aussi dans les mains du CPDSI. J'avais compris qu'elle sortait de Daesh, et curieusement, cela me donnait espoir et force. Si elle y arrivait, moi aussi j'y arriverais. Donc au fond, j'avais accepté la main qu'on me tendait sans le savoir moi-même. J'étais perdu entre l'envie de croire en la Dawla et l'envie d'ouvrir les yeux.

Quand j'étais avec les frères de la Dawla, je leur demandais des preuves de leurs affirmations et à chaque fois, ils me disaient qu'ils me les donneraient après, toujours après... S'ils étaient persuadés d'avoir la vérité, pourquoi est-ce qu'ils ne me sortaient pas les preuves tout de suite ? Je me suis questionné sur l'existence des différents mouvements musulmans. Rien qu'avec le Coran, on pouvait recenser 73 mouvements. Chacun faisait parler Dieu comme il en avait envie... Ensuite, je me suis rappelé qu'ils avaient prétendu qu'on devait se détacher des

valeurs matérielles et qu'en réalité, ils passaient leur temps à se filmer dans des belles bagnoles et des belles maisons. Ils m'envoyaient des vidéos où ils se goinfraient de pizzas et de chocolats kitkat... Je ne sais pas pourquoi je ne voyais pas la contradiction à cette époque !

Aujourd'hui j'arrive à dire clairement au groupe de la Dawla que je ne pense plus comme eux, que leur calife est un faux calife, etc. Avant, il était impossible de discuter de mes doutes. Il a fallu mes rencontres avec le CPDSI pour que je m'avoue à moi-même les mensonges que j'avais repérés. J'ai repensé à beaucoup de sujets, comme la décapitation... Je me disais que c'était une Sunna (règle de Dieu) et là, maintenant, je comprends le contraire. Une des raisons pour lesquelles j'avais donné autant de valeur à l'Etat islamique, c'était à cause d'un savant que je suivais. Quand ce dernier avait rejoint Daesh, ça m'avait marqué : je me disais qu'il ne pouvait pas se tromper tant il connaissait bien la religion. S'il partait rejoindre ce groupe, c'est que ce groupe était dans la vérité... De plus, j'entendais que des personnes intelligentes comme des médecins ou des avocats les rejoignaient. Aujourd'hui, personne n'a de nouvelles de ce savant, pas même sa famille... Ils ont dû l'exécuter ou l'emprisonner quand il a voulu corriger leurs mauvaises interprétations et actions... Mais ça, je ne le réalise que maintenant... Toutes les incohérences m'ont sauté aux yeux. La façon qu'ils avaient de traiter les prisonniers ou de les exécuter. Jamais le Prophète n'a donné un seul coup d'épée et encore moins coupé une tête. La manière dont ils ont établi le Califat, en

s'auto-proclamant. Le pire a été de voir les frères djihadistes se combattre entre eux pour accéder au pouvoir alors qu'avant, ils combattaient ensemble. La calomnie à laquelle ils s'abandonnent régulièrement a cassé mon mythe de communauté et de fraternité. Il est impossible d'être honnête et fraternel si l'on n'arrête pas de mentir… J'ai vu aussi qu'ils m'ont tous abandonné lorsque la police m'a attrapé. Il ne restait plus que mes parents.

J'ai beaucoup travaillé pour récupérer ma sensibilité d'avant. J'avais le sentiment d'avoir laissé mon cœur à la Dawla…

J'ai beaucoup travaillé pour récupérer ma sensibilité d'avant. J'avais le sentiment d'avoir laissé mon cœur à la Dawla. Quand tu en sors, au final, c'est dur de retrouver ta sensibilité. Tu as l'impression de l'avoir perdue pour toujours… C'était déjà un grand pas pour moi lorsque j'arrivais à ressentir de la tristesse pour certaines morts... J'ai commencé à percevoir des émotions lorsque j'identifiais les morts comme des « mouslims ». Ça me faisait quelque chose, j'allais mal, mais quand je savais que c'était un Shiite ou un Français, je ne ressentais rien… J'ai continué à évoluer petit à petit. Un peu plus tard, j'arrivais à ressentir des choses même pour des non-musulmans. Par exemple, lorsque le couple de policiers s'est fait tuer, j'étais triste. Encore plus pour leur enfant qui est devenu orphelin et qui a été témoin de cette scène atroce. J'arrive à me mettre à sa place, malgré le fait qu'il n'est pas musulman. J'arrive à ressentir de la compassion pour les parents aussi car je les identifie comme des parents et non comme des policiers. Mais ce

n'était toujours pas comme avant ma rencontre avec la Dawla... Je n'étais pas bouleversé comme je l'aurais été avant... Je ne sais pas comment expliquer mon manque d'empathie. Par contre, pour l'attentat d'Orlando, j'étais moins touché, peut-être parce que c'était aux Etats-Unis. Pendant une longue période, quand ça touchait les Américains, ma haine envers l'Amérique restait encore plus forte que tout. Je n'arrivais pas à faire la différence entre ma haine pour le gouvernement américain et les Américains qui n'y sont pour rien. Aujourd'hui, j'ai tué une poule qui traversait avec mon scooter par accident et je n'en ai pas dormi de la nuit tellement je me sentais mal d'avoir enlevé une vie ! Donc ça va mieux... J'avais atteint, je pense, ma limite de déshumanisation lorsque j'avais regardé une vidéo d'exécution. Elle m'avait réellement traumatisé. Elle a constitué un vrai déclic en moi. On voyait un petit de quatre ans, dans une fête foraine abandonnée à cause des bombardements. Un pick-up est arrivé avec un homme attaché. Un mec de Daesh a donné un petit calibre au petit et lui a dit de tirer. L'enfant de quatre ans a mis deux balles dans la tête du « prisonnier ». J'ai dû jeter le téléphone. J'avais envie de vomir. Ce n'était vraiment pas pareil quand je voyais des adultes faire la même chose. Là c'était un enfant. Il était innocent. Il ne connaissait pas le mal et le bien. Il a été utilisé pour ça, il n'a pas demandé à être là. Je ne pense même pas qu'il sait ce qu'il a fait, il ne sait même pas ce que c'est, la mort, à quatre ans. Dans une autre vidéo, j'avais vu un petit de six ans décapiter avec facilité un « prisonnier ». Ça m'a vraiment marqué, encore aujourd'hui, j'en fais des cauchemars. Je n'arrive pas à en parler car j'ai honte d'avoir été aussi inhumain

parfois. Je ne comprends pas comment j'ai pu regarder des vidéos de décapitations. La personne victime a une famille, elle est le fils, le frère, le tonton de quelqu'un. J'aurais dû ressentir des sentiments au moment où je les visionnais. J'étais loin des belles vidéos du début où on me montrait l'émir Khalif Abou Bakr donner des jouets aux enfants… Les vidéos où tout le monde souriait, tout le monde était heureux…

Il existe plus de 300 groupes en Syrie, je pensais qu'il devait bien en avoir un qui était véridique...

Il existe plus de 300 groupes en Syrie, je pensais qu'il devait bien en avoir un qui était véridique... J'ai vécu une longue période d'ambivalence. Je détestais Daesh mais je voulais croire en un monde utopique. Je pensais qu'Al Nosra était différent. Je me suis désengagé de Daesh pour replonger chez Al Nosra, pour ensuite me désengager d'Al Nosra pour replonger dans des petits groupes inconnus pour au final arriver à me désengager définitivement. Je voyais dans les vidéos de Nosra qu'ils aidaient réellement les gens et avaient un projet humanitaire. Ils appliquaient plus l'islam. Avec mon assignation à domicile, je ne pouvais pas sortir et m'ennuyais beaucoup. Ma culpabilité continuait à me ronger. J'étais mort à l'intérieur, j'avais la haine. Quand je voyais des images de bombardements sur BFM TV ou autre, je devenais fou. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de faire des crises de nerfs impossibles à maîtriser. Je cassais tout chez moi. Je frappais mon père. Ca tournait en boucle dans ma tête, « vous êtes là bien en sécurité, vous

êtes des hypocrites ! On est là alors que nos frères se font bombarder ! » Pour montrer que la Dounya (vie ici bas sur terre) n'était pas importante pour moi, je cassais l'IPhone, la télévision, tout ce qui avait de la valeur… J'allais dans la rue en criant, en insultant tout le monde. Je suis même monté sur le toit d'une voiture en claquettes un jour, en hurlant comme un malade. Tous les voisins me voyaient et devaient se dire : sa place est à l'hôpital psy ! J'ai déjà eu ce genre de réactions après le décès de mon grand-père à l'école, vers mes 12 ans. Mes crises étaient souvent déclenchées par un sentiment d'injustice. Je n'arrivais pas à m'exprimer, la violence était mon seul moyen d'expression mais ça n'était jamais à l'encontre de mes parents, avant Daesh... J'avais besoin de trouver un groupe sincère, je le cherchais encore. Je me suis demandé qui était réellement Al Baghdadi ? J'ai regardé son prêche à la mosquée de Moussoul. Je recherchais plus l'idéologie que l'image du groupe. J'essayais pour ne pas me faire avoir à nouveau de regarder beaucoup moins de vidéos et de me concentrer sur le discours. Ça a été très dur quand j'ai vu la nouvelle vidéo « Comme des lions » d'Omar Omsen, le recruteur, sur Youtube. Il est beaucoup plus manipulateur. Il avait un discours beaucoup plus ouvert sur les parents contrairement à l'État islamique qui dit clairement que si tes parents ne prient pas, ils vivront mécréants et il faut les combattre. Lui, il suivait l'avis de certains savants saoudiens qui sont incarcérés. Je pense que c'était pour mieux vendre le produit à la famille de la personne qui est là-bas ou de la personne qui veut partir, plutôt qu'une intention sincère. Sur les questions de djihad, c'étaient les mêmes propos que Daesh, sauf qu'il le tournait différemment.

Il mettait en place la stratégie d'Al Qaïda, en faisant semblant d'apporter des preuves par des hadiths. Il se référençait beaucoup au tribunal islamique dans cette vidéo. Les membres de Daech, eux, appellent les gens à faire des actions sans aucunes preuves. Ce sont deux stratégies différentes mais le but est identique. En parallèle, je travaillais toujours sur mes idéologies, mes doutes. Je devenais plus ouvert, moins rigide. Je pensais, par exemple, que l'homosexualité était un péché grave mais que ça ne t'excommuniait pas de l'islam pour autant.

Je n'arrivais pas à me débrancher d'internet. J'en étais complètement accroc…

Je n'arrivais pas à me débrancher d'internet. J'en étais complètement accroc. C'était comme une drogue. Consciemment, je ne voulais pas me rebrancher, mais je finissais toujours par retomber malgré ma bonne volonté. La relation avec les frères me manquait trop. Il était très difficile pour moi de rejeter une personne qui se disait dans le « dîn ». J'étais toujours en colère contre mon père. Je ne voulais pas parler à ma famille élargie non plus. Ils avaient entendu que j'avais des problèmes, je ne voulais pas me faire humilier ou juger alors je préférais les éviter. Je n'avais toujours aucun ami. Les jeunes que je croisais dans ma ville avaient entendu parler de moi et m'appelait « le terro » dès qu'ils me croisaient. J'étais fiché partout.

Je n'arrivais pas à dormir la nuit et en profitais pour visionner beaucoup de vidéos.

Le problème, c'est que je n'arrivais pas à me débarrasser de ma colère contre le gouvernement. J'avais l'impression de vivre l'enfer. Je me sentais très mal en France. J'étais persécuté et maltraité par l'État. J'ai vraiment perçu mon assignation à résidence comme une agression. C'était injuste. Mes parents aussi le pensaient. Ils ne faisaient que se plaindre sur l'assignation. Au final, à la maison on ne parlait que de l'assignation à résidence, je n'avais pas l'occasion de m'évader. Je n'étais plongé que dans l'obscurité sans jamais pouvoir percevoir une lumière d'espoir. Je n'avais pas commis de crimes, j'avais juste discuté avec Daesh sur internet et c'était tout. Je me retrouvais enfermé 24h/24, 7j/7, pour avoir parlé à des mauvaises personnes à l'âge de 15 ans. Je faisais souffrir mes parents qui ne pouvaient plus aller nulle part, ni la semaine ni le week end, car ils devaient m'accompagner au commissariat 3 fois par jour. Plus tous les rendez-vous qui s'accumulaient avec la PJJ, le CPDSI, la préfecture... On ne pouvait plus partir en week-end et encore moins en vacances. Toutes les demandes nous étaient refusées par la préfecture.

Un jour, après un an d'assignation à résidence, j'ai accompagné une personne à la gare SNCF qui était à 100 mètres de chez moi. Cela me faisait sortir de ma commune mais je me suis dis que pour quelques mètres, personne ne le verrait... En fait, j'ai été interpellé et cela a suffi pour me mettre en Centre Educatif Fermé ! Ils m'ont séparé de ma famille et je l'ai très mal pris. De plus, je n'avais pas le même traitement que les autres jeunes. J'étais assigné à mon CEF, je ne pouvais

pas sortir, même accompagné d'un éducateur, je ne pouvais même pas aller en stage comme les autres. J'ai fugué du CEF car je n'en pouvais plus. J'ai eu deux mois de prison pour cette fugue, et ensuite, j'ai du réintégrer le CEF. Ils n'ont pas compris mais la prison était tellement mieux pour moi. J'avais le même traitement que les autres. J'étais enfermé de la même façon. C'est beaucoup plus dur d'être enfermé dans une prison à ciel ouvert que dans une réelle prison. Tu as l'impression d'être en liberté chez toi mais tu es enfermé. Le quotidien me cadrait en prison. Il me protégeait aussi de l'extérieur et de moi-même. Je n'avais pas de décisions à prendre ou de choix à faire. J'ai même lu le livre de Sarkozy par curiosité. Je pensais à d'autres sujets. Je me sentais finalement beaucoup plus libre en prison qu'en étant assigné à l'intérieur de ma propre maison.

Quand la préfecture ou la PJJ me traitaient de menteur et pensaient que je dissimulais, c'était très dur...

Quand la préfecture ou la PJJ me traitaient de menteur et pensaient que je dissimulais, c'était très dur. Ils me parlaient toujours de taqîya[30]. C'était leur nouveau mot. Ils ne voyaient pas que j'évoluais, que je me battais pour m'en sortir. Ils me considéraient toujours comme un terroriste malgré mon long combat. Du coup, j'anticipais le négatif à l'avance. J'anticipais toujours la réaction des autres. En réalité, je projetais beaucoup sur les autres. Il était difficile pour moi de me confier tout en sachant qu'ils n'allaient pas me comprendre ou me croire. Je ne pouvais pas parler librement, j'avais trop peur de l'interprétation que les

[30] Dissimulation. Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

interlocuteurs allaient en faire. Dès qu'un camarade au CEF voulait apprendre la prière, manger halal ou se convertir, c'était automatiquement moi qui l'embrigadais. Je me sentais toujours aussi seul. Les projets avec Daesh ne me manquaient pas - je les savais mensongers -, mais les frères eux-mêmes me manquaient 24 heures sur 24. Je n'avais personne à part eux. Pas d'amis, pas de connaissances. J'étais en manque de mon groupe. Quand il y avait un frère qui allait mal, les autres frères étaient là pour lui. Ils s'étaient révoltés lorsque j'avais été perquisitionné et assigné et cela m'avait beaucoup touché. Je me disais qu'ils étaient prêts à donner leur vie pour moi tellement ils m'aimaient. Il m'a fallu du temps pour me rendre compte que même leur colère n'était pas sincère. En fait, ils l'utilisaient uniquement pour justifier un acte terroriste et manipulaient ma révolte pour m'enfoncer dans leur idéologie. Pendant longtemps, je me suis protégé en restant seul. La solitude me protégeait, j'avais fait confiance à des pourritures qui m'avaient utilisé et trahi. Je l'ai bien vu dès que je suis sorti du groupe, tous les autres ont tourné leur veste. Personne n'est resté en contact avec moi, ne s'est inquiété pour moi. Maintenant, au moins, je ne pouvais plus être trahi ou jugé par les autres. Parfois, dans ma chambre au CEF, je revêtais mon qamis blanc pour ressentir les mêmes émotions qu'auparavant. Je me sentais pieux avec, protégé du monde extérieur, des péchés. J'avais besoin de le remettre parce que ça me rappelait ce que je partageais avec mon ancien groupe. On était vraiment soudés et, même si je n'adhérais plus à leur cause, ça me manquait ce côté très solidaire qu'on avait tous ensemble. Je remettais aussi le bonnet, que je portais avec mes

cheveux longs. Ma première coupe en dégradé a été quelque chose… Le plus dur, ça a été l'arrêt des anashids (chants religieux rendus envoûtants par Daesh). Elles hypnotisaient. Dès que je refaisais du sport, que je courais à nouveau par exemple, les chansons envahissaient mon cerveau. C'est à cause de toutes les fois où j'avais couru avec les anashids dans mes oreilles, le son à fond, en m'imaginant là-bas. Quand je regardais les photos avec mon groupe, je ne me reconnaissais plus. Ce n'était pas moi. Je me suis longtemps demandé : comment je vais faire pour ne plus être en manque de mon groupe pendant mes moments de blues ? J'ai beaucoup travaillé cette question avec le CPDSI et plus particulièrement avec Farid Benyettou, à chaque fois qu'ils venaient me voir. Lui me disait qu'il s'était juré de ne plus voir ses frères du djihad pendant ses 4 ans de prison et que c'était pourtant la première chose qu'il avait faite le premier jour de sa sortie[31]. Je me sentais compris.

Je cherchais la liberté et en même temps je la craignais…

Je cherchais la liberté et en même temps je la craignais. En CEF, j'étais protégé du monde. J'étais dans ma bulle. Interdiction du téléphone portable ou d'internet pour tout le monde donc c'était simple. Cependant, lorsque 9 mois plus tard, la sortie a approché, j'ai eu peur de moi-même. Je n'avais pas confiance. L'échec me faisait peur. J'avais peur de l'inconnu et de me reconnecter avec mon ancien groupe. Je préférais retourner en prison. Au moins, ça, je connaissais. Retrouver la solitude m'angoissait profondément. Je préférais ne pas me battre et échouer,

[31] Cf témoignage et analyse de Farid Benyettou dans Mon Djihad, itinéraire d'un repenti, Autrement, 2017.

plutôt que tout faire pour m'en sortir et échouer quand même. Heureusement, au CEF, ils ont appris à me connaître et à me faire confiance. Ils se sont battus pour moi au tribunal. Ils sont arrivés à assouplir mon contrôle et j'ai pu faire des stages ou courir dans les champs avec un éducateur. Alors, j'ai continué à me battre car malgré ce que le gouvernement pensait, je savais maintenant que je pouvais m'en sortir. Y croire, cela changeait tout.

Pour m'accompagner, ils m'ont placé dans un foyer ouvert avant le retour à la maison. C'était un espace où j'allais récupérer mon téléphone portable. Je devais apprendre à lutter contre les tentations par moi-même. J'y étais arrivé lorsque je rentrais chez mes parents tous les derniers week-ends mais là, c'était du 24 sur 24 et 7 jours sur 7, la tentation était toute autre. Ma volonté devait être dix fois plus solide.

À ma grande surprise, en arrivant au foyer ouvert, j'ai appris que je devais à nouveau pointer au commissariat chaque jour : interdiction de participer au tournoi de foot car on devait sortir de la ville, d'aller au parc d'attraction, même si c'était une sortie encadrée par le foyer avec tous les autres jeunes. Interdiction de faire un stage si je sortais de la ville... Ca faisait maintenant deux ans que je ne pouvais rien faire. Heureusement, l'équipe du foyer ouvert a été bienveillante avec moi. Ils m'ont accueilli immédiatement comme n'importe quel autre jeune. Ils se sont eux aussi battus pour moi auprès de la préfecture et du ministère de l'Intérieur

pour me permettre de m'insérer dans la société. Ils ont tout fait pour me rescolariser et me trouver des stages. Au bout de six mois chez eux, ils sont arrivés à gagner un élargissement de mon assignation à résidence au département entier ! Je pouvais enfin sortir de la mini-ville où était le foyer. C'était une énorme victoire pour moi ! Mais j'avais vraiment l'impression qu'il me serait impossible d'avoir un avenir en France. Quand je voyais des attentats à la télé, j'avais honte et j'avais aussi peur pour moi... Qu'est-ce que le gouvernement allait faire des fichés S ? Le but des groupes djihadistes est de faire des attentats pour mettre la peur dans le cœur des gens. Ils veulent que Le Pen passe en tant que présidente et que les Musulmans se trouvent dans l'obligation de faire la Hijra. Daesh a même fait une lettre pour féliciter les américains de leur vote pour Donald Trump. A chaque attentat, je voyais ma possibilité de m'éloigner du statut de djihadiste s'éloigner, mon espoir de liberté ou de confiance s'évanouir. Ma haine envers les groupes djihadistes montait de plus en plus.

J'étais encore très attentif aux reportages sur les groupes djihadistes…

J'étais encore très attentif aux reportages sur les groupes djihadistes. Cela m'a aidé dans ma déradicalisation. J'avais besoin d'accumuler les preuves pour être sûr qu'aucun groupe sur les 300 existant en Syrie ne réalisait les promesses qui m'avaient tant attiré. Depuis mon arrestation, la mélancolie était revenue puissance dix. J'avais souvent des idées noires et je cogitais énormément pendant la nuit. Il m'était impossible de fermer les yeux. Après toutes ces années, je voulais

avoir une vie normale comme tout le monde. Pendant longtemps, à la simple notion du mot Syrie, je devenais dépressif. Je pensais systématiquement à ce qui se passait là-bas et je me sentais encore un peu hypocrite. Je ne voulais plus du tout partir pour combattre, mais au moins envoyer de l'argent ou faire quelque chose pour eux. Je culpabilisais énormément pour la population qui souffrait là-bas, surtout lorsque j'ai réalisé que les Syriens étaient attaqués par tout le monde. Je n'avais même plus la conviction que des groupes djihadistes étaient auprès d'eux pour les défendre et les protéger. Je me renseignais sur des tous petits groupes qui existaient, comme celui d'un Belge-Syrien qui était parti rejoindre la terre du Shâm pour défendre son pays. Il n'incitait pas à venir ; au contraire il décourageait, en disant que nous devions apprendre notre religion avant de vouloir rejoindre un combat qui ne nous concernait pas. Lui était parti car il était syrien, c'était son pays, il devait le défendre de Bachar El Assad. J'avais entendu qu'il avait perdu son bras lors d'une attaque de Daesh dans une mosquée en Syrie. Il avait aussi perdu son fils qui était venu combattre à ses côtés. Ils étaient seulement une petite dizaine dans ce groupe. Est-ce qu'eux se battaient réellement pour défendre le peuple ? Je voyais des photos d'anciens militaires de Bachar El Assad actuellement protégés en Europe, avec leur famille. Ils avaient l'air d'être heureux et de profiter en famille de leur nouvelle vie alors que les réfugiés syriens souffrent et ne sont accueillis nulle part en Europe. Ou si mal. On les rejette, ils vivent la misère. J'avais beaucoup de mal à trouver ce monde juste. J'avais vu une vidéo qui m'avait beaucoup questionné sur les casques blancs.

C'était une vidéo d'exécution amateure d'Al Nosra et on apercevait, deux secondes après l'exécution, les casques blancs recouvrir la victime d'une couverture de survie et enlever le corps. Je trouvais que le timing était très chronométré, comme s'ils attendaient juste à côté. J'avais vu une vidéo où ils paradaient ensemble, casques blancs et djihadistes d'Al Nosra. Ils intervenaient ensemble après les bombardements pour sauver des civils. Ils avaient des camions humanitaires. J'avais espoir qu'ils réalisaient leurs promesses. J'ai entendu beaucoup de gens dirent que les casques blancs soignaient les combattants djihadistes armés en premier et les civils syriens en second... Lors d'un bombardement, ils ne se précipiteraient pas pour aller sauver les enfants, mais d'abord les combattants armés. Il y avait une espèce de connivence avec Al Nosra. Ils étaient vus comme faisant partie de la résistance. On les aurait même financés indirectement car ils auraient profité d'une partie de l'argent donné à la résistance. J'avais entendu en 2012 sur BFM, des politiciens dire que Al Nosra faisait du bon travail sur le terrain. Il y en a même qui disent que le gouvernement français les a armés. J'avais vu une vidéo, datant de l'époque où ils n'avaient pas encore dit qu'ils appartenaient à Al Qaïda, où ils montraient des cargaisons de missiles antichars français et américains. Un an plus tard, Aymen Zawahiri annonçait que le front Al Nosra était une branche d'Al Qaïda en Syrie.

Plus je me renseignais sur la géopolitique des groupes djihadistes, plus j'étais sûr de moi…

Plus je me renseignais sur la géopolitique des groupes djihadistes, plus j'étais sûr de moi. Je voyais des groupes comme Ahrar ech-cham qui se disaient salafistes et qui étaient contre les attaques kamikazes etc., se rassemblant à 10 000 personnes, faire des factions. C'est comme Jound al Aqsa, je les soutenais parce qu'ils étaient neutres dans le conflit entre Daesh et Al Nosra. Dès que le groupe s'est dissout pour une histoire d'argent, une partie a porté allégeance à Daesh et une autre à Al Nosra. Pareil pour le groupe de la branche libyenne Ansar el charia : ces frères sont tous partis chez Daesh. Donc tu vois que l'idéologie est exactement la même, que ce soit des petits ou des gros groupes.

J'avais vu aussi un reportage sur un bus qui ramenait des gens d'Alep vers Idlib. Des Syriens étaient bloqués pendant 48 heures. Un camion humanitaire est venu, des hommes jetaient des chips, des bonbons... Ils ont attiré des enfants et une personne du camion s'est faite exploser. On voyait les enfants morts. Un journaliste syrien était en pleurs, à genoux par terre. Je pense vraiment que c'était Nosra et non Daesh car ils ont beaucoup de camions humanitaires. L'attaque kamikaze aussi confirme à mes yeux que c'était un groupe lié à Al Nosra. J'ai peur du Jugement dernier, car j'ai voulu rejoindre des gens qui tuent tout le monde. En voulant partir en Syrie, mon intention était de faire comme eux, donc c'est comme si j'y avais participé. Je me sens complice des meurtres qu'ils ont commis. Devant Allah, je vais devoir donner des réponses.

Je suis toujours intéressé par la géopolitique, mais j'essaie d'observer et d'analyser tous les acteurs. Cela me permet de faire le deuil sur la possibilité qu'un jour un groupe puisse réellement appliquer une Loi divine.

Avant, je me posais la question de savoir à quoi je pouvais servir. À quoi on sert ? À quoi je sers ? Je n'avais pas vraiment de projet mais je me disais que plus tard, j'aurais un travail et des enfants. Aujourd'hui, je le dis honnêtement, je ne me sens pas bien en France. Je me dis que c'est peut-être à cause de ma situation actuelle avec l'assignation à résidence et que ça va s'améliorer. Je n'ai plus de papiers depuis maintenant deux ans, c'est dur de se sentir à sa place quand on vous enlève votre appartenance à votre pays. J'ai l'impression d'être rejeté en permanence. Malgré les efforts que je fais au quotidien, je sais qu'aux yeux des autorités, je reste un danger, une personne qu'on surveille, qu'on enferme, qu'on exclut, sans jamais la rencontrer vraiment. J'ai la sensation d'être un dossier. Je n'ai jamais parlé avec quelqu'un de la préfecture du lieu de mon foyer, je n'ai jamais été interrogé récemment par la police. Mon jugement est passé mais la décision d'assignation de la préfecture et du Ministère de l'Intérieur reste en place, malgré l'avis du juge. Je pense souvent à la mort, sans jamais réellement l'envisager, car sinon j'irai en enfer. C'est très dur pour moi d'imaginer un avenir. J'ai l'impression que tous les efforts du monde ne suffiront pas. Je ne pourrai jamais les satisfaire, les persuader qu'ils peuvent à nouveau me faire confiance. Pour qu'ils soient réellement convaincus que j'ai changé, il faudrait qu'ils arrivent à

rentrer dans mon cerveau et dans mon cœur. Ce jour-là, ils seront sûrs de moi et pourront à nouveau me donner ma place et me permettre de vivre à nouveau. Il faut patienter et peut-être que je m'épanouirai ici plus tard. Je cherche à reprendre mes études et peut-être partir étudier à l'étranger. Je ne sais pas. À la base, je suis quelqu'un qui aime bien voyager, découvrir d'autres cultures, d'autres paysages... Je suis attiré par les pays du Moyen-Orient ou de l'Asie. J'aurais bien aimé aller à Hong Kong ou au Japon, alors que ces pays ne sont pas islamiques. C'est pour découvrir d'autres cultures, voir d'autres choses. J'ai besoin de voir autre chose maintenant et qu'on arrête de me voir comme un terroriste.

Extrait d'un article scientifique sur le suivi de Hamza, écrit par Gwenaëlle Lubet et Dounia Bouzar*

DISCUSSION

L'engagement des individus radicalisés dans un groupe « djihadiste » pose la question du recours au passage à l'acte violent. Comment et pourquoi des adolescents ou jeunes adultes parviennent-il à basculer dans la violence extrême contre les autres et contre eux-mêmes ? Pour Olivier Roy, la « dimension nihiliste» [32] serait centrale dans le processus de radicalisation « djihadiste ». Ce qui fascinerait ces jeunes serait la révolte pure, et non pas la construction de l'utopie. La violence ne serait pas un moyen mais la fin. Ce serait une violence no future. Ces jeunes chercheraient un « islam de rupture », rupture générationnelle, rupture culturelle et enfin rupture politique[33]. C'est la thèse de « l'islamisation de la radicalité »[34] remise en cause par François Burgat, qui lui reproche de déconnecter les théâtres politiques européen et proche-oriental et de disculper nos politiques étrangères en séparant ainsi la poussée terroriste du champ des dynamiques politiques[35]. Pour Burgat, le « djihadisme » est lié aux contre-performances de la République en matière d'intégration, son passé colonial ou les errements de ses politiques dans le monde musulman[36]. Gilles Kepel préfère parler de «radicalisation

*Bouzar D. & Lubet G. La déradicalisation doit prendre en compte la triple dimension idéologique, relationnelle et émotionnelle commune à la stratégie des recruteurs et à l'engagement du jeune (étude de cas), à paraître.

[32] Roy, O. Le djihad et la mort. Paris : Ed. Seuil ; 2016.

[33] Ibid.

[34] Roy O, Le djihadisme, une révolte générationnelle et nihiliste, http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/11/24/le-djihadisme-une-revolte-generationnelle-et-nihiliste_4815992_3232.html

[35] Burgat F. Comprendre l'islam politique. Paris : Ed. La découverte ; 2016.

[36] Burgat F. *Ibid.*

de l'islam » [37], estimant que seule la remise en question de l'hégémonie du discours salafiste pourra efficacement lutter contre le « djihadisme ». Pour Farad Khosrokavar, le groupe « djihadiste » offrirait à l'individu une réponse à une faiblesse narcissique en lien à une problématique de discrimination et de stigmatisation sociale[38]. L'anthropologue franco-américain Scott Atran propose de concevoir la radicalité « djihadiste » comme une « révolution »[39] qui offre à l'individu, à partir du « noyau compassionnel » du groupe, de retrouver un sens à sa vie avec des valeurs profondes morales, sociales et politiques, jusqu'alors perdues dans le monde occidental. Ainsi, selon l'auteur, ce qui inspire au plus haut point les terroristes aujourd'hui n'est pas tant le Coran ou les enseignements religieux, qu'une cause excitante et un appel à l'action qui promet la gloire et l'estime aux yeux des amis, ainsi que le respect éternel et le souvenir aux yeux du monde, même si la plupart ne vivront pas pour goûter cette reconnaissance[40]. D'aucuns, comme Benslama et Gutton, proposent d'envisager la radicalisation «djihadiste » dans une perspective psychologique et psychanalytique. Ainsi, Benslama[41] nous propose de penser la radicalisation « djihadiste » comme «une épreuve et une solution de passage » et ce serait «dans ce passage de rives et ses dérives que se situe le point d'impact de l'offre «djihadiste », dont les discours et les procédés de recrutement exploitent un grand nombre des motifs de la

[37] Kepel G. Terreur dans l'Hexagone, Genèse du djihad français. Paris : Ed. Gallimard, 2016.
[38] Khosrokhavar F. Radicalisation. Paris : Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 2014.
[39] Atran S. L'état islamique est une révolution. Paris : Ed. LLL, 2016.
[40] Atran, S. *Etat islamique : l'illusion du sublime ?* in Cerveau & Psycho – n°66 ; novembre-décembre 2014 ; p.69.
[41] Benslama F. Un furieux désir de sacrifice. Le surmusulman. Paris: Ed Seuil ; 2016.

transition subjective juvénile, tel un chasseur qui tend ses filets en connaissant le chemin de sa proie »[42]. Philippe Gutton développe notamment l'idée que la paranoïa ordinaire des processus d'adolescence trouve dans le système « djihadiste » une justification telle qu'à la fois elle en éteint l'angoisse et en autorise l'excès[43].

Les chercheurs ne parviennent pas à obtenir de consensus sur la question du passage à l'acte violent. Cela peut s'expliquer par le fait que chacun tente de globaliser la problématique de la radicalisation en la réduisant à un champ d'expertise spécifique. Or, ce serait dans une approche complémentaire, en imbriquant les travaux d'expertises de chacun, que l'on pourrait optimiser la compréhension du processus de radicalisation « djihadiste ». En effet, l'analyse du parcours d'engagement violent de Hamza démontre que ce jeune a progressivement trouvé au sein du groupe « djihadiste » des réponses sur des plans différents : psychologique, social et politique.

Les rabatteurs de Daesh ont donc bien individualisé leur discours pour faire sens auprès de ce jeune, afin que l'offre « djihadiste » corresponde à ses aspirations cognitives et émotionnelles[44]. L'approche émotionnelle anxiogène du discours radical violent, notamment par l'utilisation des théories complotistes, a placé Hamza dans une grille de lecture de type paranoïaque qui, elle-même, a entraîné la rupture du jeune avec toute relation à son environnement extérieur allant jusqu'à le désaffilier. Cette approche a eu comme effet d'augmenter son sentiment de

[42] *Ibid.*

[43] Gutton, P. *J'accuse*. Adolescence ; 2008. P. 26, 571, 596.

[44] D. Bouzar, D., Hefez, S. J'ai rêvé d'un autre monde. L'adolescence sous l'emprise de Daesh. Paris : Ed Stock ; 2017.

persécution. Pour répondre à la peur du monde extérieur, elle-même accentuée par le discours « djihadiste », les recruteurs de Daesh ont fait miroiter à Hamza un idéal groupal, une véritable communauté de substitution, seule capable de le protéger du monde corrompu. La reconnaissance d'un entre-soi entre les membres du groupe avec une (apparente) ressemblance de sentiments a donné l'illusion à Hamza d'être « le même » que ses *frères* et que seuls ces derniers étaient dignes de confiance. Nous retrouvons ici les travaux de Scott Atran sur le « noyau compassionnel » qui explique que l'aspect religieux « constitue la cause qui fédère ces compagnons dans un premier temps, mais ce qu'ils recherchent, c'est la force du lien »[45]. La fusion opérée par le groupe est fondamentale dans l'engagement « djihadiste » de Hamza comme pour celle de nombreux adolescents. C'est ce que nous avons appelé l'embrigadement relationnel dans nos travaux précédents[46]. A peine le discours « djihadiste » place le jeune dans une situation où il n'a plus confiance dans le monde corrompu qui l'entoure, qu'il lui propose un groupe le rassurant et le valorisant[47]. C'est alors la force du lien du groupe qui rassure le jeune et qui contient les élans émotionnels de chacun. Dans cette perspective, le groupe « djihadiste » a adapté son fonctionnement en le polarisant sur une dimension relationnelle, car plus Hamza se sentait en fusion au sein du groupe, plus il adhérait à l'idéologie de ses membres. Et plus il adhérait à cette idéologie, plus il se sentait proche des membres de son groupe. On assiste à un entremêlement entre l'embrigadement relationnel et l'embrigadement idéologique de Hamza, qui va progressivement transformer son système cognitif.

[45] Atran, S. *Terroristes en quête de compassion*, in Cerveau et Psycho, N°11 ; septembre-octobre 2005.
[46] D. Bouzar, D., Hefez, S. J'ai rêvé d'un autre monde. L'adolescence sous l'emprise de Daesh. Paris : Ed Stock ; 2017.
[47] Khosrokhavar F. Radicalisation. Paris : Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 2014.

Rappelons qu'au début de son engagement, Hamza est dans une crainte massive de la mort qu'il tente d'appréhender au travers du travail de deuil. Mais une fois son système cognitif complètement transformé par ses discussions avec le groupe et le visionnage de vidéos, la mort devient comme une amie qu'il recherche activement. De martyr pour lui à martyr pour les autres, Hamza passe d'un idéal personnel à un idéal d'altruiste[48]. C'est bien parce que le discours « djihadiste » fournit une réponse adaptée à la problématique et à la situation d'un sujet en particulier, dans une temporalité donnée, que la personne va progressivement adhérer à l'idéologie qui lui est proposée. Il ne s'agit donc pas d'un engagement primaire au fait de mourir en martyr en tuant le plus de monde possible mais bien d'avoir le sentiment d'être compris et soutenu par des personnes perçues comme ressources, à l'instar du sentiment d'incompréhension et d'isolement vécu auparavant. Ainsi, lorsque Hamza se trouvait en situation de vulnérabilité extrême, le discours « djihadiste » lui a offert des arguments en adéquation à ses questions. En plaçant leur discours dans un registre émotionnel, le groupuscule « djihadiste » a convaincu Hamza que la solution à son angoisse résidait dans le refuge du groupe radical. Ce n'est qu'une fois installé dans son groupe « djihadiste » qu'il envisage de passer à l'acte violent pour protéger ceux qui le protègent. Viendra ensuite le moment où le discours radical le persuadera que la protection de son groupe comprend la protection des Syriens. Puis que la protection des Syriens passe par le meurtre de ceux qui ne les protègent pas. Ce passage de la protection du groupe à l'étape de la violence se fait par l'intermédiaire de

[48] Atran, S. *Terroristes en quête de compassion*, in Cerveau et Psycho, N°11 ; septembre-octobre 2005.

l'idéologie « djihadiste » qui promeut la Loi divine comme seul système de régulation et de justice[49].

Si on ne s'attache qu'au discours explicite de Hamza à ce moment clé de son parcours, on pourrait en déduire que c'est la religion qui légitime son recours au passage à l'acte violent. Si on interviewe le jeune à un autre moment de son engagement, par exemple lorsque la mort apparaît comme l'unique objectif recherché, le résumant ainsi au désir pur et simple de se donner la mort, on pourrait en déduire qu'il s'agit d'un jeune para-suicidaire qui a trouvé une justification à son passage à l'acte ou qui a adhéré à une démarche nihiliste[50]. En réalité, la déconstruction du parcours de Hamza montre que c'est une trajectoire composée de dimensions relationnelles, émotionnelles et idéologiques qui a transformé sa vision du monde et son comportement.

De manière connexe, le discours radical violent a offert à Hamza une réponse politico-religieuse, lui faisant miroiter le fait de retrouver de « vraies » valeurs qu'il pourrait appliquer et mettre en action au service d'un nouvel ordre mondial[51]. Le discours « djihadiste » lui a aussi fait miroiter un rôle de héros qui sauverait sa famille en se sacrifiant, bouclant ainsi sa relation à la mort[52]. Il ne meurt pas que pour lui, il ne meurt pas que pour son groupe, il meurt aussi pour sa famille.

On retrouve dans l'engagement de Hamza pour le « djihad » les éléments des

[49] Kepel G. Terreur dans l'Hexagone, Genèse du djihad français. Paris : Ed. Gallimard, 2016.
[50] Roy, O. Le djihad et la mort. Paris : Ed. Seuil ; 2016.
[51] Burgat F. Comprendre l'islam politique. Paris : Ed. La découverte ; 2016.
[52] Benslama F. Un furieux désir de sacrifice. Le surmusulman. Paris: Ed Seuil ; 2016.

analyses des chercheurs susmentionnés mis en scène par l'offre « djihadiste » et/ ou recherchés par le jeune. Ces éléments à la fois sociaux, psychologiques, psychanalytiques, géopolitiques et religieux sont imbriqués de manière à correspondre aux caractéristiques de Hamza à ce moment précis de sa vie, comme c'est le cas chez tous les jeunes que nous avons suivis. Cette analyse détaillée nous permet d'affirmer l'existence de trois dimensions dans le processus de radicalisation de Hamza qui sont à la fois émotionnelle, relationnelle et idéologique. L'engagement radical et son passage à l'acte violent surgit dès lors pour Hamza à l'intersection d'un triptyque dimensionnel dont la compréhension ne saurait être limitée à l'analyse de cause à effet unilatérale qui se situerait uniquement dans une des dimensions données, qu'elles soient psychologiques, sociales, politiques ou religieuses. L'engagement « djihadiste » n'est pas qu'une résultante à valence émotionnelle, relationnelle ou idéologique. C'est bien en considérant ces trois dimensions comme entremêlées que pourra être optimisée notre pensée mais aussi et surtout nos prises en charge.

CONCLUSION

Nous avons démontré que pour faire sens et autorité sur Hamza, les recruteurs « djihadistes » ont adapté leur discours à la problématique personnelle de ce jeune. Lors de sa prise en charge par le CPDSI[53], l'équipe mobile s'est positionnée en

[53] Circulaire Ministérielle INTA15122017J. CPDSI ; 2015 [http://www.cpdsi.fr/wp__content/uploads/2017/01/CIRCULAIRE_MINISTERIELLE_INTA1512017J.pdf].

miroir du groupe radical en « détricotant » ce qu'ils avaient tricoté autour de lui. En somme, il s'agissait de déconstruire avec lui, au fur et à mesure de son évolution dans la sortie de radicalité, les réponses qu'il pensait avoir trouvées au sein de son groupe « djihadiste ». L'analyse de la trajectoire de vie de Hamza a permis à l'équipe de professionnels de repérer les événements ayant engendré souffrance et vulnérabilité, dans ce cas le décès soudain de son grand-père. Le groupe « djihadiste » a également cerné cette fragilité et l'a utilisée dans son discours au travers d'une approche émotionnelle paradoxalement tantôt anxiogène, tantôt rassurante. En se faisant passer pour les seuls à pouvoir comprendre et apaiser cette souffrance, les « djihadistes » ont convaincu Hamza que cette dernière serait apaisée s'il s'engageait avec eux. Tandis que le groupe « djihadiste » travaillait à augmenter le sentiment d'isolement psychique, familial et social de Hamza, le CPDSI s'évertuait en miroir à faire appel au lien originel comme principal facteur de reconstitution pour replacer le jeune au sein de sa filiation. L'objectif a d'abord été qu'il retrouve une partie de ses repères affectifs, mémoriels et cognitifs (étape appelée Madeleine de Proust[54]). La prise en compte de la dimension émotionnelle de Hamza a été fondamentale dans sa prise en charge car cette dernière a structuré son engagement radical violent. C'est bien parce qu'il était en situation d'extrême vulnérabilité, que ses ressources psychiques étaient limitées à cet instant précis de sa vie, que le discours « djihadiste » a fait autorité sur Hamza

[54] Bouzar D. Bilan. CPDSI; 2015 [http://www.cpdsi.fr/wpcontent/uploads/2016/03/rapportactivite_annuel-2015_CPDSI.pdf] ; Bouzar, D. & Martin M. (2016). *Méthode expérimentale de déradicalisation : quelles stratégies émotionnelles et cognitives ?* Revue Pouvoir, Edition du Seuil, 2016.

de cette manière. Cela signifie que le discours « djihadiste » n'aurait pas fait sens de la même façon ou n'aurait pas fait sens du tout à une autre période de sa vie. Il s'agit donc bien d'une rencontre à un moment précis de vie entre le discours radical violent et la situation de vulnérabilité du sujet.

Toutefois, la dimension émotionnelle prise isolément ne suffirait pas à expliquer dans son intégralité le parcours d'engagement « djihadiste » puisque, comme nous l'avons vu, Hamza n'est pas simplement pris dans une spirale émotionnelle, il est également happé par une recherche de pairs avec lesquels il a besoin de partager des émotions communes. C'est pourquoi, la dimension émotionnelle est toujours entremêlée à la dimension relationnelle. En partageant leur sentiment de ressemblance amplifié par le discours « djihadiste », Hamza entre en fusion avec ses *frères.* Ainsi, l'espace du groupe radical violent devient progressivement l'unique lieu rassurant face à la dangerosité perçue du monde extérieur. La prise en compte de cette dimension relationnelle a été fondamentale dans la sortie de radicalité de Hamza, car tant que le groupe « djihadiste » était perçu comme le seul à pouvoir le protéger du monde extérieur, ce jeune restait clivé dans sa vision du monde binaire entre le « nous » et le « eux ». Tout l'enjeu a alors été de se constituer comme tiers en se substituant progressivement à l'objet initial et en permettant à Hamza de nuancer son rapport à son environnement en intégrant progressivement un nouvel espace. C'est la démarche de l'anthropologue Scott Atran qui propose que « pour les empêcher d'agir, il faut éradiquer leur logique à

l'échelon le plus fondamental, c'est-à-dire leur ôter ce besoin irrépressible de créer un noyau compassionnel. Et pour cela, le plus logique et le plus facile à réaliser consisterait à favoriser la création d'autres noyaux affectifs ne présentant pas la même menace létale ; que ce soit dans les villes et dans le cyberespace, ces nouvelles communautés sont nécessaires pour que les gens puissent se trouver une « tribu », ou une pseudofamille (…) ». Cela nécessite d'établir un lien de confiance avec le jeune pour qu'il parvienne peu à peu à investir ce nouveau groupe de travail comme un espace transitionnel lui permettant, avec du temps, de se détacher de son premier groupe « djihadiste ». En somme, tout l'enjeu de ces nouveaux groupes de substitution va être de relever le défi d'être « aussi proches et engagés auprès des kamikazes potentiels que le sont leurs groupes de terreur»[55].

Enfin, la dimension idéologique qui traverse le parcours d'engagement radical violent apparaît toute aussi fondamentale à prendre en compte car elle fédère les membres du groupe, sous-tendue par une légitimité *a priori* religieuse et politique que s'est octroyée Daesh[56], notamment au travers de la figure d'Abou Bakr Al Baghdadi. Dans le cas de Hamza, l'identification à ce personnage charismatique, les valeurs véhiculées par le discours radical et la justification religieuse fournie par le groupe « djihadiste » ont achevé de convaincre le jeune du bien-fondé de son engagement, suffisamment pour transformer son système cognitif. Le travail du CPDSI a consisté à venir pointer les contradictions entre le mythe présenté par

[55] Atran, S. *Terroristes en quête de compassion*, in Cerveau et Psycho, N°11 ; septembre-octobre 2005.
[56] Site du CPDSI, Nooronline : Dounia Bouzar et Sulaymân Valsan, Rapport « Détecter le passage à l'acte en discernant la manipulation des termes musulmans par Daesh », 2017.

le discours radical (sauver les femmes et les enfants gazés par le gouvernement de Bachar Al Assad), son motif personnel (être enfin utile et aider les Musulmans) et la déclinaison réelle de l'idéologie (devenir complice de l'extermination de tous ceux qui ne font pas allégeance à Daesh) [57]. Au départ, le discours « djihadiste » a fait miroiter à Hamza un rôle de défenseur de la population syrienne pour ensuite inverser les positions d'oppresseurs et d'opprimés, lui faisant croire que seul le fait de tuer tous ceux qui ne sont pas comme lui pourrait régénérer ce monde corrompu. Hamza est ainsi passé d'une position de « sauveur » de la population (mythe fait miroité par le groupe djihadiste[58]) à celle de défenseur armé pour enfin aboutir à une place de combattant prêt à tuer tous ceux qui n'ont pas adhéré à l'idéologie. C'est ce que nous avons nommé « processus de déshumanisation »[59], soit la capacité ou plutôt l'incapacité de Hamza à ne plus rien ressentir face aux vidéos de tortures et de massacres qu'il visionnait à répétition.

A cette étape, le CPDSI a fait appel à des « repentis »[60] s'étant engagés sur le même motif que lui. En tant qu'anciens engagés dans un groupe « djihadiste », les repentis ont représenté une forme de légitimité aux yeux de Hamza puisqu'ils avaient accès à la réalité des actions du groupe. Cela a fonctionné car Hamza s'est retrouvé face à des informations qui n'étaient pas cohérentes avec l'idée qu'il

[57] Bouzar, D. & Martin M. *Méthode expérimentale de déradicalisation : quelles stratégies émotionnelles et cognitives ?* Revue Pouvoir, Edition du Seuil, 2016.
[58] Bouzar D, Martin M. Pour quels motifs les jeunes s'engagent-ils dans le djihad ? Neuropsychiatr Enfance Adolesc (2016), http://dx.doi.org/10.1016/j.neurenf.2016.08.002.
[59] Bouzar, D., Hefez, S. J'ai rêvé d'un autre monde. L'adolescence sous l'emprise de Daesh. Paris : Ed Stock ; 2017.
[60] Personnes étant complètement sorties de la radicalité violente ou en cours de sortie. Pour Hamza, c'est Farid Benyettou qui a été choisi pour témoigner devant lui, à chaque rencontre, lorsqu'il était bénévole au sein du CPDSI, ainsi qu'une jeune femme « revenante ».

se faisait de l'action et de l'objectif de son groupe. Comme le discours de Daesh avait fait autorité sur Hamza parce que ce jeune cherchait une réponse à ses questions existentielles, comme il se sentait baigné dans une sorte de cohérence entre ses besoins, son idéal et son engagement dans Daesh, le témoignage des repentis l'a mené à se rendre compte du décalage entre le mythe présenté par ses nouveaux frères, son motif personnel et la déclinaison réelle de l'idéologie. C'est à ce moment-là qu'il a commencé ce que nous appelons sa retro-analyse, autrement dit l'expression de ses doutes qui mènent ensuite à la sortie de radicalité. On comprend mieux pourquoi nous portons beaucoup d'attention à identifier les motivations personnelles des jeunes engagés[61] car il s'agit ensuite de mettre le jeune face aux contradictions que son engagement entraîne par rapport à son motif d'engagement initial (il n'y a pas d'humanitaire chez Daesh, seuls ceux qui font allégeance bénéficient du chauffage gratuit…). En clair, la remobilisation cognitive de Hamza a fonctionné d'autant mieux que l'incohérence pointée par les repentis concernait une de ses motivations personnelles. Pour qu'un radicalisé se mette à déconstruire ses convictions idéologiques, il doit être déstabilisé personnellement par des éléments rapportés par les repentis et réaliser lui-même les incohérences entre son besoin, son idéal et le mythe qui lui a été présenté par les recruteurs « djihadistes ». C'est le radicalisé lui-même qui doit être amené à argumenter à partir des éléments rapportés par les repentis pour réaliser le décalage entre ce qui lui a été promis et la réalité. Notons que l'adhésion de Hamza à l'idéologie radicale a été facilitée par l'utilisation des dimensions

[61] Bouzar D. Bilan. CPDSI; 2015 [http://www.cpdsi.fr/wpcontent/uploads/2016/03/rapportactivite annuel-2015 CPDSI.pdf] ; Bouzar D, Martin M. Pour quels motifs les jeunes s'engagent-ils dans le djihad ? Neuropsychiatr Enfance Adolesc (2016), http://dx.doi.org/10.1016/j.neurenf.2016.08.002.

émotionnelles et relationnelles du discours radical qui l'avait convaincu de l'honnêteté et de la solidarité au sein des membres du groupe. C'est donc en adhérant à une même vision du monde que le lien entre Hamza et son groupe « djihadiste » s'est renforcé et que cette même fusion du groupe a concouru à la solidification de l'idéologie. Ainsi, les dimensions émotionnelles, relationnelles et idéologiques ont été complémentaires, l'une nourrissant l'autre, pour ainsi parvenir à l'édification de la figure du « djihadiste ».

Pour résumer, l'analyse de l'engagement « djihadiste » requiert à la fois une prise en compte du discours explicite et du discours implicite du jeune et ce au travers d'un triptyque dimensionnel à la fois émotionnel, relationnel et idéologique. C'est pourquoi, aborder la sortie de radicalité violente requiert un regard global sur une trajectoire de vie spécifique et ce dans une temporalité particulière. Il s'agit de se positionner en miroir du discours « djihadiste » en individualisant nous aussi la prise en charge de chaque jeune. Comme nous l'avons démontré, ce discours fait écho et sens chez le jeune car il s'appuie sur les événements de vie marquants et les caractéristiques psycho-sociales de ce dernier. Cela suppose qu'en fonction de la personnalité du futur engagé, de ses ressources, ses vulnérabilités, ses angoisses, ses révoltes, ses espoirs, ses idéaux, etc., la prédominance des dimensions émotionnelles, relationnelles et idéologiques ne va pas être la même bien que ces dimensions agissent toujours de manière simultanée. Il s'agit donc pour le professionnel de repérer, dans le discours implicite du jeune, la dimension

prédominante à sa problématique pour adapter sa prise en charge dans le travail de sortie de radicalité.

Dans le cas de Hamza, les dimensions émotionnelles et relationnelles ont vraisemblablement structuré son engagement radical violent et l'utilisation de ces deux dernières a permis et renforcé la dimension idéologique. Ainsi, au début de son engagement dans le groupe « djihadiste », c'est bien le discours radical qui a manipulé ses fragilités et vulnérabilités pour le convaincre d'adhérer à l'idéologie radicale violente. D'un point de vue psychologique, Hamza peut être considéré comme une victime de manipulation mentale par le discours « djihadiste » qui lui a fait miroiter un idéal en transformant les éléments de réalité. Toutefois, Hamza adhère par la suite à l'idéologie radicale violente, allant jusqu'à accepter de prendre les armes et d'être missionné pour une préparation d'attaque terroriste sur le territoire français. Au regard de tout ce qui a été dit, on perçoit mieux comment concevoir la position de Hamza uniquement comme victime d'une manipulation mentale ou uniquement comme coupable d'avoir adhéré à l'idéologie « djihadiste » réduit ce jeune à un statut spécifique sans tenir compte de la complexité de la situation. On perçoit donc aussi comment il est fondamental que le professionnel soit en capacité de déconstruire l'explicite en ayant connaissance de l'environnement et de la trajectoire de l'acteur pour avoir accès à l'implicite. Réduire Hamza à une position de victime ne saurait l'aider à assumer sa position d'acteur qui a adhéré à cette idéologie totalitaire. Or, pour s'assumer comme

auteur d'un fait, il faut déjà pouvoir se représenter comme tel, c'est-à-dire comprendre sa part de responsabilité et de culpabilité dans l'engagement qui a été posé. A l'inverse, réduire Hamza à une position d'auteur supposerait de nier sa part de victimité, c'est-à-dire la manipulation opérée par le groupe « djihadiste ». En somme, optimiser la prise en charge dans la sortie de radicalité de Hamza, mais en réalité celle de tous les jeunes engagés, suppose de les considérer à la fois comme auteur et victime de leur engagement radical violent. La tâche du praticien revient donc à se mettre en miroir du groupe « djihadiste », mais pour dénouer ce qu'ils ont noué, on ne peut réduire le jeune engagé à un statut (auteur ou victime), dans un champ spécifique (psychologique, social, politique ou religieux) et dans une dimension donnée (émotionnelle, relationnelle ou idéologique) car cela reviendrait à nier l'existence d'autres possibles, à cliver notre perception et à entrer dans le jeu de Daesh en adoptant, nous aussi, une vision binaire du monde. Face à la rigidité de la pensée radicale « djihadiste », tout l'enjeu du professionnel est donc alors de mettre à l'épreuve sa souplesse d'esprit pour optimiser sa pratique de prise en charge dans la sortie de radicalité violente.

L'ÉTAPE 2
DE LA MÉTHODE DE DÉRADICALISATION OUVRE UNE FENÊTRE COGNITIVE

L'étape 2 de la méthode consiste, en une seule séance, à commencer à **ébranler les certitudes inhérentes à l'embrigadement idéologique en introduisant le doute dans son mode de pensée.**

Cette étape propose au radicalisé, **avec l'aide de repentis, des « pensées alternatives » pour assouplir la rigidité de sa cognition et créer une « ouverture cognitive »,** définie comme processus par lequel la personne devient plus réceptive à des nouvelles idées et visions du monde (Wiktorowicz 2004, 2005, 2006).

On essaye de créer une brèche dans la rigidité des croyances du jeune en les confrontant à des nouvelles informations qui font émerger des incohérences.

Le jeune est ainsi acculé **à se confronter avec ces incohérences qui ne correspondent pas à sa motivation initiale**

--> Au fond, le jeune comprend qu'il doit réajuster son engagement pour que ce dernier ne soit pas incohérent avec sa motivation initiale.

© 2016 D.Bouzar



L'ÉTAPE 2
DU SUIVI DU JEUNE RADICALISÉ POUR OUVRIR UNE FENÊTRE COGNITIVE

Cette technique consiste au préalable à **identifier les motivations personnelles premières de la personne** (aider les syriens, créer un monde de justice, etc.) pour ensuite **la mettre face aux contradictions que son engagement entraîne** (il n'y a pas d'humanitaire chez Daesh, seuls ceux qui font allégeance bénéficient du chauffage gratuit...).

A cet égard, cette approche présente des similitudes avec les techniques de **l'entretien motivationnel** (Miller, Rollnick, Michaud & Lécallier, 2013) qui passe par **l'amplification des incohérences pour accompagner le changement**.

C'est **le radicalisé lui-même qui doit être amené à argumenter** à partir des éléments rapportés par les repentis pour réaliser le décalage entre ce qui lui a été promis et les réalités.

La remobilisation cognitive fonctionne d'autant plus **si l'incohérence concerne une motivation personnelle du radicalisé**.

Pour que le radicalisé se remette à penser, **il doit être déstabilisé personnellement par l'élément rapporté par le repenti et réaliser lui-même les incohérences entre son besoin et le mythe qui lui a été présenté par les recruteurs, puis entre ce mythe et la réalité des actions sur le terrain.**

5

EXTRAIT DE RETRO-ANALYSE DE FABIEN, 16 ANS :

« QUAND TU CONNAIS LE DÎN (LA RELIGION), NORMALEMENT, TU NE VAS PAS ACCEPTER QUE QUELQU'UN VIENNE TE DIRE DES CHOSES MAUVAISES »

Avant ma conversion, je voulais rejoindre l'armée…

Avant ma conversion, je voulais rejoindre l'armée ; j'étais même allé me renseigner. C'est peut-être ce qui m'a attiré « chez eux » quand je suis devenu musulman. L'idée de devenir militaire m'est venue quand j'étais au collège, en 3ème. Je voulais surtout avoir des frères d'armes, combattre auprès d'eux et être tout le temps entouré. D'un côté, je recherchais l'action et de l'autre une famille. Je voulais être dans les commandos. Avant, j'étais quelqu'un qui rigolait beaucoup et qui se faisait remarquer. Je voulais me faire accepter des autres. J'aimais bien porter des vêtements de marque et fréquenter des filles. Je n'ai jamais été attiré par la consommation de drogue, je ne suis même jamais allé en soirée. J'étais attiré par les sports de combat comme la boxe ou par les sports à sensation comme le saut en parachute, mais je ne me suis jamais inscrit.

C'est au début de ma conversion que j'ai commencé à m'intéresser à Daesh. Lorsque j'ai commencé à regarder leurs vidéos, je me suis senti persécuté et j'ai commencé à ressentir de la haine contre tout le monde. A partir de ce moment, je me suis renfermé sur moi-même et j'ai eu des mauvaises notes. Je n'allais plus en cours et avec mes parents, on s'embrouillait tous les jours. Je n'avais plus de but, je ne savais plus quoi faire. Au moment où je suis passé en seconde générale, j'étais perdu. Les premières vidéos que j'ai visionnées, c'était des vidéos de *anachids* (chants religieux). On y voyait des guerriers armés. Pour moi, l'armée représentait le combat mais aussi le fait d'aider son pays. Tout ça m'intéressait.

Quand je regardais ces vidéos, je voyais surtout des gens qui avaient l'air heureux, soudés entre eux. J'ai l'impression que c'est ce qui me manquait à ce moment-là. Je n'ai, pourtant, jamais été trahi par des amis mais j'ai été abandonné. C'est peut-être en lien avec ça. J'ai toujours su que j'avais été abandonné par ma mère, ça ne m'a jamais gêné. Je suis resté avec mon père qui s'est remarié. Ce que je recherchais, c'était de ne plus jamais être abandonné et de trouver une famille. J'avais besoin d'être aimé. J'avais l'impression que j'allais trouver l'amour et la fraternité. Je croyais que grâce à eux, j'aurais la capacité d'aider les autres, d'être bon ou encore d'avoir un bon comportement. D'être quelqu'un. J'avais besoin de montrer que j'étais fort et le seul moyen de le prouver, c'était en portant des armes.

Ma mère m'a abandonné parce qu'elle voulait mon bien…

Ma mère m'a abandonné parce qu'elle voulait mon bien, c'est ce que mon père m'a expliqué en tout cas... Elle n'était pas « capable d'être une mère ». Personnellement, j'ai toujours ressenti le besoin de voir ma mère. Il m'arrive de dire à ma belle-mère qu'elle n'est pas ma vraie mère et d'autres trucs méchants, alors qu'elle m'a élevé depuis tout petit. Je n'arrive pas à m'exprimer à ce sujet. Je suis suivi par une psychologue depuis l'année dernière mais elle ne me parle pas, j'ai l'impression d'aller la voir pour rien. Ma famille n'est pas très religieuse, ils m'ont baptisé mais uniquement par tradition. De mon côté, je me suis tourné vers l'islam par le biais de mes fréquentations. Je côtoyais beaucoup de Musulmans,

surtout à la fin du collège. Il leur arrivait de parler de religion. Ils disaient du bien de l'islam mais n'ont jamais cherché à me convertir. Ce qui m'a le plus attiré dans l'islam, c'est l'amitié et l'amour qu'ils ont entre eux. Ma belle-mère ne le comprenait pas et me disait qu'ils étaient avec moi uniquement par intérêt. Ça me faisait violence quand elle osait avancer ce genre de propos. Lorsque j'ai affiché sur Facebook ma conversion, des nouvelles demandes en ami sont apparues. J'ai rencontré de nombreuses personnes à travers des forums de discussion sur l'islam. J'ai donc découvert des vidéos que mes nouveaux amis diffusaient sur leur page ou sur YouTube. Cependant, à ce moment-là, je ne voyais pas qu'ils étaient pro-Daesh. D'ailleurs, une fois, un koffar[62] (un mécréant) m'a dit que sur mon Facebook, il y avait des gens bizarres avec des armes et que je devais faire attention. Personnellement, j'acceptais tout le monde. Et dans mon quartier, j'étais bien investi avec mes amis. On jouait au foot sans arrêt. Quand j'ai commencé le handball, j'ai constaté qu'il n'y avait pas que des musulmans alors je n'ai plus voulu y aller. J'avais l'impression que ça ne servait à rien de parler avec « eux », les koffars. C'est à cette période que j'ai commencé à devenir bizarre, mais je ne m'en apercevais pas. Quand il y avait des non-musulmans, je trouvais qu'ils étaient trop différents de moi. Je me sentais mal avec eux, pas à ma place.

Je pensais qu'il fallait instaurer un État Islamique…

Je pensais qu'il fallait instaurer un État Islamique... Je savais que Daesh voulait faire un état où il pratiquerait la « C*haria* »[63], où il n'y aurait que des Musulmans.

[62] Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.
[63] *Ibid*.

Il fallait y émigrer, faire la hijra, que je considérais comme une obligation. Je ne savais pas ce qu'était la « C*haria* », à part ce qu'ils m'en disaient. « Djihad » évoquait pour moi l'obligation de combattre les mécréants et de mourir en martyr. À cette époque-là, je ne savais pas que cela désignait le bon comportement islamique et d'autres choses du même ordre. J'avais envie de combattre mais j'avais peur de la mort. Je ne voulais pas mourir. J'aurais aimé combattre pour être avec mes frères et pour avoir une récompense, pas pour en finir. Je pense tout de même que s'il n'y avait pas le combat là-bas, cela m'aurait moins intéressé. Pour moi, le combat représentait l'action, le fait de tuer des mécréants. C'était important, parce que j'avais l'impression qu'ils nous faisaient du mal et qu'ils nous tuaient. Du coup, il fallait se venger. Il fallait défendre nos frères qui se faisaient massacrer.

Avant ma conversion, j'avais toujours le sentiment que les riches n'aidaient pas les pauvres. J'avais envie de les aider, en leur donnant de l'argent ou de la nourriture. J'étais très touché par la pauvreté dans le monde. J'étais triste, ça me mettait en colère mais je n'ai jamais eu l'occasion de l'exprimer. Je m'intéressais à la guerre et à la misère dans le monde, je voulais faire le bien, je voulais aider les gens. Depuis tout petit, je voulais être bon avec les autres et les aider. Je trouve que ça m'apporte quelque chose. C'est aussi pour ça que je me suis converti, maintenant je me sens bien. Sans la religion, je pense que j'aurais fait n'importe quoi. Que je serais devenu un délinquant. Pour moi, il fallait chercher un but, un moyen de rendre les gens heureux. Que tout le monde soit fier de moi, content. En allant là-bas, j'étais persuadé que j'allais réaliser ça, je ne voyais pas comment le réaliser

autrement.

Avec ma famille, je n'ai pas l'habitude de beaucoup parler. Je suis plutôt discret, ça a toujours été comme ça, je ne voulais pas me faire remarquer. Je n'aime pas qu'on parle de moi. J'avais peur d'être rejeté, incompris. Même à l'heure actuelle, des fois, j'ai peur d'être rejeté par ma famille, ça me fait bizarre. Par exemple, au départ, seuls mes grands-parents étaient au courant de ma conversion à l'islam mais pas le reste de la famille. Mon père et ma belle-mère l'ont vu à partir du collège, quand ça a commencé à aller mal, que j'ai coulé par rapport aux notes parce que j'étais tout le temps sur internet... Je commençais aussi à traîner avec mes nouveaux amis et je ne travaillais plus. Je me disais qu'à la prochaine rentrée, je repartirais du bon pied mais pas du tout. Je n'ai jamais eu autant de mauvaises notes de ma vie. Ma famille essayait de m'aider, de me comprendre mais elle n'y arrivait pas. Je me renfermais, je ne leur parlais plus du tout. Je ne voulais pas leur parler. Pour moi, je n'avais pas besoin d'aide. Après mon embrigadement, je les considérais comme des mécréants et je ne voulais plus leur parler. Avant, j'arrivais quand même à discuter avec eux, c'était un peu tendu mais comme dans toutes les familles quoi !

Ça allait tellement mal que je me disais : « Va te tuer c'est pareil ! »

Ça allait tellement mal que je me disais : « Va te tuer c'est pareil ! » Durant cette période, je ne voulais plus rien faire, je ne savais plus quoi faire. Je ne servais à rien. J'ai pensé à mourir mais je ne suis jamais passé à l'acte. J'avais l'impression

que ma pratique religieuse me reprenait en main. J'avais l'espoir qu'avec les frères d'Irak et de Syrie, je trouverais l'amour qui me manquait. C'est à ce moment-là que Daesh m'a attiré. J'en parlais avec un frère de Nice sur Facebook. Il voulait aller en Syrie mais il ne m'a jamais proposé de partir avec lui. D'ailleurs, je n'en parlais qu'avec lui, pour le reste c'était juste des amis qui postaient des vidéos sur l'islam. Avec lui, je pouvais en parler directement. Je lui disais qu'il fallait tuer les mécréants parce qu'ils tuent nos frères et que ce n'était pas bien. Il me disait la même chose. Il était plus âgé, je le considérais comme une personne qui avait plus de savoir que moi. Je lui posais plein de questions et j'écoutais attentivement ce qu'il me disait. Moi, je ne connaissais rien. Lui m'expliquait l'obligation du djihad, me citait quelques versets, souvent les mêmes, et cela m'impressionnait. Je regardais des anashids, les vidéos 19HH d'Omar Omsen et d'autres qui montraient les djihadistes heureux qui faisaient de bonnes actions et combattaient contre le mal. Ils venaient en aide aux Syriens, en leur donnant du riz par exemple. Moi, j'aimais bien ce type de vidéos. Je m'imaginais là-bas en train de faire la même chose, bras-dessus bras-dessous avec mes frères, comme dans les vidéos. Je regardais aussi beaucoup de vidéos complotistes, alors qu'avant je n'étais pas particulièrement intéressé par les théories du complot. Je ne les visionnais pas dans un ordre précis, c'était plutôt en vrac. Par contre, je n'ai jamais vu de vidéos où ils coupent des têtes. Je ne sais pas si ça m'aurait fait quelque chose. Je sais qu'en Arabie Saoudite, on coupe les têtes des *Khawarijs*[64]. Pour moi, c'était amplement mérité puisque ce ne sont pas mes frères. Avec les vidéos 19HH,

[64] Membres d'une secte qui apostasient des Musulmans et qui désobéissent aux gouverneurs. Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

j'avais l'impression qu'en France on était à part, qu'il y avait vraiment des complots contre les Musulmans, qu'on ne voulait pas de nous, qu'on voulait nous persécuter. J'ai commencé à me sentir persécuté à partir du moment où ça n'allait plus avec mes parents, un peu après ma conversion. Cela confirmait pour moi que ceux des vidéos étaient dans la vérité, car ils m'avaient prévenu que ma famille allait me rejeter lorsque je me convertirai.

En fait, j'aimais bien provoquer et me faire remarquer. Je portais mon qamis partout alors que certaines fois, il ne servait à rien. Je voulais me différencier des mécréants. C'est pour ça que je voulais partir rejoindre Daesh. J'avais l'impression que là-bas, je serais avec « eux » et que je ne serais pas différent. J'aimais bien être craint, être quelqu'un de dangereux. Un peu comme avec les trafiquants de drogue, plus tu gravis les échelons et plus tu es quelqu'un. Je voulais être respecté. C'est ça qui m'attirait aussi. Je ne sais pas pourquoi, mais je pensais que quand on a le pouvoir, on a tout, on est heureux. J'ai cherché aussi à repousser mes limites, à savoir de quoi j'étais capable. C'est aussi pour ça que je voulais rejoindre l'armée, pour l'action. Je pense que j'aurais été prêt à tuer, cela ne m'aurait pas posé de problème. J'aurais aussi aimé être une sorte de héros. Qu'ils disent de moi que je suis quelqu'un de bien, que j'aide mon prochain et que je peux défendre les autres. Je voulais être reconnu. J'avais l'impression d'être rabaissé par mes parents, surtout par rapport à l'école. Ils me disaient que je ne servirais à rien si je ne changeais pas mes notes, que je ne ferais rien de ma vie...

Je trouvais ça bizarre de devoir tuer tout le monde, mais je ne leur en ai jamais parlé

Je trouvais ça bizarre de devoir tuer tout le monde, mais je ne leur en ai jamais parlé. Je n'ai jamais osé parler de mes doutes. Je leur avais juste fait part de mes doutes quant à la manière avec laquelle ils égorgeaient leurs victimes mais ils me répondaient qu'ils avaient raison. Je ne me souviens plus très bien de leur justification. Je ne sais plus si le frère dont j'étais le plus proche m'avait vraiment convaincu, ou si c'est juste que j'avais à cœur de ne pas le contrarier. C'était important pour moi de savoir ce qu'il pensait, j'avais l'impression que ça nous rapprochait de penser la même chose. On avait l'impression d'être pareils. Lui ne m'a jamais fait part de ses doutes, il m'a juste dit qu'il voulait partir là-bas.

Pour moi, c'était tout à fait normal d'avoir des doutes, surtout que j'étais en contact avec des salafis qui étaient contre la Dawla et qui me disaient que la violence n'était pas permise. C'est d'ailleurs pour cela que j'avais des doutes. Si j'avais été en contact uniquement avec des pro-Daesh, ils auraient réussi à me rendre complètement à leur image. Je ne m'en serais jamais sorti. À ce moment-là, je voulais tant quitter ma famille, je rêvais d'aller dans un endroit où je me sentirais bien... En Syrie, les frères avaient l'air si heureux ! Moi, ici, je n'en pouvais plus, ça n'allait jamais. Je pense qu'à ce moment-là, j'aurais pu partir si j'en avais eu l'occasion. J'aurais quand même été triste d'être séparé de ma famille mais cela ne m'aurait pas empêché de partir, puisque la religion passe avant. J'aurais vécu mon pincement au cœur comme une épreuve pour raffermir ma foi, pour Dieu

quoi... Pourtant, je ne me renseignais pas beaucoup sur la religion. Je regardais quelques vidéos, j'avais quelques livres mais je ne les lisais pas. J'étais convaincu que c'était en allant là-bas que je serais un bon Musulman. Tant que j'étais ici, je trahissais Dieu parce que j'étais avec des mécréants et que je ne pouvais pas pratiquer ma religion comme je le souhaitais. Sur ce dernier point, j'ai toujours ce sentiment aujourd'hui.

Maintenant, je ne les supporte plus, je ne peux plus les voir...

Maintenant, je ne les supporte plus, je ne peux plus les voir. A cette époque, j'étais perdu, j'avais vraiment une mauvaise croyance. Je suis complètement sorti de leur idéologie, je suis même à l'opposé. Je suis contre « eux » maintenant. Je n'ai eu aucun mal, de ma propre initiative, à couper avec les frères de Daesh avec qui j'étais en contact. Un frère salafi m'a dit de changer de compte et de tous les virer. J'ai appliqué ce conseil et je ne leur ai plus jamais parlé. Maintenant, je suis la mouvance de la Salafyia et je fais des mises en garde contre Daesh. Pour moi, le monde fait mal les choses. Il se met en guerre, il n'aide pas assez les pauvres. Les Occidentaux ont la haine contre l'islam. Beaucoup ne nous aiment pas et nous mettent des bâtons dans les roues. Ils font des amalgames justement à cause de Daesh. Je ne leur en veux pas, parce qu'à leur place, j'aurais peut-être fait pareil... Je pense qu'il faut leur montrer le bon comportement et éradiquer Daesh.

Aujourd'hui, je voudrais plutôt me marier, pour avoir ma famille. C'est important

pour moi : rendre heureux quelqu'un. Je pense que je pourrais apporter quelque chose aux autres. Tout n'est pas simple : j'ai encore du mal à vivre ma religion. C'est trop important pour moi, j'ai l'impression de la trahir. Elle doit pourtant passer avant tout, même avant les études ou ma famille. Si plus tard ma belle-mère me demande de choisir entre ma religion et elle, je choisirai ma religion. Pour moi, la religion, c'est adorer Allah, faire ce qu'Il a demandé, obéir au Prophète (Paix et bénédictions sur lui), accomplir les cinq piliers, l'unicité de Dieu (*tawhid*)[65], apprendre sa religion et avoir le bon comportement. C'est aussi le montrer aux autres et essayer de les inviter à l'islam mais je n'ai pas la science pour cela. J'espère l'avoir un jour *inch Allah* (si Dieu veut). J'ai réalisé, qu'avec « eux », la religion c'était juste avoir la haine de l'autre et les tuer. Nous ne parlions jamais de religion au final. Mais quand on connaît vraiment l'islam et qu'on veut être dans le *dîn* (dans la pratique religieuse), ce n'est pas plus facile. En France, je n'ai toujours pas l'impression que je peux vraiment pratiquer ma religion. Par exemple, par rapport à la prière c'est compliqué, ou pour les sœurs, l'interdiction de porter le niqab ou le sitar. Actuellement, on me demande de raser ma barbe au lycée. Je sais qu'on peut être un Musulman sans porter la barbe mais c'est mon choix. Le fait qu'on m'impose de la retirer, en me menaçant de me virer si je ne le fais pas, me fait vivre cela comme une persécution. Je suis retourné à l'école, je me suis investi dans mes études, mes notes sont remontées en flèche, je n'ai que des félicitations par mes professeurs concernant mon comportement et mon travail et on me menace quand même de me virer seulement parce que j'ai une barbe. Je

[65] Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

trouve cela injuste, surtout que j'ai accepté de la tailler, ce qui était déjà dur pour moi. J'ai l'impression que je dois faire un choix entre mes études et ma religion.

Mon projet pour l'avenir, ce serait d'avoir mon BTS…

Mon projet pour l'avenir, ce serait d'avoir mon bac pour ensuite passer mon BTS et me marier. J'aime beaucoup le commerce, l'idée d'aller dans d'autres pays et faire des affaires. Je suis toujours intéressé par le fait d'aider les pauvres et de faire de l'humanitaire mais pour l'instant, c'est juste une envie. Je n'ai rien mis en place de concret pour réaliser ce projet. Avec mes proches, ça va très bien aujourd'hui. Depuis que je suis sorti de tout ça, je parle beaucoup plus, on peut discuter de tout, y compris de ma religion. Ils comprennent mieux maintenant, parce que plus je parle, plus ils comprennent. Moi aussi j'arrive à les comprendre, à comprendre leurs inquiétudes. Aujourd'hui, j'arrive plus à penser par moi-même mais je demande quand même l'avis des savants. Je sais qu'il ne faut pas les suivre aveuglément mais qu'il faut voir où ils ont puisé leurs sources. J'essaie de m'intéresser aux autres avis. Si je trouve d'autres avis et qu'ils sont vrais, je prendrai le plus sûr. Je fais ce que je veux, personne ne va me dicter qui je dois suivre, même parmi mes frères. S'ils le prennent mal, je m'en fiche, c'est leur problème. Avec mes amis, ça se passe très bien. Ce sont surtout des Musulmans mais j'ai deux ou trois amis qui ont d'autres croyances. Ce sont des anciens amis que je connais depuis tout petit. Je n'ai jamais été complètement en rupture avec eux, excepté au handball. Je fais du foot avec aussi bien des frères qu'avec des

amis du quartier. Qu'ils soient musulmans ou pas je m'en fiche. Je suis proche de mes frères mais je m'entends aussi super bien avec les autres. On se voit même en dehors du sport. C'est important le sport pour moi, il me sert à me défouler et à repousser mes limites.

Je veux aider les autres, pour essayer de leur apporter quelque chose et pour qu'ils sortent de « ça »

Je veux aider les autres, pour essayer de leur apporter quelque chose et pour qu'ils sortent de « ça ». C'est pour cela que j'aime bien venir encore aux séances du CPDSI. Pour moi, il faut apporter des preuves concrètes : des hadiths et versets, à ceux qui sont attirés par les groupes djihadistes. Quand tu connais le dîn normalement, tu ne vas pas accepter que quelqu'un vienne te dire des choses mauvaises comme ça qui n'ont rien à voir avec la religion. Toutefois, je me rends compte que j'étais tellement là-dedans que je n'aurais pas pu écouter les autres, ceux qui ne pensaient pas comme « nous » et j'aurais refusé les preuves. Surtout que pour eux, on est des mécréants, ça c'est dur. Ils ne vont pas t'écouter. Même si tu leur ramènes des preuves, ils vont te dire que ça vient des mécréants. Je me rends compte que j'étais perdu. Quand je vois des jeunes qui veulent partir, je les sens perdus eux aussi.

Résumé succinct du suivi de Fabien

Comme dans la trajectoire d'Hamza, la dimension relationnelle de l'embrigadement de Fabien était supérieure à la dimension idéologique. On pourrait imaginer que les filles sont plus sensibles à l'embrigadement relationnel que les garçons : ce n'est pas le cas. La proportion d'adhésion au groupe et d'adhésion à l'idéologie n'est pas liée au genre mais aux caractéristiques du jeune. Fabien a failli partir en Irak sans même connaître les 5 piliers de l'islam... Sa recherche de « noyau compassionnel » [66] l'a mené à se rapprocher des groupes radicaux salafistes piétistes puis « djihadistes ». Mais nous avons choisi ce témoignage parce que paradoxalement, c'est aussi cette recherche relationnelle qui a sauvé Fabien du djihadisme, dans la mesure où l'aspect « cocon » des salafistes piétistes a réussi à prendre le dessus sur les « djihadistes », avec deux types d'approches :

- Le groupe salafiste a mis en place sans le savoir une approche sécurisante dans la mesure où en se séparant de son ami « djihadiste », Fabien ne se retrouvait pas seul. Habituellement, nous préconisons une approche sécurisante (souvent mise en place par le conjoint ou les parents) qui permette au jeune de se retrouver en tant qu'individu. Celle des salafistes a replacé Fabien au sein d'une fusion de groupe, remplaçant le groupe violent par un groupe pacifique. Entouré et contenu par le groupe salafiste, Fabien a réussi à se dégager du groupe

[66] Scott Atran, « Terroristes en quête de compassion » *in Cerveau et Psycho*, no 11, 2015.

« djihadiste » relativement facilement par rapport aux autres jeunes qui quittent Daesh. On ne peut pas dire que l'engagement dans le salafisme piétiste ait permis à Fabien de se retrouver « en tant qu'individu », de se replacer dans sa filiation et son histoire, mais il lui a permis de quitter la fusion avec les djihadistes et donc de refuser la violence, ce qui constitue le début du désengagement.

- Le groupe salafiste a aussi mis en place une approche cognitive dans la mesure où il a confronté Fabien au décalage entre les textes religieux et les comportements de Daesh. Ses nouveaux frères ne se sont pas contentés d'une simple mise en garde mais n'arrêtaient pas de lui envoyer des vidéos, des versets coraniques, des hadiths, des témoignages... En étudiant leurs communications, on s'aperçoit que ses frères salafistes lui prouvaient que le groupe « djihadiste » coupait des versets coraniques, les sortaient de leur contexte, manipulaient des principes de l'islam, etc. Lorsque Fabien participait aux séances du CPDSI, les témoignages qu'il entendait de la part des autres jeunes ou des repentis lui confirmaient les propos de son groupe salafiste.

Cette approche cognitive correspond à ce que nous mettons en place dans le suivi des jeunes, déjà expliquée en détail dans le chapitre de Hamza, où il s'agit de proposer des nouvelles informations sur l'identité et l'action du groupe terroriste pour que le jeune prenne conscience du décalage entre la propagande et la réalité. Mais habituellement, lorsqu'elle est orchestrée par notre équipe, cette approche a pour objectif de remettre à la fois en question l'embrigadement relationnel et l'embrigadement idéologique. Autrement dit, il s'agit pour nous de

faire comprendre au jeune pourquoi il a eu besoin de la fusion d'un groupe radical et en quoi la propagande de ce dernier selon laquelle seule la Loi divine peut régénérer le monde corrompu est mensongère. Il s'agit aussi pour nous de bien montrer le lien entre l'adhésion au groupe radical et l'adoption de son idéologie. Or dans le cas de Fabien, le groupe salafiste s'est substitué au groupe « djihadiste », empêchant le recours à la violence mais ne provoquant pas chez Fabien de questionnements sur son besoin de fusion au sein d'un groupe et sur l'emprise que ce dernier peut avoir sur lui. Fabien est passé de la fusion avec le groupe djihadiste à la fusion avec le groupe salafiste. Cette absence de recul vis-à-vis de l'identité groupale ne permet pas de remise en question par rapport à la vision du monde de son groupe salafiste. L'ouverture cognitive est donc limitée puisque Fabien est passé d'un groupe violent à un groupe non-violent, et d'une vision du monde « prêt à penser » violente à une vision du monde « prêt à penser » non violente. Il n'est pas redevenu un individu qui pense mais a changé de pensée groupale.

Quelque part, on peut reconnaître que les salafistes ont aidé Fabien à faire le deuil de l'utopie « djihadiste » et du groupe « djihadiste », même s'il est toujours dans une vision du monde radicale basée sur l'incompatibilité entre la loi humaine et la Loi divine. Fabien est donc désengagé du groupe djihadiste puisqu'il a fait le deuil de leur « bonne foi »..., mais il n'est pas « déradicalisé »[67] dans la mesure où il croit toujours que seule la loi divine peut regénérer le monde corrompu. Dit

[67] Fabien fait partie de nos 86% de désengagés mais non déradicalisés (43%).

autrement, une partie de sa vision du monde n'a pas changé : il pense toujours que tout ce qui est relatif à l'Humain (art, culture, etc.) éloigne de Dieu, mais se satisfait de la solution compensatoire proposée par les piétistes (des rituels précis et un refus de se mélanger), qu'il a assouplie puisqu'à présent, Fabien fréquente facilement des non-salafistes et des non-musulmans. Il se bat à son tour contre la solution compensatoire proposée par les « djihadistes » (imposer la loi divine par la force). Fabien n'est plus engagé dans la violence et le combat. Mais il reste dans une vision du monde qui apparaît problématique pour sa socialisation et sa citoyenneté, puisque tout ce qui relève de la culture et même de l'humain lui apparaît comme de l'associationnisme[68].

Nous avons choisi le témoignage de ce jeune justement parce que sa trajectoire permet de mettre en valeur la complexité du rôle et de la place des salafistes piétistes. Dans le suivi de ce jeune, on peut avancer que les salafistes ont contribué à la sortie de l'idéologie « djihadiste »de Fabien. C'est d'ailleurs pour cette raison que Fabien reste extrêmement attaché à ces frères salafistes.

Un vrai débat anime les autorités et les chercheurs qui doivent évaluer à partir de quel moment un individu peut être dangereux. Doit-on s'inquiéter et surveiller les centaines de personnes qui n'adhèrent pas à l'idéologie du « djihadisme » mais qui font partie de ce fameux salafisme quiétiste[69] ? Dans le contexte actuel, le

[68] Pour rappel, aimer un chanteur, un footballeur, un tableau, etc., reviendrait à aimer quelqu'un au même niveau que Dieu, donc à lui associer quelque chose. Cet acte reviendrait à trahir le principe de l'unicité de Dieu (Tawhid), premier pilier de l'islam, et à sortir de l'islam.Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

[69] Farid Benyettou parle de ces salafistes piétistes qui rêvent d'un monde régi par les lois divines mais ne l'imposent pas aux autres par la violence et se contentent de ne pas se mélanger « aux koffars » dans « Mon djihad, itinéraire d'un repenti », Ed Autrement, 2017.

djihadisme a repris le socle idéologique du salafisme quiétiste pour mener leurs groupes à la violence. Il devient très compliqué de discerner le salafiste quiétiste du « djihadiste », tant l'idéologie « djihadiste » a repris à son compte l'idéologie salafiste. A une différence près, et pas des moindres : les propos des salafistes quiétistes condamnent la violence tandis que ceux des « djihadistes » condamnent la passivité des salafistes[70]. Mais de nombreux jeunes qui écoutent le discours de rupture de l'islam salafiste basculent quand même dans le « djihadisme » d'Al Qaïda ou de Daesh... La moitié des jeunes suivis par le CPDSI ayant essayé de partir rejoindre le territoire de Daesh est passée par « le discours salafiste » Youtube. Mais tous les salafistes ne basculent pas pour autant dans le « djihadisme » et tous les « djihadistes » ne passent pas par le salafisme. Avant l'établissement de Daesh, les sociologues remarquaient que le salafisme constituait une sorte de protection contre la violence. Le discours salafiste attirait alors des jeunes qui avaient besoin à la fois de cadre et de rupture. L'état de séparation dans lequel ils se plaçaient leur permettait de continuer à vivre et parfois à se « restructurer ». Seule « la rigueur de l'islam salafiste » les rassurait et permettait à ceux qui avaient besoin de repères de s'en sortir. Parfois, cela n'était qu'un passage, une transition, avant de se marier et de fonder une famille, qui leur permettait de s'assouplir à nouveau. Cela montre bien que l'effet du discours

[70] Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

change selon le contexte, car à présent, cette auto-exclusion apparaît comme un danger certain. La question qui se pose aujourd'hui est de les empêcher de passer de la rupture avec la société (état salafiste) au projet d'une régénérescence de la société par la confrontation (état djihadiste).

Dans le contexte actuel, le « djihadisme » a donc repris le socle idéologique du salafisme quiétiste pour mener ses adeptes à la violence. En plus de ce que nous avons déjà évoqué – isolement puis absorption de l'individu au sein du groupe, interdiction de toutes sensations, remplacement de la raison par la répétition, promesse de bonheur dans l'au-delà -, la conception idéolo-théologique est la même : seule la loi divine peut organiser une société. Mais les salafistes estiment qu'imposer la loi divine relève de la responsabilité des seuls gouvernants, et non des citoyens.

Les « djihadistes » partent de la base de l'idéologie salafiste pour justifier la violence : ils estiment qu'imposer la loi divine relève de la responsabilité de tous, citoyens compris. Pour eux, « il n'y a pas d'innocents », puisque toute personne paye des impôts, donc participe au gouvernement qui utilise des lois humaines[71]. A leurs yeux, aucun pays n'est musulman puisque tous ont recours à la loi humaine. Il faut donc prendre les armes pour créer une Terre musulmane qui deviendra la base, à partir de laquelle les musulmans s'organiseront pour faire leur Hijra et pour étendre la Charia (d'où le nom Al Qaïda qui signifie en arabe « la base »). Pour les salafistes, celui qui reste en « terre mécréante » commet un

[71] *Ibid.*

péché. Pour les djihadistes, il n'est plus musulman et peut mourir comme les autres « complices du gouvernement ». Les « djihadistes » se considèrent eux-mêmes comme des mécréants s'ils restent en « terre mécréante » sans agir pour changer les choses.

L'équipe du CPDSI pense que l'une des grandes différences entre les salafis et les « djihadistes » réside dans les solutions compensatoires qu'ils proposent pour pallier ce monde corrompu par les lois humaines. Ces solutions ont la caractéristique commune d'être toutes deux dysfonctionnelles, mais à des degrés différents : les salafis conseillent de fuir les autres (ou la société corrompue si c'est possible) alors que les « djihadistes » les persuadent qu'il faut construire une société non corrompue en imposant la loi divine quitte à tuer tous ceux qui ne pensent pas comme eux. Mais dans les deux cas, le jeune intellectualise l'existence d'un problème dans sa vie et dans sa société dont la solution se trouve dans son adhésion à l'idéologie salafiste ou « djihadiste ».

Bien entendu, les salafistes ne sont pas réprimables au niveau légal, pas plus que les mormons ou les Loubavitchs d'autres mouvements de type sectaire qui ont tendance à vivre entre eux et à se construire leurs propres règles. Un citoyen n'est jamais redevable de ses pensées, mais toujours de ses actes et de leurs conséquences concrètes. Il a le droit de penser ce qu'il veut, tant qu'il n'entrave pas la liberté des autres et l'ordre public. Il serait contre-productif de développer

une répression spécifique envers les salafistes et non pas envers les mormons, les scientologues, les évangélistes, etc. Cela provoquerait une répression à géométrie variable pour le même fonctionnement de type sectaire et créerait une disproportion flagrante, d'autant plus que les salafistes quiétistes dénoncent et luttent contre Daesh. Le problème est bien la récupération par les recruteurs djihadistes de certains jeunes salafistes.

En même temps, on ne peut valider les interprétations des salafistes les plus sectaires comme si elles relevaient de la simple liberté de conscience. Ils ont l'habitude de présenter leurs comportements de rupture comme s'ils étaient une simple application automatique d'un islam orthodoxe (le vrai islam). Ainsi, ils se placent sur le registre du droit à la liberté de conscience et renvoient ceux qui voudraient les questionner à la posture d'islamophobes. Petit à petit, ces derniers banalisent les comportements de rupture et de séparation comme si c'était l'essence même de la religion musulmane. Combien de non-musulmans sont-ils persuadés aujourd'hui que l'islam interdirait de serrer la main d'une femme, de porter autre chose qu'un niqab, de s'asseoir à une table où d'autres consomment de l'alcool ? La preuve étant qu'on appelle les non-salafis des « modérés ». Cela résume bien la situation : les Musulmans qui se mélangent aux autres seraient « modérément » musulmans ! Pourtant, ils sont simplement Musulmans.

Il serait temps d'appliquer les lois en matière de laïcité et de liberté de convictions,

avec leurs droits et leurs devoirs, et de bien évaluer l'effet du discours sur le jeune et ses conséquences en actes factuels. Le droit à la liberté de conviction n'est pas supérieur aux droits de l'enfant, ni à l'égalité entre hommes et femmes. Si le discours qui se définit comme religieux empêche la socialisation d'un enfant, il entrave le respect de la charte des droits de l'enfant. On ne peut priver un enfant de sortie, de soins, de grands-parents (non salafis) ou d'école, même au nom d'une religion. Si l'effet du discours entraîne la violation des droits de l'enfant (droit à la culture, à l'éducation...), les institutions ne peuvent fermer les yeux sous prétexte de respect de l'islam. Considérer que l'islam interdirait à un enfant d'aller à l'école avec des non-musulmans relève d'une forme d'islamophobie. Il s'agit donc, *a minima*, de bien diagnostiquer comme dysfonctionnants les comportements de rupture, quelle que soit leur justification.

Nous appelons à travailler en profondeur avec les experts et théologiens musulmans pour réfléchir à la question du rôle et de la place du salafisme en France, dans la perspective de la lutte anti-terroriste.

6

EXTRAIT DE RETRO-ANALYSE DE MORGANE, 16 ANS :

« C'ÉTAIT UN PEU COMME SI J'ÉTAIS NOYÉE PENDANT TOUT CE TEMPS ET QUE LE CPDSI M'AVAIT TENDU LA MAIN SUFFISAMMENT POUR SORTIR LA TÊTE DE L'EAU. ET JE ME HISSAIS EN M'ACCROCHANT A MES PARENTS... »

Je me cachais chaque soir pour pleurer toutes les larmes de mon corps dans l'espoir que mes maux coulent à travers mes larmes…

Je me cachais chaque soir pour pleurer toutes les larmes de mon corps dans l'espoir que mes maux coulent à travers mes larmes. J'étais très souvent seule, même dans ma propre famille. Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis, que ce soit au collège ou au lycée. Je ne vais pas le cacher, je n'étais pas bien chez moi, je n'y trouvais plus ma place depuis que ma sœur était née. Je me sentais comme le souffre-douleur de tout le monde. J'encaissais l'humeur de mon frère violent et raciste, les soucis de santé de ma mère, les crises de ma sœur... Pour fuir cette solitude, j'allais souvent sur internet. C'était mon refuge. J'avais l'impression que les personnes de mon âge n'étaient pas assez matures, je n'aimais pas leur mentalité. Je préférais communiquer avec des personnes plus âgées. J'avais l'impression de partager les mêmes valeurs et les mêmes centres d'intérêts. Je me suis reconvertie[72] à l'islam très jeune, dès l'âge de 11-12 ans, par conviction et recherche d'un soutien. Je vivais ma religion paisiblement. J'ai toujours pensé qu'un Dieu existait. Ma famille n'est pas croyante. Mon père est même darwinien et non créationniste. Je ne pouvais pas leur demander conseil ou discuter avec eux de religion. Cependant, ils ne m'ont pas rejetée quand ils ont appris ma conversion et n'ont pas essayé de me faire changer d'avis. Ça ne leur a pas posé de problème, j'étais libre de choisir ma voie, même si ce n'était pas la même que la leur. Alors je me suis renseignée toute seule sur internet. Quelques années

[72] Elle parle de reconvertis et non de convertis car pour le discours radical, tout être humain est né Musulman et a ensuite été détourné de l'islam par un endoctrinement.

après ma conversion, j'ai rencontré dans un forum de discussion des femmes musulmanes qui se disaient de la Salafiya. J'ai trouvé leurs paroles très belles et touchantes, cela m'a beaucoup attirée. Je me suis fait un autre compte Facebook où on ne voyait pas mon visage pour que mes parents ne me reconnaissent pas. J'avais changé mon identité et mes photos. J'avais pris contact avec énormément de personnes avec une kounya (surnom) qui faisait penser à Daesh comme Hafsa ou Abou Hafs (jeune lionne ou père du lionceau). À cette époque, je ne savais pas que ces kounya étaient bien souvent utilisées par des pro-Daesh. J'ai commencé à les suivre en me disant qu'ils étaient dans la vérité parce qu'ils connaissaient mieux l'islam que n'importe qui. Qu'ils étaient sur le droit chemin... Simple reconvertie, j'avais forcément besoin de modèles pour pouvoir bien pratiquer ma religion. C'est comme ça que j'ai appris la religion avec des personnes qui voulaient partir faire le djihad, que ce soit en Afghanistan, en Syrie ou dans d'autres pays. Je ne vérifiais pas si ce qu'on me disait faisait réellement partie de l'islam. À cette époque, je ne me posais même pas la question, j'en étais persuadée.

Je suis passée du pro-palestinien à l'antisémitisme…

Je suis passée du pro-palestinien à l'antisémitisme. Au départ, j'ai beaucoup visionné des vidéos sur la Palestine. J'étais fascinée. J'ai regardé des centaines et des centaines de vidéos, je passais mes journées à écouter des musiques pro-palestiniennes, à regarder des documentaires qui montraient tous les massacres.

Je voyais des enfants mourir, ça me déchirait le cœur et ça me révoltait. Ensuite, je me suis renseignée sur tous les pays qui étaient victimes de massacres, de génocides, comme la Birmanie, le Rwanda,...

Dans les recommandations de Youtube, je suis vite tombée sur des vidéos de 19HH. J'ai trouvé la voix du frère tellement envoûtante que j'ai continué à regarder les vidéos, au point de les apprendre par cœur. Je voulais retenir tout ce qu'il disait, tous les hadiths, tous les passages du Qor'an (Coran). J'avais envie d'apprendre au maximum et du coup j'en oubliais les contextes historiques. Je montrais même à mes parents certains passages de ces films. Je choisissais des morceaux où des personnes chantaient en arabe pour qu'ils ne comprennent pas les paroles. Même mon père trouvait ça poignant. Il me disait qu'il aimait bien. Ensuite, ils m'ont beaucoup parlé du Tawhid (l'unicité de Dieu). Ils me disaient qu'il était interdit d'utiliser des émoticônes dans mes textos. Si je me permettais de représenter un visage, je me mettais au même niveau que Dieu car lui seul pouvait créer. Une personne m'a dit que si je dessinais des visages ou des animaux, le jour du Jugement Dernier, Dieu me demanderait de donner vie à mes dessins. Comme je serais incapable de le faire, Il me jugera comme une mécréante et Il me jettera en enfer. Le dessin était une grande passion pour moi, cela me permettait d'évacuer mes émotions, de partir dans un autre monde. J'ai tout arrêté du jour au lendemain. Ne serait-ce que dessiner un soleil, on me l'avait interdit, sous prétexte que c'était quelque chose que Dieu avait créé. Pour supprimer les représentations humaines qui m'entouraient au quotidien, j'ai dû brûler des rideaux, des tentures et

des photos que j'avais. J'ai également effacé toutes les photos de moi sans voile que ma mère avait sur son ordinateur, jusqu'à ma naissance... J'avais peur que Dieu m'en veuille parce que j'étais complice de mécréants qui voulaient l'égaler. C'était moi qui avais autorisé ma mère à prendre la photo, c'était moi dans le cadre, donc c'était moi qui avais péché. Au final, j'ai détruit pratiquement tous mes souvenirs d'enfance.

On a peur de tout et en même temps, on se dit qu'on n'a peur de rien…

On a peur de tout et en même temps, on se dit qu'on n'a peur de rien parce que Dieu est avec nous. C'est contradictoire... Ils me disaient que le diable utilise les musiques pour nous éloigner de la religion. Au début, j'avais juste droit aux percussions, ensuite ils les ont retirées aussi. J'ai arrêté de regarder la télévision. Ils m'angoissaient en me disant que la seule différence entre les Musulmans et les mécréants était la prière. Si je faisais des activités, regardais une série ou écoutais une musique, cela m'éloignerait de la religion. J'allais préférer finir mon activité plutôt que faire ma prière à l'heure ou lire des livres sur l'islam. J'avais très peur de dépasser l'heure car si on avait seulement trois minutes de retard, on me disait que notre prière n'était pas acceptée par Dieu. Je me suis beaucoup renfermée sur moi-même, je n'osais plus sortir avec des amis, toujours avec cette peur de devenir mécréante à cause d'une minute de retard pour la prière... Les gens ne comprenaient pas et pensaient que je voulais me montrer lorsque je faisais la prière à la vue de tous dans les magasins ou dans la rue... Pourtant ma peur était

profonde. Je n'osais même plus entrer dans la voiture de ma mère parce qu'elle mettait tout le temps la radio et la musique. J'avais peur que le Diable arrive à me pénétrer et à me détourner du vrai chemin. Ils m'ont aussi beaucoup parlé de l'interdiction de la mixité. Ils m'expliquaient qu'il fallait éviter toute tentation. Je devais refuser d'entendre la voix d'un homme. Je ne pouvais pas écouter une chanteuse car il était interdit pour une femme de chanter. Cela pouvait tenter les hommes et elle était considérée comme une séductrice. Les femmes ne devaient pas montrer leur visage, ni même leurs mains, leurs pieds. Ils n'arrêtaient pas de répéter une phrase qui m'a beaucoup marquée : « ce n'est pas l'islam qui interdit tout, c'est la société d'aujourd'hui qui autorise beaucoup trop ». J'étais en accord avec ça. Cela me révoltait que les filles puissent s'habiller comme elles veulent, se maquiller à outrance sans avoir de problèmes ou avoir le comportement dans la rue qu'elles souhaitent (crier fort, rire fort, etc..). La pudeur était importante pour moi. Je suis incapable aujourd'hui de comprendre pourquoi j'ai adhéré à ça. Une fille avec un pantalon, un jean slim ou un jean basic était vulgaire. Je refusais de les regarder, je baissais le regard et je m'en éloignais le plus loin possible. J'avais peur à chaque fois de faire quelque chose qui m'aurait menée en enfer. Je pense que c'est à cause de tous les interdits que je me suis renfermée sur moi-même. Je suis devenue très paranoïaque sur le monde qui m'entourait. Je voyais tout le monde comme des Illuminati qui commandaient tout dans l'ombre, comme des traîtres, des fourbes, des démons...

La haine a envahi mon cœur tout doucement…

La haine a envahi mon cœur tout doucement. J'ai commencé à rejeter les personnes de mon âge que je trouvais trop immatures. Ensuite, mes amis proches, parce qu'ils ne pensaient pas comme moi. Pour finir, ma famille. Je pensais qu'ils m'interdisaient trop de chose en me demandant, par exemple, de rattraper ma prière le soir et de retirer mon voile pour aller à l'école. Ils considéraient la scolarité plus importante que la religion. « Mes sœurs » me disaient que comme mes parents n'étaient pas musulmans, ils ne raisonnaient pas comme nous, ils ne pouvaient pas comprendre ce que nous devions faire et ce qui nous était interdit. Dieu passait avant tout, je ne devais pas écouter mes parents. Pour me convaincre de remettre le voile alors que mes parents me l'avaient interdit, ils me disaient que c'était mon djihad (donc l'effort et l'épreuve que je devais assumer). Je percevais mon entourage comme des personnes qui voulaient m'empêcher de rentrer au paradis. Je me sentais en décalage et j'ai commencé à les haïr. Plus je me sentais décalée du reste du monde, plus je me sentais proche des gens avec qui je parlais sur internet. Seuls eux me soutenaient, me comprenaient, me conseillaient, m'aidaient et me donnaient de l'amour. J'ai renié les liens avec ma famille et avec le reste des gens. Même ceux qu'ils appelaient les « Musulmans modérés ou égarés », je ne voulais pas les approcher. Je refusais les marques d'affection de ma mère, comme les câlins... Je ne voulais plus voir mon père. J'ai même détesté ma petite sœur... Je la voyais comme le parasite de ma vie. Chez moi, ce n'était plus chez moi. Je me dénouais petit à petit

de tout ce que j'avais connu. J'essayais d'oublier mes 15 ans de vie : amis, famille, habitudes alimentaires, vestimentaires, paysages français… J'avais oublié qui étaient les miens. Je ne pouvais plus me raccrocher à eux car ils me paraissaient tellement loin, tellement différents de moi que ça me paraissait impossible qu'on puisse avoir une vraie relation. Ce n'était plus moi. J'avais l'impression que mon esprit était enfermé dans une cage. Qu'une autre personne détenait mon cerveau. Seul mon corps était là en mode automatique. J'ai énormément de trous de mémoire de cette époque. Mon comportement faisait un peu schizophrène. C'est comme si Daesh avait pris mon corps pour faire sa propagande. Ma mère est la femme de ma vie, je suis toujours en demande de câlins de ma maman. Je ne comprends pas comment j'ai pu la haïr et la rejeter à ce point. Et mon père aussi...

Je n'aimais plus mon pays, je le détestais…

Je n'aimais plus mon pays non plus, je le détestais. Il me dégoûtait, il me faisait honte. Mes parents sont Bretons et je ne suis que Française. J'avais l'impression que mes origines revenaient à être complice des assassinats des Palestiniens et des Syriens. Je voulais me vider de mon sang tellement j'avais honte de mes origines. Je n'arrivais plus à supporter ma vie en France. Cette société m'empêchait de pratiquer ma religion librement. Dans ma ville et même au sein de ma propre famille, j'étais entourée de personnes racistes. Ils n'avaient aucune honte pour déballer des propos choquants sur les Arabes et les Musulmans.

J'étais en minorité, je ne pouvais rien faire. Je n'avais pas le droit de porter mon niqab. Dans la rue, je me faisais régulièrement insulter de tous les noms juste avec mon foulard ou mon jilbab. J'en voulais à mes parents de me laisser là, de vouloir absolument que je reste en France avec eux. Je voulais tant rejoindre la Syrie, que je considérais comme la Terre Promise, la terre bénie. Je me sentais séquestrée. J'avais l'impression qu'en m'obligeant à rester ici, ils me condamnaient à mourir dans l'échec total et m'empêchaient d'accéder au paradis. C'était un calvaire de me rendre au lycée. Je me rendais dans une classe avec des gens pour qui je n'avais aucune estime. Ils étaient trop différents de moi, ils étaient tous pareils. Ils se fichaient de savoir que des personnes meurent chaque jour dans d'atroces souffrances. Ils ne pensaient qu'à s'amuser. Ils me dégoûtaient. Mes sœurs d'internet me disaient : ne fais plus confiance à personne sinon tu ne pourras pas t'enfuir, tu resteras pourrir ici pour toujours. Tu ne pourras jamais vivre comme tu le rêves. Du coup, je voyais « l'autre » comme un ennemi car il était un obstacle à mes projets. J'ai tendance à me confier trop facilement donc j'avais pris la décision de ne plus parler du tout. Je devais me protéger.

Avant de rencontrer Daesh, j'avais fait plusieurs tentatives de suicide…

Avant de rencontrer Daesh, j'avais fait plusieurs tentatives de suicide. Je me suis toujours sentie mal dans ma peau. Je me scarifiais depuis très jeune. J'avais besoin d'évacuer la souffrance. J'ai eu une enfance très difficile et vécu beaucoup de traumatismes. Je n'ai pas grandi dans un environnement sain. J'ai vu des

choses que je n'aurais pas dû voir, j'ai vécu des choses que je n'aurais pas dû vivre. Mon père a toujours été absent dans ma vie. Je ne pensais pas mériter l'affection masculine. J'avalais les paroles des hommes qui me promettaient monts et merveilles. Mais je ne croyais plus en rien. Je pensais que l'amour n'était pas fait pour moi. Cela a changé quand j'ai rencontré sur Télégram un frère qui partageait mon idéologie et qui était sur la terre du Shâm. Cet homme m'a redonné confiance en moi. Il m'a parlé de la Syrie, de Bachar el Assad. Il me disait aider les Syriens, les enfants orphelins, leur apprendre le Coran, l'anglais et à jouer au foot. Il m'a promis le mariage, un bel appartement et des enfants si je le rejoignais. Je voulais arriver sur cette terre sacrée et remplir mes poumons de cette bonne odeur de pureté. Je voulais rejoindre mes frères et sœurs qui combattaient, se sacrifiaient pour sauver cette population. J'avais besoin d'y participer. Je ne pouvais pas rester ici dans mon petit confort, pendant que des gens se font massacrer dans le monde entier. J'angoissais aussi beaucoup pour mes parents qui allaient « cramer » en enfer. Ils n'étaient pas musulmans et commettaient d'énormes péchés. Mes frères me disaient que je devais me sacrifier sur la terre du Shâm pour intercéder pour leurs âmes et les protéger. Le mal au cœur que je ressentais pour les enfants victimes d'injustices m'étouffait. Ils sont arrivés à me faire basculer de la compassion envers les enfants à la haine envers tous les adultes qui m'entouraient qui n'avaient pas cette compassion pour les enfants... Les adultes étaient indifférents face à toute cette souffrance qui existait dans le monde. Ils étaient aveugles face aux complots qui exterminaient les Musulmans.

Je pensais que si j'allais là-bas et que je tuais des gens, c'était pour sauver les enfants. Du coup je n'ai pas pris conscience de mon basculement entre « je veux aider tout le monde parce que j'aime tout le monde » et « j'ai envie de tuer tout le monde puisque personne ne veut sauver ceux que je veux sauver. » J'ai essayé plusieurs fois de partir, en passant par des pays différents. À chaque échec et arrestation, je perdais le goût de vivre. J'avais l'impression de mourir à petit feu. Je préférais la mort plutôt que de vivre sur cette terre de racistes, de persécuteurs, de tueurs et de mécréants qu'était la France à mes yeux...

Le 17 janvier 2015 fut ma première « tentative d'évasion »…

Le 17 janvier 2015 fut ma première « tentative d'évasion ». Je m'étais mariée par internet avec ce djihadiste. J'étais tellement fière que mon homme soit un moudjahidine. Il me protégeait de l'enfer. S'il devait mourir, je serais heureuse car il mourrait en martyr et nous serions en sécurité tous les deux au paradis. Je ne pensais qu'à le rejoindre. C'était devenu une obsession. J'y pensais constamment. J'étais terrorisée par l'idée que mon mari décède au combat avant que je ne puisse le rencontrer physiquement au moins une fois. Finalement, il était plus important pour moi de rejoindre mon mari que de faire la Hijra (émigration). Plus tard, je me le suis beaucoup reproché. Je pensais que si Dieu ne m'avait pas aidée à faciliter mon départ, c'était justement parce que je n'étais pas partie avec la bonne intention. On ne doit pas partir au Shâm pour un homme mais pour Dieu...

Malgré la colère que je ressentais pour ma mère, je pensais beaucoup à elle. J'avais peur de la détruire, qu'elle s'inquiète trop. Pour faire passer ce sentiment, je relisais souvent une sourate qu'une sœur m'avait envoyée : « Et si tu obéis à la majorité de ceux qui sont sur terre, ils t'égareront du sentier d'Allah : ils ne suivent que la conjoncture et ne font que fabriquer des mensonges ». La Syrie représentait mon pays, les sœurs et frères qui étaient là-bas représentaient ma famille. Je ne les connaissais pas mais je les aimais plus que ma famille de sang. Je m'imaginais au sein de ma communauté, m'occuper des orphelins, apprendre la religion, rire et aider mon mari. J'avais des images de paradis. Nous étions solidaires entre nous, heureux, partagions les mêmes valeurs et faisions réellement quelque chose pour lutter contre les massacres de pauvres innocents. Je savais que c'était un pays en guerre, mais ça serait toujours mille fois meilleur que la France. Je reniais mon pays et mes origines françaises. Je ne faisais plus partie de la communauté française, je n'avais rien à voir avec elle. Je n'acceptais pas les injustices dont j'étais témoin dans mon propre pays. Je savais que des choses semblables ou pires existaient en Syrie. Je n'y allais pas pour voir toutes les beautés de ce pays mais pour affronter la misère, la famine, les mutilations de certains, la peur, mais aussi faire exister l'espoir, enseigner aux enfants et jouer avec eux, adopter un enfant et m'occuper de lui. Les Musulmans, les vrais, étaient de plus en plus rares. J'étais ébahie par le courage des gens de la Dawla. Ils avaient plaqué famille, amis, maison, absolument tout, pour Allah. J'avais envie d'en être. Je rêvais de porter le drapeau de l'islam. Ma première tentative de départ a été un échec. J'ai

été arrêtée en Allemagne. J'ai appris par le juge plus tard qu'une personne avait appelé de la Guadeloupe pour signaler mon intention de partir. Je ne vois qu'une personne en Guadeloupe qui aurait pu faire ça et c'était un frère qui m'avait proposé de m'emmener en voiture. J'étais tombée de haut quand j'avais su qu'il m'avait dénoncée. C'était un traître au sein de notre propre groupe. Ils avaient raison, je ne pouvais faire confiance à personne. Il y avait des infiltrés mécréants partout. On ne savait plus qui était vraiment véridique.

Lorsque je suis passée en audience, j'avais peur que le juge m'enferme et brise toutes mes possibilités de nouveau départ…

Lorsque je suis passée en audience, j'avais peur que le juge m'enferme et brise toutes mes possibilités de nouveau départ. J'espérais que le juge me retire du lycée. Je préférais de loin la prison au lycée. Chaque jour, j'avais peur de craquer, de blesser quelqu'un tellement je haïssais les professeurs comme les élèves. C'est au tribunal que j'ai revu ma mère pour la première fois après ma tentative de départ. Je ne l'avais pas vue depuis deux semaines et demie. Je la dénigrais, l'insultais, la regardais de travers. Je refusais de lui dire bonjour, je n'acceptais pas qu'elle me touche, me prenne dans ses bras alors qu'elle était en larmes. Je l'ai même poussée physiquement. Ne parlons pas de mon père. Je le percevais comme un traître, comme un mécréant qui n'avait jamais été là pour moi. Il m'avait abandonnée et là se pointait au tribunal tout recroquevillé sur lui-même, tout triste comme s'il en avait quelque chose à faire de moi... Je me rappelle qu'ils avaient

appelé la sécurité parce que j'étais partie très loin dans mes propos. J'ai menacé le juge de mort. Je lui ai dit que je voulais l'égorger et jouer au foot avec sa tête. Malgré mon comportement, ma mère était toujours là à me dire qu'elle tenait à moi, qu'elle m'aimait fort. Elle me faisait les gestes de tendresse de quand j'étais petite, et ça m'énervait mais en même temps ça me déstabilisait. C'était bizarre, c'était comme si j'étais entre deux mondes. Elle n'essayait pas de me raisonner ou de me contredire, contrairement à mon père qui était sans arrêt dans la confrontation avec moi. J'étais complètement perdue, je ne m'attendais pas du tout à cette réaction de ma mère. J'attendais qu'elle me rejette. Au final, elle a tellement forcé que je me rappelle m'être blottie contre elle quelques secondes à la fin de l'audience. Ce contact m'a bousculée. Quand je suis partie, je sentais encore son odeur...

Le juge m'a placée en foyer avec un éducateur qui me surveillerait pendant un an. Ce n'était pas grand-chose. Je me suis promis de détester l'éducateur et de ne jamais lui adresser la parole. Il ne fallait pas qu'il puisse m'endoctriner et m'éloigner de la vérité. Je savais que je n'aurais pas de mal à m'échapper encore. J'avais l'impression d'être comme un lion en quête de liberté enfermé dans le corps d'une gamine de 15 ans.

J'ai été prise d'une passion nouvelle pour les armes, les meurtres et la guerre…

J'ai été prise d'une passion nouvelle pour les armes, les meurtres et la guerre.

J'aimais « les terroristes » et je n'avais aucune pitié pour les non-Musulmans. Le fait que l'État m'empêchait de partir en Syrie, d'atteindre mon but, me révoltait. La haine envers mon pays se multipliait chaque jour. En fait, leur comportement validait le discours que j'avais entendu de Daesh. « Les Français » ne voulaient pas qu'on aille défendre des populations que la France et d'autres pays massacraient. Ils laissent les Juifs rejoindre l'armée d'Israël sans souci mais nous, on était vus comme des terroristes si on voulait aider nos frères. Ils faisaient semblant de vouloir nous sauver en nous empêchant de partir là-bas, alors qu'en vérité ils voulaient continuer à torturer la population musulmane sans témoin. J'étais persuadée qu'ils ne voulaient personne pour défendre les milliers de civils qu'ils tuaient en lançant leurs drones. Pourquoi attaquaient-ils autant de civils ? C'était la preuve qu'il n'y avait pas réellement de terroristes. En plus, je voyais les vidéos, les reportages sur Netflix des casques blancs qui travaillaient aux côtés de groupes djihadistes... Après les bombardements de la Coalition Internationale, c'étaient eux qui sauvaient les blessés et ramassaient les corps des morts. Alors qui étaient les gentils dans cette affaire ? Je me disais qu'en France, ils mettaient en prison les Musulmans et les faisaient passer pour des terroristes alors que c'étaient eux, les terroristes, les meurtriers, en col blanc...

C'est à ce moment que le groupe a commencé à me parler de commettre des attentats en France. J'avais tellement envie de me venger que je l'envisageais si je n'arrivais vraiment pas à repartir. Au foyer, les éducateurs disaient voir ma détermination. Au final, ça me motivait encore plus. J'avais envie de leur montrer

que oui, ils avaient raison, j'étais plus que déterminée. Même si on me mettait des bâtons dans les roues, j'avancerais jusqu'à ce que le bâton se brise. J'étais envahie par des images très violentes. Je me voyais égorger quelqu'un. L'image d'un couteau dans ma main droite et une tête de koffar que je tenais comme un trophée dans la main gauche me revenait en boucle. Je m'imaginais même prendre ma sœur en otage pour que ma mère me laisse passer la frontière sans me dénoncer...

Un soir, j'ai craqué, j'ai supplié ma mère de me faire enfermer…

Un soir, j'ai craqué, j'ai supplié ma mère de me faire enfermer. Depuis petite, j'ai fait quelques séjours en hôpital psychiatrique, à cause de crises de violence. J'ai de très mauvais souvenirs : une fois, on m'avait attachée sur mon lit en sous-vêtements pendant toute une nuit. Je m'étais sentie violée dans mon intimité.

Pourtant, pendant que j'étais en contact avec mes frères et sœurs, j'avais parfois des flashs, des doutes, comme si soudain j'avais besoin d'aide. Très vite je me reprenais. Je pensais que c'était le Diable qui chuchotait dans mes oreilles pour me détourner du droit chemin. Je me sentais seule, je refusais de sortir avec les autres parce qu'ils n'étaient pas musulmans. Le foyer ne voulait pas que je sorte avec mon voile et en plus, c'était trop compliqué vis-à-vis des horaires de prière. Du coup je ne sortais pas, je restais enfermée dans ma chambre toute la journée. C'est à ce moment que je me suis beaucoup rapprochée de ma mère. Je l'appelais pour faire passer le temps. Une fois, on a passé six heures et demie au téléphone

toutes les deux. Elle passait ses journées au téléphone avec moi. En parallèle, j'étais arrivée à reprendre contact avec la Dawla, grâce au téléphone d'un jeune du foyer. J'avais préparé un autre départ. J'ai été à nouveau arrêtée, cette fois à Paris. J'ai été replacée dans le même foyer, qui m'a déscolarisée pour mieux me surveiller. Ils m'ont interdit de rentrer chez ma mère le week-end. Ils lui ont interdit de venir me voir au foyer. Ma petite sœur avait été hospitalisée, je n'avais pas le droit d'aller la voir non plus. J'ai beaucoup culpabilisé, je me sentais responsable de son mal-être. Les éducateurs pensaient que ma famille était un danger pour moi. Comme si tout cela était de leur faute... Selon eux, il fallait m'éloigner de mes parents pour que j'aille mieux. Je devenais folle. Ils ne comprenaient pas que c'était dix fois pire s'ils m'éloignaient des seules personnes qui m'aimaient et se battaient pour moi. J'ai fugué à plusieurs reprises, juste pour retrouver ma mère. Je marchais pendant des heures en pleine nuit pour rentrer à la maison. Ma mère se retrouvait seule, une fille à l'hôpital et l'autre enfermée dans un foyer. Bien souvent, quand j'arrivais à la maison, je ne la trouvais pas car elle passait ses nuits à me chercher partout, sachant que je m'étais enfuie. C'est toujours elle qui me retrouvait, pas la police, pas le foyer. Elle appelait la gendarmerie pour leur dire que j'étais sous le porche. Quand je fuguais, mon père qui travaillait sur Paris me cherchait à Montparnasse. Il m'a dit avoir dormi plusieurs fois sur place pour surveiller toutes les personnes qui descendaient des trains qui venaient de Bretagne.

Parfois, le directeur du foyer m'autorisait à rester la nuit chez ma mère et ne venait

me chercher que le lendemain matin pour me ramener au foyer... Quand j'avais l'autorisation de rester une nuit chez moi, ma mère ne dormait plus de la nuit, c'est tout juste si elle ne couchait pas devant ma porte pour être sûre que je ne parte pas.

Un jour, ma mère m'a annoncé qu'elle avait pris rendez-vous avec une association car la famille avait besoin d'aide…

Un jour, ma mère m'a annoncé qu'elle avait pris rendez-vous avec une association car la famille avait besoin d'aide… Je n'étais pas idiote, j'ai vite deviné qu'elle parlait du CPDSI. Je les voyais comme une équipe de koffars, payée par le gouvernement avec l'argent du Mossad pour « désislamiser » les jeunes. Tout le monde savait qu'ils empêchaient les jeunes de faire leur Hijra. Mes frères m'avaient déjà prévenue. Pour que ma mère ne m'y amène pas, j'ai fait comme si tout allait bien. Je voulais gagner du temps pour organiser rapidement un troisième départ. Je lui ai dit que je voulais bien aller voir des spécialistes, mais tout sauf Dounia Bouzar et son équipe. Mes parents ne m'ont rien dit. Je pensais que ça marchait, jusqu'au jour où j'ai piqué le téléphone de ma mère. Je suis partie aux toilettes avec son téléphone pour fouiller dans ses messages, savoir si elle avait vraiment contacté le CPDSI et je vois le nom de Laura Bouzar. C'est comme ça que j'ai su que le lendemain, mes parents me traîneraient vers le CPDSI. J'étais encore en foyer d'urgence à ce moment-là.

Pour leur faire croire que tout ça était terminé, j'ai décidé d'accepter d'aller

rencontrer l'association. Je haïssais Dounia Bouzar. On m'en avait beaucoup parlé sur les réseaux. Ils me disaient que Dounia Bouzar, c'était Satan sur terre, qu'il ne fallait pas lui parler parce que c'était une mauvaise femme, qu'elle ne connaissait rien à la religion, que c'était une fausse Musulmane, une infiltrée du Mossad... La première fois que je suis venue, j'avais qu'une envie, c'était de partir. J'avais envie de la tuer parce qu'elle me faisait peur. En fait, j'avais très peur de les rencontrer, elle et son équipe. Ils étaient un obstacle pour mon départ en Syrie. C'était comme si j'arrivais en enfer. Je m'étais préparée mais dès que j'ai vu Dounia dans la pièce, je n'ai pas pu rester, j'allais tout casser... Il fallait que je sorte et que je ne la revoie plus jamais de ma vie...

Quand j'ai commencé à participer aux groupes de paroles du CPDSI, j'avais l'impression d'étouffer…

Quand j'ai commencé à participer aux groupes de paroles du CPDSI, j'avais l'impression d'étouffer… Je murmurais du Coran en boucle pour éloigner le Sheitan. Je refusais de croiser le regard de Dounia. La première fois, en plus des filles présentes, il y avait 2 garçons dans la salle. Il y avait une petite vingtaine de jeunes. Je me sentais très mal car j'avais coupé tous les liens avec le monde depuis 2 ans. Je l'avais fui et j'y étais brutalement projetée. Je n'avais plus l'habitude de parler aux gens, ni même d'avoir des relations avec des gens ou de les voir. Je me cachais derrière mon voile. Je le transformais en niqab. Je ne voulais pas que les hommes puissent me voir ni qu'ils entendent ma voix. J'avais

tourné ma chaise face au mur pour me protéger. Je ne voulais pas prendre le risque d'entendre la voix des hommes, elles auraient pu me tenter, me séduire, alors je me bouchais les oreilles.

J'ai voulu m'enfuir mais les flics étaient postés devant l'ascenseur. Laura est arrivée à me retenir. On s'est isolées dans une pièce toutes les deux. Elle avait une voix toute douce, elle était toute gentille. En plus, elle me faisait de la peine à s'accroupir comme ça pour être à mon niveau et de s'asseoir sur le sol avec moi, alors qu'elle était énorme avec son ventre. Elle était en fin de grossesse. Elle m'a mise en confiance à ce moment-là en me disant que de toute façon, ce n'était pas grave si je ne me sentais pas capable de rester. Ma peur était normale, elle comprenait. J'étais surprise et je me suis un peu détendue. J'ai commencé à me confier à Laura, je ne sais pas trop pourquoi. C'était plus facile de parler à Laura, parce que mes frères ne m'avaient parlé que de Dounia Bouzar. C'était vraiment elle la méchante dans l'histoire. Au final, nous sommes restées des heures assises par terre toutes les deux à discuter. Après, les autres sont venus prier car c'était l'heure. À ma grande surprise, le CPDSI nous a laissés prier. J'étais déstabilisée.

En partant, je savais que je reviendrais. Je ne savais pas pourquoi mais je savais que je reviendrais. Et je suis revenue. De semaine en semaine, le CPDSI est devenu le seul espace où je pouvais reparler avec des gens, autrement que par internet. J'ai pu réapprendre à échanger avec des jeunes qui vivaient la même chose que moi. Cette première séance m'avait fait un effet bizarre, c'est comme si j'avais remis les pieds sur terre. Comme si j'étais en train d'atterrir.

On s'entraidait entre jeunes du CPDSI…

On s'entraidait entre jeunes du CPDSI. On était tous des Musulmans, pour la plupart tous pro-Dawla, quelques pro-Al Nosra et d'autres qui en parlaient au passé. Ça m'a beaucoup aidée de voir des filles qui étaient encore dans l'idéologie et d'autres qui en étaient sorties. Au début, je n'avais qu'une envie, c'était de partir au Shâm avec les jeunes qui voulaient encore partir. Je ne souhaitais pas m'approcher de ceux qui étaient « déradicalisés », je ne voulais même pas connaître leur prénom. J'avais juste envie de leur dire de dégager parce qu'ils n'étaient pas sur le droit chemin. Avec les filles de Daesh, on pouvait se soutenir dans le droit chemin. On pensait la même chose et j'avais l'impression de servir à quelque chose. Je pouvais les conseiller sur ce qu'elles avaient le droit de faire ou pas. Je me suis attachée particulièrement à une petite que je voyais comme ma petite sœur. Je me sentais obligée de la protéger du mal.

Puis un jour, une sœur plus âgée échappée de Syrie a témoigné. Son témoignage m'a énormément touchée. Elle démontait une par une toutes mes illusions sans le savoir. Elle recherchait les mêmes choses que moi mais elle expliquait ne pas les avoir trouvées là-bas. Les confidences des jeunes me touchaient énormément. On pouvait se poser les questions qu'on ne pouvait pas vraiment poser à notre groupe. Quand on avait un doute, on pouvait l'exprimer. Le CPDSI ne nous sautait pas dessus en nous disant « ah, tu vois ! » Les adultes nous comprenaient. Ils respectaient nos rêves. C'étaient des discussions sincères. Certaines racontaient même des traumatismes qu'elles avaient vécus dans leur petite enfance. Un jour,

une jeune s'est confiée sur un viol qu'elle avait subi. Cela m'a profondément bouleversée. Il m'a fallu des jours pour m'en remettre. Elle s'était écroulée dans les bras de Dounia. Une personne de l'équipe, Samira, avait pris le TGV avec la jeune pour ne pas la laisser rentrer chez elle seule dans cet état. Elle avait laissé ses enfants seuls avec son mari pour monter dans le train au pied levé, et n'était rentrée chez elle que le lendemain matin. Je voyais à quel point elles s'investissaient pour nous. Samira, c'était la tante d'une jeune qui avait voulu partir au Shâm et qui avait préparé un attentat en France. Et puis il y avait Foad. Il avait rejoint le CPDSI car sa petite sœur était partie en Syrie à l'âge de 14 ans. Alors il disait qu'il voulait sauver les autres enfants kidnappés par Daesh... Ces adultes ne ressemblaient en rien aux professionnels que j'avais l'habitude de rencontrer. Alors tout doucement, j'ai commencé à leur faire confiance moi aussi. Je me suis beaucoup attachée à Foad. Lorsque je me sentais seule, je pouvais l'appeler la nuit, à n'importe quelle heure. Il pouvait rester la moitié de la nuit avec moi au téléphone. Foad était toujours là pour moi. Je n'étais pas qu'un travail pour lui. Je voyais tellement de souffrance sur son visage lorsqu'il pensait à sa sœur. J'étais obligée de réfléchir aux souffrances que je faisais endurer à ma propre famille. C'était comme un miroir.

J'ai dit « je t'aime » à mon père, la dernière fois remontait à mes 6 ans…

J'ai dit « je t'aime » à mon père, la dernière fois remontait à mes 6 ans... Après la première séance au CPDSI, j'ai eu comme un déclic. Quand je suis rentrée au

foyer d'urgence, je l'ai appelé pour lui dire que je l'aimais. Ça m'a pris comme ça. J'avais vu que mon père se battait pour revenir dans ma vie. Il s'était beaucoup confié à l'équipe devant moi et ses propos m'avaient touchée. Il disait vouloir tout recréer avec moi. Il s'excusait d'avoir été absent de la maison, de m'avoir abandonnée pendant des longues années. Il reconnaissait ma souffrance. C'est comme si on venait de se reconnaître, comme si je voyais pour la première fois qui était mon vrai père. Pas le père que je pensais avoir connu. Mon père voulait que je réapprenne à penser correctement, à regarder les choses avec un sens critique. Ma mère, c'était surtout l'affectif. Elle me donnait tout l'amour que je n'avais pas eu, enfin que je refusais d'avoir pendant cette période. Mon père, lui, me permettait de repenser par moi-même et d'avoir un esprit et des idées bien à moi. Ce que j'ai apprécié, c'est qu'il n'a pas essayé de m'endoctriner pour que je pense comme lui. Il m'a vraiment dit des choses. C'est là où on s'est retrouvés, c'est à partir du moment où j'ai pu regarder les choses avec un œil critique. Les choses ont évolué petit à petit. J'ai commencé à le comprendre, il a commencé à me comprendre et on a pu essayer d'avancer ensemble.

Plus j'avançais dans les groupes de paroles, plus les doutes s'accumulaient, plus je me renseignais, plus je doutais... Je me suis rendu compte que j'en avais déjà de nombreux enfouis en moi que je n'avais jamais osé exprimer. Mais comme les autres en parlaient ouvertement, je ne pouvais plus les garder en moi. Je participais aux discussions... Pendant cette période, j'étais tombée sur une vidéo qui m'avait énormément chamboulée. Je me souviens même de l'heure exacte de

quand je l'ai visionnée, il était 23h33. Ça n'avait rien à voir avec Daesh. C'était une vidéo où il y avait des accidents de voiture avec une musique triste en fond. J'ai ressenti une énorme peur de la mort. Pas pour moi, pas pour mon mari mais pour mes futurs enfants. À cette époque, même si je n'avais que 15 ans, je ne pensais qu'aux enfants que j'allais avoir avec mon mari. J'en voulais tout de suite, dès mon arrivée sur la terre du Shâm. Une seule pensée tournait dans ma tête : je ne voulais pas que mes enfants meurent dans d'horribles souffrances. Je ne me voyais pas en train de donner la vie sachant qu'il y avait la mort juste derrière. À la base, je partais en Syrie pour sauver des enfants, puis pour avoir mes enfants et fonder ma famille. Il y avait comme un truc bizarre tout d'un coup. J'ai commencé à remettre en question mon avenir chez Daesh à partir de ce moment-là. L'incohérence de leur promesse m'a frappée comme une évidence. Moi qui rêvais d'avoir des garçons, ils allaient partir dans les camps d'entraînement dès l'âge de 5, 7 ans. Des sœurs me l'avaient garanti. Les enfants allaient sur le front mourir. Quelle vie j'allais leur offrir ? Je n'avais pas envie de laisser mes enfants, la chair de ma chair, partir combattre. Les enfants devaient être protégés, aller à l'école, apprendre le Coran. J'ai éprouvé de fortes émotions à l'idée que mes enfants allaient mourir là-bas. Cela faisait longtemps que je ne ressentais plus rien. J'ai eu comme un déclic qui m'a fait renaître à nouveau. Je me suis dit que le CPDSI me faisait revivre... C'était comme si je m'étais perdue et que je me retrouvais un petit peu. Comme si je me reconnaissais et que je ne m'étais pas vue depuis longtemps... J'étais dans un puits sans fond pendant beaucoup trop longtemps et

là, je voyais un peu de lumière. Ce n'est pas venu tout de suite, c'était un long tunnel à traverser mais avec mes parents, on voyait la sortie. Un peu comme si j'étais noyée pendant tout ce temps et que le CPDSI m'avait tendu la main suffisamment pour sortir la tête de l'eau. Et je me hissais en m'accrochant à mes parents.

Je ne suis pas fière de ce que j'étais mais je suis fière de ce que je suis devenue…

Je ne suis pas fière de ce que j'étais mais je suis fière de ce que je suis devenue... J'ai fait souffrir mes parents et le reste de ma famille. J'étais devenue un robot sans cœur, sans sentiments, un objet de Daesh qu'on appelait « la perle de l'Islam ». J'étais heureuse de faire partie d'une communauté qui m'aimait et qui me respectait. Du moins, c'est ce que je croyais... Maintenant que je les vois comme ils sont et non comme je croyais qu'ils étaient, ça me brise le cœur de savoir que certains n'ont pas eu la chance de se faire attraper à la frontière comme je l'ai été à plusieurs reprises... Daesh essaie de nous tuer, Daesh essaie de nous diviser. C'est à nous de leur prouver que nous sommes plus forts qu'eux. Ils combattent avec les armes, à nous de les combattre avec l'amour. Je suis Charlie, je prie pour le Bataclan et l'Hyper-Cacher et je suis également Orlando. Nous sommes une seule et même Humanité et c'est à nous de leur montrer qu'ils ne nous abattront jamais, que nous ne nous mettrons jamais à genoux devant eux. C'est à nous d'acclamer l'espoir humain, à nous de nous battre pour ceux qui sont morts dans

ces attentats. Soyons fiers de dire que nous sommes des Hommes à part entière et que nous n'avons pas peur.

Résumé succinct du suivi de Morgane

Morgane fait partie de nos grands succès : elle est à la fois désengagée et déradicalisée. Malgré tout, elle reste fragile, car le renoncement à l'utopie d'un monde meilleur géré par la Loi divine l'a plongée dans une forme de décompensation. Morgane a tenté de partir en Syrie à trois reprises tant un « meilleur ailleurs » lui tenait à cœur. En faire le deuil l'a replongée dans une sorte de souffrance et de fragilité, qu'elle ne doit pas combler ou fuir d'une autre manière. Morgane a conscience de ses blessures qu'elle essaye de panser (et de penser).

Nous avons choisi son exemple car les parents de Morgane ont été exemplaires dans l'énergie qu'ils ont mise, de manière complémentaire, à sauver leur fille. Nous avons compris et conceptualisé le rôle des parents notamment à leurs côtés. Il fallait absolument ébranler le fonctionnement psychique rigide qui s'était installé chez Morgane, à tel point qu'elle en devenait dangereuse tant pour elle que pour les autres. Comme nous avions analysé que le discours « djihadiste » utilisait les émotions pour l'insécuriser, nous avons décidé de travailler aussi sur les émotions pour la rassurer. Une fois de plus, nous nous sommes placés en miroir des « djihadistes ».

Nous avons aussi observé avec cette première famille que lorsque sa mère reproduisait les mêmes gestes qu'elle faisait quand sa fille était petite et qu'elle remettait en place des « petits riens de la vie quotidienne », a *priori* négligeables, cela provoquait chez Morgane une remontée émotionnelle totalement inconsciente et réflexive. Nous avons vite compris que cette mise en situation de «remémoration de la petite enfance » créait les conditions propices à l'émergence des émotions en faisant référence à des éléments ancrés dans la mémoire à long terme (mémoire autobiographique). Cela expliquait l'incontrôlabilité du ressenti émotionnel de Morgane, en lien avec ses souvenirs d'enfance.

Tandis que l'embrigadement a opéré une anesthésie de ses sensations individuelles en la coupant de ses souvenirs affectifs et mémoriels, la résurgence de sentiments, positifs comme négatifs, liés à son enfance a déstabilisé Morgane. En ce sens, il ne s'agit pas uniquement de faire resurgir des souvenirs positifs puisque ceux connotés négativement, pour la jeune, sont aussi fortement chargés émotionnellement. Nous avons nommé cette approche « Madeleine de Proust » en référence au roman de Marcel Proust. Au-delà des moqueries que cela a pu parfois nous valoir, cette méthode a fonctionné avec tous les jeunes que nous avons suivis lorsque les parents arrivaient à la mettre en place, et a toujours provoqué un assouplissement, voire un effondrement de la carapace du jeune. Nous avons mis du temps à conceptualiser. Ce n'est que plus tard que nous avons compris que nous avions fait appel au lien originel comme principal facteur de reconstitution, qui permettait de replacer le jeune au sein de sa filiation. Ainsi, il

retrouvait une partie de ses repères affectifs, mémoriels, cognitifs en retrouvant une place propre dans son histoire personnelle avant d'être soumis aux émotions anxiogènes des « djihadistes ».

Au fond, sachant que le discours « djihadiste » a dilué l'individu dans le collectif paranoïaque, qu'il a opéré une sorte d'« anesthésie » des sensations individuelles, qu'il a coupé le jeune de toute culture pour lui interdire l'expérience du plaisir et l'incarnation de tout ressenti, la remémoration de micro-événements qui ont rythmé sa petite enfance fait resurgir non seulement des sentiments provisoirement refoulés, mais aussi et surtout des sensations, ce qui le ramène à son corps et à ce qu'il est. Lorsque le jeune ressent des sensations, il redevient un individu singulier, un sujet réincarné dans un corps. Ainsi, quand la déshumanisation visée par les « djihadistes » passe par la désincarnation, la déradicalisation passe par la réincarnation.

Dès l'épisode du tribunal raconté par Morgane, nous avons compris que la remémoration de ses souvenirs avait agi sur sa dimension émotionnelle, ce qui a eu pour effet de contrer l'embrigadement. Par conséquent, elle a permis à cette jeune de retrouver des sensations indélébiles de l'enfance, non liées au groupe « djihadiste ». Sa mère est parvenue à lui faire ressentir des sentiments pour qu'elle se différencie progressivement du ressenti du groupe « djihadiste » et à mesure qu'elle ressentait des sensations, elle redevenait un individu singulier. Nous avons assisté à une sorte de réveil. Ce travail minutieux et subtil s'est poursuivi durant plusieurs mois. Chaque remémoration de Morgane provoquait une brèche dans

son fonctionnement psychique rigide en lui faisant revivre une expérience émotionnelle déstabilisante parce qu'elle lui permettait de se rappeler le temps sécurisant où elle faisait confiance à ses parents.

Au fond, cette approche a permis de sécuriser Morgane qui était envahie par des émotions négatives anxiogènes qui l'empêchaient de garder des liens avec son entourage. Le sentiment de type « paranoïaque » de la jeune avait été construit par le collectif du groupe « djihadiste » en individualisant son discours. En miroir, la première étape de la déradicalisation devait trouver des stratégies pour instaurer des relations d'individu à individu, en touchant Morgane sur un versant émotionnel. Ainsi, une fois que Morgane se sentait rassurée, son père pouvait la remobiliser sur le plan cognitif en la plaçant face à ses contradictions. Ce qu'il a fait.

Je tiens à mettre un extrait de témoignage de ce papa qui s'est remobilisé pour sa fille et a donné de la force aux autres pères, qui culpabilisent souvent parce que ces derniers ont le sentiment de ne pas avoir su protéger leur enfant.

La collaboration avec les parents a été fondamentale pour trouver des stratégies de sortie de radicalité. Notre équipe estime que la contribution des parents est essentielle dans le suivi d'un jeune radicalisé. Nous leur rendons hommage pour leur générosité, leur patience, leur courage et leur force.

« J'ai vécu l'embrigadement de Morgane de manière particulière car j'étais un père absent. Toute ma vie, avant cet épisode, j'ai fait la morale à ma fille sans lui

montrer l'exemple... J'ai été un marginal pendant des années. Mon parcours n'a pas été un long fleuve tranquille non plus. Du statut du pompier le plus jeune de France à 16 ans, je suis passé à celui de trafiquant de drogue. Par amour, j'ai fait la plus grosse bêtise de ma vie, en ramenant d'Amsterdam une grande quantité de haschisch. Être pompier, c'était ma vie. Toute mon enfance, j'avais rêvé de ce projet. C'était plus qu'un métier, c'était une identité. Mais les deux mois de prison dont j'ai écopés pour mon trafic de haschisch m'ont rayé à tout jamais de cet avenir. Tout s'est effondré. Mon avenir, et mon existence même avec. Alors, ma vie est devenue une succession d'échecs et de descentes en enfer. Pourtant j'étais un winner avant de m'effondrer. J'étais le plus jeune de mon département à devenir pompier, le plus jeune réanimateur de France... Je faisais partie de l'élite des pompiers, en milieu périlleux.

Pendant un temps, j'ai réussi à me recycler comme intermittent du spectacle responsable des systèmes de levage. J'étais le mec qui prenait des risques en portant des poutres et des fils électriques à 80 mètres au-dessus des scènes de spectacles. Je partais souvent à l'étranger pour suivre les différents chanteurs. Cela ne remplaçait pas le métier de pompier car je ne sauvais pas de vies, mais j'aimais quand même car je prenais des risques. Je ramenais de l'argent mais je n'étais jamais là. Je bossais 18 h par jour. Ma femme a tout enduré. Les conflits ont commencé. Progressivement, je suis tombé dans l'alcool, puis dans la drogue. Je fumais environ 20 joints par jour. Je suis allé en cure plusieurs fois, je suis sous

traitement de Valium depuis plusieurs années, j'essaye de m'en sortir, de casser ma dépendance aux produits stupéfiants. Mais sans Valium, au bout de quatre jours, je suis en flip, je salive, je déglutis, c'est l'horreur... Je suis cachetonné à fond. Il n'y a pas un jour où je ne m'effondre pas. J'ai fini par ne plus pouvoir exercer ce métier après m'être battu avec des flics, qui m'ont détruit un triceps au bras. Quand je suis sorti une nouvelle fois de prison, je me suis encore plus enfoncé. J'ai touché le bas quand j'ai compris que je ne pourrais plus travailler haut dans le ciel...

Je sais bien que j'ai des tendances suicidaires. Celles de Morgane ne m'étonnent pas plus que ça. Je n'ai pas supporté mon divorce. J'aime toujours ma femme, c'est la femme de ma vie, la mère de mes enfants. Quand j'étais pompier, risquer ma vie m'aidait à me sentir vivant. Je suis comme ça depuis tout petit. « Gérer le risque », c'était vivre à mes yeux. C'est pour cela que le statut de responsable des systèmes de levage pour les spectacles m'a permis de survivre après l'interdiction d'être pompier.

Quand Morgane a commencé à basculer, j'ai voulu la raisonner. Je lui expliquais que l'islam, ce n'était pas ça... Morgane était une petite fille joyeuse, qui n'arrêtait pas d'inventer des spectacles qu'elle nous jouait, à sa mère et moi. J'ai voulu lui expliquer que la religion, c'était le plus grand canular. Mais en même temps, je la comprenais. Elle me ressemblait un peu avec ses espoirs de monde meilleur. Je

suis un fan de géopolitique et d'architecture. J'ai lu Amin Malouf, je devrais dire «j'ai rencontré Amin Malouf », tant ses livres ont été fondateurs pour moi... J'ai fait partie de la génération « Mitterand » : radio-livre, fête de la musique... Fumer du «H », au début, c'était juste une façon de vivre, presque une politique... Je suis revenu de la « génération Mitterand », plus tard, déçu... Maintenant, je suis fondamentalement écologiste. J'ai étudié les anciennes civilisations en prison. Je ne crois pas à la société capitaliste, qui assujettit le reste du monde. Je ne crois plus aux politiques du tout d'ailleurs. C'est pour ça que je comprenais, dans un petit coin de mon cœur, la révolte de Morgane. Sauf qu'elle prenait un mauvais chemin pour combattre les injustices. Mais je comprenais son motif de révolte. Il fallait juste lui montrer qu'elle n'avait pas trouvé le bon moyen de lutte...

Pour aider Morgane, pendant que sa mère essayait de rentrer dans son cœur, je devrais dire « lui redonner un cœur », j'essayais de rentrer dans son cerveau. Son embrigadement m'a permis de reprendre ma place de père. J'ai oublié mes souffrances et mes soucis et je me suis concentré sur elle et sa mère. Il était temps... Contribuer à la sauver m'a aidé moi-même. Je redevenais utile, je servais à quelque chose, enfin...

Au début de son embrigadement, je me suis battu contre ma femme parce que j'estimais que ma fille était trop souvent sur internet. Et comme moi j'étais absent, c'était difficile d'interdire quoi que ce soit alors que je ne gérais rien. De plus, comme beaucoup de parents, j'ai raté la révolution informatique. Pour toutes ces

raisons, je n'étais pas du tout derrière elle pour savoir ce qu'elle faisait. C'est face à ses propos antisémites que j'ai compris que Morgane se radicalisait. Pourtant, j'étais d'accord avec elle quand elle tenait des discours pro-palestiniens et qu'elle dénonçait la politique israélienne. J'essayais de l'envoyer petit à petit vers des ouvrages qui permettaient d'avoir une façon un peu plus riche de rencontrer la religion, mais elle n'était pas à l'écoute, elle n'entendait rien. Elle a dû se sentir particulièrement seule, à ce moment-là, j'imagine... Elle n'avait pas son père à ses côtés.

Quand je suis venu voir le CPDSI pour la première fois, je ne savais pas du tout où j'allais. Mais suite à cette première réunion, j'ai été emballé, je me suis dit « c'est vraiment eux qu'on doit écouter parce qu'ils nous ouvrent les bras ». C'était ça mon sentiment : que le CPDSI ouvrait les bras à toute la famille pour nous épauler. A toutes les familles d'ailleurs. On venait d'apprendre que Morgane avait essayé de rejoindre la Syrie et c'était surréaliste... On avait du mal à y croire. Un peu plus et j'aurais imaginé que la police me mente pour me faire du mal... On était déjà soulagés d'être pris en charge par quelqu'un et de rencontrer des parents qui vivaient la même chose. Je m'en souviens comme si c'était hier : on était 7 ou 8 à table à écouter Dounia, à échanger et à essayer de comprendre. Chaque mot que l'équipe disait était pesé, ça, je m'en souviens aussi. Personne ne parlait pour rien dire. Vous aviez précisé que vous n'étiez sûrs de rien mais qu'on marchait tous ensemble... On était concentrés. Je me souviens aussi que j'avais coutume de dire à mes enfants que j'étais spécialisé en « pédagogie traumatique » et l'équipe me

conseillait de faire exactement le contraire avec Morgane... Heureusement que leur mère a réussi à appliquer ces conseils car c'était moins facile pour moi. Il y a eu un vrai déclic ce jour-là, c'était un moment fort, on a pu poser des choses sur la table, avoir une vraie écoute, et établir la direction qu'on devait prendre parce que c'était ça notre vrai problème, en fait : comment devions-nous réagir face à Morgane ? Et que pouvions-nous faire réellement pour l'aider à sortir de cette emprise ? On était tous au taquet à ce moment-là, avec l'équipe du CPDSI qui était présente le jour et la nuit. Après, on ne s'est plus quittés, et oui, on a monté les marche ensemble, une à une, jusqu'à ce que Morgane relève la tête et nous entende à nouveau.

Maintenant, tout n'est pas rose, elle reste une adolescente à fleur de peau. Les chats ne font pas des chiens. Mais Morgane nous entend et nous voit. On s'en sortira ensemble. »

7

EXTRAIT DE RETRO-ANALYSE DE PETER, 22 ANS : « SI MA MÈRE ME TUAIT DANS MON SOMMEIL À CAUSE DE MA RELIGION, JE VIVRAIS LA MÊME CHOSE QUE MES ANCÊTRES...»

J'ai trouvé la vérité il y a trois ans lorsque je me suis reconverti à l'islam…

J'ai trouvé la vérité il y a trois ans lorsque je me suis reconverti à l'islam. Depuis petit, j'ai toujours su qu'il y avait un Dieu. Tout était justifié dans cette religion. On pouvait faire un État rien qu'en suivant les textes religieux.

Ma famille est non croyante. Ils n'aimaient pas lorsque je les appelais mécréants mais en arabe la traduction de : *koufar, kafara kafirins, kafiroun, mouchrik mouchrikoun*[73], c'est bien non-croyant. Aujourd'hui, je fais attention à ne plus utiliser ces termes devant eux pour ne pas les blesser. Ils avaient le sentiment d'être rejetés, d'être mis à part. Comme si je les considérais comme des êtres différents de moi. Je ne les voyais plus que comme des mécréants et non comme ma maman, ma sœur... Ma mère me répétait souvent que ça lui faisait mal, qu'elle avait l'impression que je la percevais comme une sous-catégorie d'être humain. Je suis resté très longtemps têtu à continuer à utiliser ces termes car ils étaient exacts. Je pensais que ce n'était pas mon problème qu'ils se sentent offensés pour une simple traduction. J'ai compris que ces mots sont péjoratifs dans la culture française car ça renvoie aux croisades où on combattait les mécréants pour leur imposer notre religion, alors j'ai fait un effort.

Ma famille a eu l'impression que je l'abandonnais quand je me suis reconverti. Je ne participais plus aux anniversaires, aux fêtes ou à Noël[74]. Je me souviens que

[73] Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

[74] *Ibid.*

ma mère était très blessée lorsque je ne lui célébrais pas la fête des mères ou son anniversaire. Il y avait aussi la communion de ma petite cousine avec qui je suis très proche, à laquelle je n'ai pas participé. Elle m'avait beaucoup réclamé mais il m'était interdit de pénétrer dans une église. J'avoue que je m'étais éloigné de ma famille. Je ne voyais plus ma grand-mère, mes neveux, mes nièces... Parfois, pour m'intégrer dans les événements, ils venaient les fêter à la maison. Ils ramenaient de la nourriture, des gâteaux mais je refusais de sortir de ma chambre. Je restais enfermé, je n'avais pas le droit de participer sinon j'aurais été complice de leur mécréance. Ils avaient l'impression que je n'existais plus. Je me cachais de ma famille. Ils me disaient que je leur manquais et pourtant je ne ressentais rien. J'avais peur de les approcher, peur qu'ils me ramènent le diable avec tous les péchés qu'ils commettaient au quotidien. Pourtant, j'estimais avoir un bon comportement avec eux. Je n'ai jamais insulté ma mère. Pour garder ce comportement convenable, je me référais souvent à la Sourate l' « Araignée » dans le Coran qui dit : « *Nous avons recommandé à l'homme d'être bon envers son père et sa mère ; mais si ceux-ci te poussent à M'associer ce dont tu n'as aucune connaissance, ne leur obéis pas.»* Dans la Sourate « Loqman », il est aussi noté « *wa sahib'ouma fid dounya ma3roufa* », ce qui veut dire : « R*este avec eux ici-bas de façon convenable* ». Ils ne retrouvaient pas en moi une bienséance sincère. Je me comportais avec eux comme avec n'importe qui. Nous n'étions plus liés par un lien particulier. C'était comme si je respectais un bon comportement pas par amour de ma famille mais uniquement par obligation pour

Allah. Secrètement, j'aurais aimé qu'ils se convertissent pour avoir la possibilité de partager à nouveau quelque chose de sincère avec eux. Ma mère n'arrêtait pas de me dire qu'elle serait morte avant sa conversion. C'était bien cela qui m'angoissait. J'étais persuadé qu'elle allait souffrir en enfer.

Ma mère me renvoyait toujours qu'elle m'avait mis au monde et m'avait élevé…

Ma mère me renvoyait toujours qu'elle m'avait mis au monde et m'avait élevé. Elle utilisait ces arguments pour justifier le respect que je lui devais. Le problème, c'est que je considérais que c'était Allah qui m'avait fabriqué, moi comme le reste du monde. Plus ma mère me renvoyait que c'étaient des conneries, plus je la rejetais et je mettais en avant Mon Créateur. C'était encore ma mère mais ce n'était pas elle ma créatrice.

Ma famille est raciste envers les Arabes depuis déjà longtemps. J'ai grandi en entendant des propos violents, particulièrement de la bouche de ma mère. Depuis ma conversion, elle n'arrête pas de rabâcher à moi et mes frères et sœurs qu'elle regrette d'avoir eu des enfants à cause de moi. Elle disait que l'islam l'a rendue méchante, que si quelqu'un devait prendre une Kalashnikov un jour, ce serait elle.

J'ai rejeté ma famille car je ne voulais plus entendre ce genre de propos. En me comportant comme ça, j'ai validé la vision négative qu'avait déjà ma mère sur l'islam. Pour ma famille, l'islam était une religion qui m'obligeait à m'enfermer dans ma chambre, à ne plus partager de moments avec eux. En fait, je ressentais les

mêmes sentiments que ma famille. Moi aussi, je me sentais rejeté, humilié et insulté par eux depuis que j'étais musulman. J'étais incompris, ils ne m'acceptaient plus, ils me mettaient à part. Ils ne voulaient pas accepter les nouvelles normes que je devais suivre, comme la prière ou l'interdiction de rentrer dans une église ou de fêter des événements illicites. J'avais toujours droit à plein de remarques et jugements sur ma nouvelle religion. Ma famille me manquait beaucoup au fond de moi mais je bloquais toutes émotions pour me protéger, pour ne pas souffrir. Je pensais qu'il était impossible d'arriver à trouver un moyen de vivre avec ma religion et ma famille. Je devais choisir l'un ou l'autre mais je ne pouvais pas avoir les deux ensemble. Je ressentais toujours l'espoir des « non-Musulmans » que leur fils redevienne comme avant. Ma famille me reprochait de vouloir les convertir à l'islam, mais eux aussi voulaient me convertir à l'athéisme. J'avais choisi ma voie, l'islam était la seule et unique religion. Même les plus grands savants non-Musulmans ont dit que l'islam était la vérité. Ils l'ont vu à travers le Coran avec les miracles scientifiques. On le voit dans la Sourate Al Qiyyama (jour de la Résurrection), Verset numéro 4 ou même par rapport au soleil dans la Sourate El Rahman (le tout miséricordieux) ou El Qamar (la lune), etc. Je parlais souvent en arabe et je n'aimais pas traduire à ma famille, ce qui renforçait leur sentiment d'exclusion. Mais l'explication en français aurait été trop approximative et je n'aimais pas transformer les propos en traduisant. J'avais l'impression de trahir le terme. C'était aussi une façon d'empêcher les ignorants de rentrer en communication avec moi. Je l'utilisais comme une barrière. J'ai quand même

essayé de traduire pour inclure ma famille, pour qu'ils puissent me comprendre. Je me disais que le Coran avait bien été interprété en plusieurs langues et non uniquement en arabe. Ma mère me révoltait quand elle disait que je me prenais pour le Prophète. Je ne suis qu'une simple créature. C'est vrai que je me sentais grand par rapport à ma famille qui était toute petite à côté de moi. Ma mère de 55 ans se sentait inférieure à moi et je la considérais telle quelle. Elle n'était plus rien pour moi, je ne voyais plus ce qu'elle avait fait pour moi tout au long de sa vie. Je m'étais élevé très haut et elle était restée enfoncée très bas.

Je pensais qu'on pouvait vivre avec des non-Musulmans, être proche d'eux, mais on ne pouvait pas les aimer*[75]*…

Je pensais qu'on pouvait vivre avec des non-Musulmans, être proche d'eux mais on ne pouvait pas les aimer. Cela était valable pour ma propre famille et pour mes amis. Je pense que j'aimais encore mes parents, mais j'aurais été capable de lutter contre cet amour si j'avais trouvé une preuve dans l'islam qui me le demandait. Des « frères » avaient pris la place de ma famille. Tous les soirs, je restais des heures au téléphone avec eux. Ils étaient ma nouvelle famille. Ils avaient comme moi atteint la vérité. Ils correspondaient à mon niveau. J'étais tellement absorbé dans mes conversations avec eux que je ne réagissais même plus lorsque ma mère m'appelait à l'aide. Ma mère est spasmophile et parfois elle se sent mal et a besoin de mon aide. Je n'y allais même plus sous prétexte que

[75] Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

j'étais en pleine prière ou en discussion téléphonique. Je la laissais allongée dans le canapé avec l'incapacité de bouger, seule. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était m'appeler éternellement. Parfois, mes frères et sœurs arrivaient entre-temps et la secouraient à ma place.

Elle m'a souvent répété que parfois, le soir, elle pensait venir me trancher la gorge pendant mon sommeil. Qu'elle préférait aller en prison, plutôt que de me laisser vivre comme ça. À cette époque, ça ne me faisait rien de l'entendre me menacer. J'avais tellement l'habitude d'entendre ce genre de propos violents dans sa bouche... Je me souvenais des Musulmans qui avaient été torturés uniquement à cause de leur croyance, il y a 1400 ans. Alors si ma mère me tuait dans mon sommeil à cause de ma religion, je vivrais la même chose que mes ancêtres. Ce n'était pas grave. Je mourrais en martyr. Je ressentais quand même de l'amertume, un peu de tristesse envers ma famille car en trois ans, ils n'ont jamais voulu comprendre pourquoi je suis entré dans la religion. Ma mère savait très bien que je m'étais toujours intéressé à la religion, que j'ai toujours voulu me reconvertir. Pour elle, c'était la pire des trahisons d'avoir choisi la religion « des Arabes ». Je lui répétais que l'islam n'était pas la religion des Arabes, que c'était une grande erreur de penser cela. Le Prophète (Alayhi assalat oua assalam) est venu pour toute l'Humanité. Allah (jala oua 3ala) le dit dans le Coran. J'estimais ne pas avoir le droit de L'appeler Dieu car c'est un mot qui vient de la racine « Zeus » et Allah n'est pas Zeus.

Ma mère avait l'impression que j'étais en danger et qu'elle devait me sauver. Elle

voulait provoquer des émotions en moi car elle voyait que je ne ressentais plus rien. Même lorsqu'elle menaçait de prendre tous ses médicaments pour en finir avec cette vie, je lui répondais qu'elle a toujours été suicidaire… Elle me disait que j'étais mort pour elle depuis trois ans, qu'avant j'étais son bébé préféré et que maintenant elle rêvait de me trancher la gorge, qu'elle préférait me voir mort plutôt qu'en prison… Plus elle essayait de me provoquer, plus je me renfermais sur moi-même et j'effaçais mes émotions intérieures. C'était devenu normal pour moi, je ne réagissais plus. Elle était complètement démunie et ne savait plus par quel bout prendre les choses, quels mots prononcer, comment faire, quel comportement adopter. Je ne pense pas qu'elle voulait réellement me faire du mal mais me secouer, me réveiller. En fait, c'était sa façon à elle de me dire qu'elle m'aimait toujours. Alors que moi, j'entendais des attaques et je me sentais encore plus rejeté et mal aimé. Mes frères et sœurs me culpabilisaient aussi beaucoup, en me disant « tu as vu ce que tu fais subir à maman ? » Je n'avais vraiment plus ma place dans cette famille. Ils n'acceptaient pas que j'aie trouvé ma voie. Je leur disais que même s'ils trouvaient ma voie mauvaise, c'était la mienne, il fallait l'accepter car c'était l'unique, la vérité et la seule.

Je me suis documenté sur toutes les religions avant de choisir…

Je me suis documenté sur toutes les religions avant de choisir. Je n'ai suivi personne, j'ai tout appris par moi-même. Bien que ma mère ne m'ait rien enseigné, depuis petit, je suis très curieux. J'ai toujours pensé qu'il y avait un unique

Créateur. On le voit scientifiquement par le chiffre d'or. L'univers est réglé sur le chiffre d'or 71. Ça ne peut pas venir du hasard, il y a une intelligence qui a créé tout ça, qui a réfléchi, qui a fait en sorte que tout soit bien conforme. Je me suis concentré sur les religions monothéistes, ce qu'on appelle le Christianisme etc... Malheureusement, ce qu'on appelle la Bible ou la Torah a été falsifié. Par contre, lorsque j'ai lu le Coran et que je l'ai entendu en arabe, j'ai immédiatement ressenti un bien-être m'envahir. J'ai très vite voulu apprendre l'arabe. Je me suis d'abord concentré sur le *tajwid* (règle de récitation du coran) et j'ai trouvé cela très facile. On ressent toute la beauté, une mélancolie… Ensuite j'ai appris la calligraphie, graphiquement c'est magnifique l'arabe. Pour finir par le Coran, qui est le summum de l'arabe. On a tiré toutes les règles de grammaire et de conjugaison du Coran. Aujourd'hui, n'importe quel intellectuel issu de la péninsule arabique ou même de l'Europe, Musulman ou non-Musulman, dira qu'il est impossible de reproduire un Livre semblable. La psalmodie des *ayats* (versets) est inégalée. Je ne disais jamais ''verset'' car ça vient du mot ''vers'' et la parole d'Allah n'est pas de la poésie. Lorsque j'ai lu « *Al Fatiha* », la première Sourate du *Qor'an*, on voit tout de suite l'unicité. C'était évident que c'était le Seigneur de l'univers. C'est un peu inexplicable, j'ai eu l'impression de voir la vérité. On trouve les questions et les réponses. Allah explique systématiquement les raisons quand Il interdit quelque chose. Par exemple, pour l'interdiction de l'alcool, on voit très bien que c'est mal. Ça engage de nombreuses turpitudes et ça tue des familles. L'alcool, la drogue, la prostitution, tout ce qui est fornication, ça détruit. Ça détruit beaucoup de familles.

Quand je lis le Coran, malgré la répétition, c'est toujours aussi merveilleux, je ressens toujours ce sentiment de bien-être. Dans l'islam, il ne faut jamais prendre un seul récit mais ramener de nombreux textes avant de se faire un avis. Les gens innovent. Ils vont prendre un texte et en tirer une règle générale. Alors qu'il faut prendre tous les textes et après en tirer une règle. Les quatre grandes écoles ont fait comme ça pour le *fiqh* (jurisprudence), la *aqida* (croyance) etc.

J'étais devenu paranoïaque sur la nourriture…

J'étais devenu paranoïaque sur la nourriture. J'agaçais ma famille car je ne voulais pas manger de porc, de viande, de vinaigrette, de mayonnaise, de crème fraîche, etc. Ma mère devait toujours me préparer un plat différent et ça la fatiguait. J'avais 18 ans mais j'étais le petit dernier, et je ne savais même pas ouvrir une boîte de conserve. En plus, je la surveillais pour être sûr de la propreté des couverts qu'elle utilisait pour mes aliments. Pareil pour les barbecues, il en fallait deux avec deux grilles différentes. La fumée de leur viande ne devait pas atteindre la mienne. Même la viande « halal » n'était pas licite à mes yeux. Je ne voulais plus en acheter en grande surface. Je percevais une viande ritualisée uniquement lorsque c'était un imam qui égorgeait la bête. Quand je l'expliquais, j'avais toujours tendance à aller dans les détails, ce qui choquait les gens. J'expliquais qu'il fallait allonger l'animal sur le côté gauche, s'approcher tout doucement en cachant le couteau derrière le dos pour ne pas faire peur à la bête pour ensuite l'égorger. Il faut être miséricordieux envers les bêtes. La personne musulmane qui égorge, doit

dire *bismillah* (au nom de Dieu), et bien aiguiser son couteau pour trancher la jugulaire. Aujourd'hui, je l'explique complètement différemment. Je suis croyant, je crois en Dieu. Je crois que c'est Dieu qui donne la vie et qu'on ne peut pas retirer la vie sans invoquer le nom de Dieu. C'est important pour moi de manger une bête qui a été tuée au nom de Dieu.

J'ai aussi beaucoup fait de mal à ma mère lorsque j'ai enlevé les photos de famille du mur de ma chambre. C'était très violent car elle avait l'impression que je la faisais disparaître. Surtout une en particulier qui nous représentait, ma mère, mon père décédé et moi dans la poussette. Depuis ma naissance, ma mère l'accrochait au mur de ma chambre. Elle ne comprenait pas que je n'avais pas le choix car les représentations faisaient fuir les anges. Je prenais sur moi pour ne pas toucher aux photos du salon. Par contre, même si je disais les avoir jetées, je les avais cachées dans un tiroir. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser complètement. J'interdisais aussi que les chiens rentrent dans la maison. Ma mère a un très fort caractère, elle crie beaucoup mais ne tape jamais. Parfois, je l'entendais pleurer toute seule dans son coin, c'était très dur mais je me consolais en me disant que ce n'était pas une mauvaise intention de ma part. Je les enlevais pour respecter la religion et Allah. Il m'était impossible de garder une petite case pour prendre en compte les sentiments de ma mère. Pourtant, je voyais les *mouslimins* (les Musulmans) comme faisant partie de la meilleure des communautés, du juste milieu. Il était très compliqué de partager la religion et le monde dans lequel je vivais. Je pensais que la société nous compliquait les choses. Les moments où je

sortais, c'était vraiment pour des motifs importants.

J'ai des bons souvenirs de mon enfance, je n'ai aucun regret sur ce que j'ai fait par le passé. J'étais déjà quelqu'un de bien avant la religion. J'étais une personne très aimable et serviable. Gentil, doux et agréable. J'ai eu une enfance merveilleuse. Je n'ai jamais manqué de rien, ça je ne peux pas le nier. Et je remercie ma maman pour ça. Elle m'offrait toutes les choses dernier cri : ordinateur, console, la PS4. J'étais un grand joueur à l'époque et ma mère m'a acheté toutes les consoles de la première à la dernière. Mon père, c'était le contraire de moi. On se ressemblait physiquement, mais au niveau du caractère on n'était pas du tout pareil. On n'était pas du tout la même personne. Je suis quelqu'un d'autodidacte, de solitaire, j'aime vivre seul. Je ressemble plus à ma mère. J'ai eu plein de copains, comme tout le monde, en primaire, au collège, au lycée. Ils m'aimaient tous. Encore aujourd'hui, ils disent que je suis un gars bien et qu'ils me respectent. Pourtant, je ne m'attachais pas réellement. C'étaient des connaissances, des copains d'école, sans plus. Je ne les fréquentais plus. On ne partageait pas les mêmes délires. Moi, j'étais plutôt sérieux, avec une tendance à lire beaucoup. J'ai un côté très intellectuel. Et puis je faisais des choses très simples, je ne buvais pas d'alcool avec eux, je n'écoutais pas de musique. Je refusais de voir des filles. Par rapport à leurs passions, ça ne collait pas du tout avec moi. En même temps, ça me rassurait car j'étais convaincu qu'un Musulman n'était pas pareil qu'un non-Musulman. Je pensais qu'il était possible de vivre avec des mécréants même si ce n'était pas l'idéal. Au temps du Prophète (*alayhi assalat wa assalam*), des non-

Musulmans vivaient avec des Musulmans, mais très rapidement, les Musulmans ont formé un État islamique.

J'avais l'impression de vivre dans un monde qui n'était pas adapté à mes valeurs…

J'avais l'impression de vivre dans un monde qui n'était pas adapté à mes valeurs. Sortir ne m'apportait rien. Je considérais que c'était bien pour le corps, ça enlève les toxines mais je ne voyais rien de bien dehors. Je voyais les gens dans la débauche. Je pensais tout le temps aux signes de fin du temps. Tout ce que le Prophète (*alayhi assalat wa assalam*) avait prédit se réalisait. Par exemple sur les habits, il avait dit qu'on verrait des personnes vêtues tout en étant dévêtues et qu'on verrait leurs formes à travers leurs vêtements. J'habite dans le Sud, et dès qu'il y avait un rayon de soleil, j'avais peur de sortir. J'aurais tellement aimé couvrir le corps des femmes et leur mettre un voile. Je n'avais pas le droit de regarder une femme.

Je vois sans arrêt des signes mineurs de fin du monde, mais pas encore des signes majeurs. Chaque jour qui passait me rapprochait de la fin du monde. Il y aura une fin, ça a été prouvé scientifiquement. La fin était proche car ces signes n'existaient pas il y a 1400 ans. Je devais me protéger contre toutes ces *fitna* (tentations), c'était la meilleure attitude pour un Musulman, même si cela m'éloignait de ma famille.

Pour contrer ce monde rempli de péchés qui nous amenait tout droit à la fin des

temps, je surestimais la C*haria*. Je pensais que si nous appliquions les lois qu'Allah avaient fait descendre, la vie sur terre deviendrait parfaite. J'étais convaincu que Ses Lois divines pouvaient être appliquées par des Hommes.

J'avais choisi une kounya avec le nom d'un des Compagnons du Prophète qui n'est connu presqu'exclusivement que pour ses faits d'armes. Je n'avais pas trouvé de biographie en ce qui le concerne mais seulement une anecdote qui m'avait attiré.

Lors d'une bataille, le Prophète dit : « Qui prendra ce sabre en lui octroyant son droit ? » Les Compagnons se précipitèrent pour le prendre et le Prophète redit : « Qui prendra ce sabre en lui octroyant son droit ? » Un Compagnon demanda alors : « et quel est son droit, oh messager de Dieu ? » ; « Que tu combattes dans le sentier de Dieu jusqu'à la victoire ou que tu meures » et le Compagnon dit « Moi je le prendrais en lui octroyant son droit ». Plus tard, lorsque le Prophète l'a vu se pavaner fièrement, il dit « c'est une attitude que Dieu et son Messager réprouvent excepté dans une situation semblable à celle-ci » (un jour de guerre). » J'adorais cette histoire !

Par peur de faire du Shirk[76], j'avais détruit ma carte d'identité, ma carte d'étudiant et ma carte de Sécurité Sociale...

Par peur de faire du Shirk, j'avais détruit ma carte d'identité, ma carte d'étudiant et ma carte de Sécurité Sociale. J'évitais au maximum l'argent aussi. J'étais angoissé

[76] Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

[77] *Ibid.*

à l'idée de faire de l'association[77] à Allah car je savais que c'était le plus grand des péchés. C'était au-dessus de la fornication, de l'alcool. Au départ, je pensais que si j'acceptais d'être reconnu par la France, je devenais automatiquement mécréant. Cependant, je me suis vite rendu compte que c'était une erreur de ma part. J'ai eu une shoubouhat (une ambiguïté), car après j'ai compris que c'était une narration de l'État. Il était noté mon identité, mon âge, ma nationalité, etc. mais ça ne me rendait pas mécréant car je ne faisais aucun acte pour demander la nationalité française. Vouloir la nationalité était un acte grave car c'était espérer être de la même nature qu'un mécréant, qu'un Français, alors que notre nature à nous est l'islam.

Je n'ai par contre jamais lâché les études. J'ai fini mon BAC PRO vente au lycée. Je devais continuer les études après le BAC mais j'ai décidé de rentrer dans la vie active. Je savais qu'il n'était pas possible de trouver un métier totalement halal, je l'avais expérimenté pendant mes stages. Je considérais qu'en islam, on n'était pas responsable de ce que faisaient les autres, mais seulement de soi-même. Par exemple, si sur mon lieu de travail, un collègue actionnait la musique, c'était lui qui commettait la faute. Je n'y étais pour rien. Il y a beaucoup de dérives concernant ce sujet, ça part de la Sourate « *al nissa-ï* ». Il est expliqué la situation d'une personne qui est présente lors d'une assemblée où des mécréants se moquaient de la religion et insultaient Allah. Il serait dit que cette personne était complice par son silence, même si elle était en désaccord avec les propos. Pour ceux qui ne lisent pas l'arabe, il y a eu de multiples interprétations de cet *ayat*. Les gens l'ont

utilisé pour rendre mécréant et faire le *Takfir* de tout le monde. Côtoyer de la mécréance ce n'est pas de la mécréance en soi, il ne faut juste pas la confirmer. La plupart des frères ne faisaient plus rien car ils pensaient que la passivité les rendait mécréants au même point que celui qui commettait la faute. Dans mon espace privé, jamais je n'écoutais de la musique ou regardais la télévision, même si ce n'était pas moi qui allumais car dans cette situation, j'avais le choix de refuser. J'ai arrêté les jeux vidéo aussi car ça me faisait perdre trop de temps sur mon apprentissage religieux. Pour ne pas faire du Shirk[78], je devais faire très attention à ne jamais utiliser le mot « adorer ». Je m'obligeais à dire « aimer » car seul Allah pouvait être Adoré. Ça partait loin, je devais y penser sans arrêt. Je surveillais toutes activités pour être certain de ne pas rentrer dans le Shirk sans m'en rendre compte. Rester enfermé dans ma chambre me sécurisait beaucoup finalement…

Je pense que la religion m'a beaucoup aidé à affronter mes épreuves…

Je pense que la religion m'a beaucoup aidé à affronter mes épreuves. J'ai des frères qui sont accrocs aux jeux et multiplient divers trafics pour combler leurs dettes... Ils ont fait trois ans de prison pour ça. Mon beau-père a quitté ma mère en disparaissant un beau matin, un an avant ma conversion. Ils sont toujours en instance de divorce et elle a réalisé qu'il l'avait trompée à tort et à travers pendant toutes leurs années de mariage. Je suis impuissant. C'était très dur de voir ma

[78] Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

mère épuisée de tristesse. Elle priait pour ne pas se réveiller lorsqu'elle allait se coucher. Avant, je choquais ma mère car je lui disais que c'était une bonne expérience. Allah (*ta3ala*) avait déjà tout prédestiné. C'était le destin (*qadar*) et il fallait en tirer des leçons. Je pensais qu'Allah m'avait protégé en me montrant les erreurs des autres pour que je ne prenne surtout pas la même direction. Grâce à Lui, je voyais ce que les gens devenaient lorsqu'ils succombaient aux péchés de la mécréance. Dans l'islam, il y a une citation d'un savant qui dit : « Que ta parole soit évocation, ta pensée soit méditation, et que de ce que tu vois soit une leçon à la fin. » Il fallait raisonner au maximum et essayer d'avancer. Je ne devais pas m'écrouler à cause de leur état actuel. Ma mère est dépressive depuis 20 ans. Elle peut rester enfermée à la maison pendant des mois, sans même sortir pour prendre le courrier. Elle a beaucoup souffert pendant son enfance, elle a été maltraitée et a fini par vivre dehors à un très jeune âge. Encore aujourd'hui, elle a des cauchemars. Je l'entends hurler dans son sommeil en plein milieu de la nuit. Je me sentais responsable du malheur de ma maman. Lorsqu'elle parlait de suicide ça m'angoissait, ça m'attristait car cette vie n'est pas un jeu. Il n'y aura pas de retour, personne n'est jamais revenu de la mort. De plus, j'étais persuadé qu'elle allait brûler en enfer pendant cent ans. C'était tragique de savoir à l'avance qu'elle irait en enfer car elle n'était pas musulmane. Je ne pouvais pas intercéder pour qu'elle puisse aller au Janah (paradis) car il faut être mouslim ou mouslima. Allah n'allait pas pardonner à celui qui mécrut en Lui. Par contre, je pensais qu'Il excuserait les péchés majeurs des Musulmans. J'avais vu qu'une personne qui se

présente au yawmou-l-qiyama (le jour de la Résurrection), au Jugement Dernier devant Allah, s'il n'a pas commis l'association en Allah, il ira au paradis, malgré ses nombreux péchés. D'un certain côté, j'étais fasciné par la mort et j'attendais que les deux anges Nakir et Mounkir viennent m'interroger dans ma tombe. C'était pour ça qu'on souhaitait tous que nos parents deviennent mouslims. Je pensais même que les bonnes actions des enfants comptaient uniquement pour les parents musulmans. Par conséquent, ma mère ne prenait aucun bénéfice à mes bonnes actions. Le Prophète (*alayhi assalat wa assalam*) avait bien dit que si un Juif ou un Nazaréen [79] entend parler de lui, il a l'obligation de croire en lui. Pour moi, les Gens du Livre étaient uniquement ceux qui ont suivi le Prophète Moussa, *alayhi assalam,* (le Prophète Moïse, que la paix soit sur lui) et Aissa, *alayhi assam,* (Jésus, que la paix soit sur lui). La Révélation est finie, il n'y aura plus de Livres, il n'y aura plus de prophètes, c'est terminé. J'estimais que les Gens du Livre d'il y a 1400 ans ne sont plus les mêmes qu'aujourd'hui. Une personne non croyante pouvait être la plus belle des personnes, pouvait respecter les valeurs de l'islam, pouvait n'avoir jamais commis une chose prohibée par la religion, tout ce qu'il aura fait va compter pour lui, mais il ira en enfer. La mécréance est pire que le meurtre.

J'ai commencé à me questionner quand j'ai réalisé que la religion ne me rendait pas meilleur…

J'ai commencé à me questionner quand j'ai réalisé que la religion ne me rendait

[79] Il ne veut pas utiliser le mot chrétien car il renvoie à la religion du « Christ ». Or, pour lui, c'est une religion inventée par les Hommes et qui va à l'encontre des enseignements du « Christ ».

pas meilleur. J'appliquais des règles comme un robot. C'est comme si j'étais devenu une marionnette et que des gens parlaient à travers moi. Je m'effaçais complètement. Je n'arrivais pas à être dans le dîn (religion) et garder ma propre parole, mon identité. Ma mère avait raison quand elle disait que je n'existais plus. Aujourd'hui, si des gens me disaient que je n'ai pas le droit d'aimer ma famille car ils sont mécréants, je les considérerais comme des ennemis, des personnes dangereuses et non comme mes frères. J'ai compris que la religion ce n'est pas uniquement la relation avec Mon Seigneur mais aussi la relation avec les autres. Le Prophète (*sallalahou alayhi wa salam*) l'a dit : « *el din el mou3amalat* » (relation avec les autres), c'est dur à traduire mais ça parle du comportement avec les gens au sens très large. La religion, c'est aussi comment on se comporte avec les gens. C'est ça, le cœur de la religion. Il faut montrer qu'on a la main sur le cœur, qu'on est toujours là pour sa famille. En tant que croyant, l'image que je vais véhiculer est une valeur très importante. C'est comme ça qu'on peut donner envie aux gens de se convertir ou d'avoir une belle image de l'islam et de lutter contre les islamophobes. Je ne me remettais jamais en cause. À partir du moment où je suis arrivé à le faire, j'ai pu avancer et revenir « sur terre ».

Résumé succinct du suivi de Peter

Nous avons choisi ce témoignage pour analyser le rapport de la cellule familiale à la conversion à l'islam de Peter et l'influence que leur positionnement a eu dans sa

sortie de radicalité. En effet, trois axes principaux de réflexion se dégagent dans le récit de Peter : le rejet familial de sa conversion à la religion musulmane ; l'absence de distinction entre islam et radicalité et l'attente familiale en matière de changement de comportement de la part de Peter une fois désengagé du groupe radical.

Le rejet familial de la conversion à l'islam de Peter

La mère de Peter semble être dans le rejet total de la religion musulmane et de son fils. Peter relate les propos violents de cette dernière à son encontre. Ainsi, par extension, il se sent lui-même rejeté et, de la même manière, sa famille se sent exclue par lui. La difficulté réside dans le fait que plus la famille se montre en opposition à la pratique religieuse de Peter, plus cela tend à valider le discours radical. En effet, les rabatteurs de Daesh ont anticipé la réaction de son entourage en lui disant que, jaloux de ne pas être élus pour posséder la « Vérité », « les autres » tenteraient d'immiscer le doute en lui. Ainsi, quand son entourage essaye de le raisonner ou le rejette au prétexte de la religion, cela illustre la prédiction des rabatteurs et renforce l'autorité de leur discours. C'est pourquoi nous préconisons, depuis 2014, d'adopter une approche émotionnelle rassurante plutôt que celle de la confrontation. La mère de Peter a le sentiment d'avoir perdu son fils, tellement il apparaît déconnecté du monde réel. La posture du CPDSI a été de lui faire comprendre que son enfant, même désaffilié et anesthésié, ressent forcément encore des émotions. L'objectif a donc été, dans un premier temps, de réveiller

ces émotions avec la remémoration des souvenirs d'enfance (méthode dite « Madeleine de Proust »). Cette posture a été compliquée à tenir par la mère de Peter car elle ne pouvait s'empêcher d'entrer en confrontation avec lui. Le sujet de la religion musulmane revenait sans cesse dans les disputes entre Peter et sa mère. Et plus il se sentait attaqué, plus il se renfermait sur lui-même. L'équipe du CPDSI a vite perçu cette problématique familiale cristallisée autour du phénomène *a priori* religieux. C'est pourquoi, il a été important d'expliquer à cette maman, terrifiée à l'idée de perdre son fils, la distinction entre islam et radicalité.

L'absence de distinction familiale entre islam et radicalité

Il a été primordial d'expliciter à cette famille le processus de radicalisation qui vise à mettre en rupture Peter de son environnement socialisant. Dans son cas, les recruteurs « djihadistes » ont décontextualisé des versets coraniques pour l'angoisser, en lui faisant croire que le diable lui murmure des choses à l'oreille pour le détourner de la vérité de Dieu et l'emmener en enfer. Pour Peter, cette grille de lecture, qui relie les comportements nocifs au diable, représente une dimension importante de son adhésion au discours radical, dans la mesure où il trouve dans cette interprétation des réponses à tout ce qui a constitué une source de souffrance dans sa famille : le décès de son père, l'addiction aux toxiques de ses frères et les violences vécues par sa mère. Peter s'est véritablement enfermé dans une vision binaire du monde du Bien et du Mal, qui lui a offert une contenance et lui a permis de se sentir protéger d'un monde extérieur perçu

comme malsain et corrompu. Ce n'est pas sans rappeler l'usage des théories complotistes[80] par le discours « djihadiste », qui place aussi le jeune dans une vision paranoïaque du monde, afin de le couper de ses anciens interlocuteurs et de la société tout entière. Ainsi, Peter apparaît dans le mimétisme et la répétition des versets coraniques, en réalité décontextualisés, sans parvenir à se faire sa propre interprétation. C'est cela précisément qui a constitué la confusion de cette maman qui, ne parvenait pas à se détacher du phénomène religieux et qui a confondu islam et « djihadisme ». Or, quelles que soient leurs convictions, nous préconisons toujours aux familles de se détacher de l'aspect religieux au risque d'aboutir à un amalgame contre-productif. Sans le savoir, cette maman valide l'interprétation du groupe « djihadiste » comme si c'était du simple « islam orthodoxe ». Il est bien évident que les groupes « djihadistes » utilisent et manipulent notamment des notions musulmanes pour radicaliser les jeunes[81]. Mais valider la manipulation de ces termes musulmans comme si c'était le fond de l'islam accentue l'autorité du groupe « djihadiste » plutôt que de le combattre. Cela renforce la perception paranoïaque distillée par le groupe qui persuade le jeune qu'il y a un complot mondial contre l'islam parce que cette religion est la seule à pouvoir sauver le monde. À chaque fois qu'elle est dans la confrontation avec son fils, cette maman donne plus de pouvoir aux « djihadistes » qu'elle pense combattre, en illustrant les propos que ces derniers tiennent à Peter.

[80] Faire référence à une autre analyse d'un jeune pour ne pas répéter

[81] Nous en avons même fait un rapport très complet qui contient une grille lexicale qui permet de repérer les passages à l'acte des « djihadistes » à partir de certaines interprétations et rhétoriques utilisées.



L'attente familiale en matière de changement de comportement de la part de Peter une fois désengagé du groupe radical :

Malgré nos tentatives multiples d'expliquer le danger que constitue une attitude d'opposition à l'islam dans la sortie de radicalité, la famille de Peter n'est pas parvenue à se dégager de ses représentations liées à l'islam. Dans leur conception, c'est la religion elle-même qui est au cœur de la problématique

comportementale de Peter et non la radicalité. Cette maman attend que son fils redevienne celui qu'il était avant sa conversion. Or, notre retour d'expérience auprès des 809 jeunes que nous avons suivis, montre que bien souvent, l'enfant reste musulman une fois désengagé de son groupe radical. Le fait que cette famille polarise sa pensée sur l'islam et non sur la radicalité fait courir le risque que Peter ne parvienne pas totalement à sortir de l'emprise « djihadiste ». En effet, il se retrouve coincé entre deux injonctions paradoxales : Daesh qui lui dicte une pensée et un comportement, et sa famille qui lui en dicte d'autres, chacun lui promettant une place sous condition qu'il se soumette à leurs injonctions. En fait, le discours « djihadiste » plonge l'individu dans un fonctionnement psychique où celui-ci n'a plus de temps ni d'espace privé (les lois du groupe envahissent l'intimité jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de l'individu). Si la famille fonctionne de la même manière en miroir, le radicalisé ne bénéficie pas d'un minimum d'espace de liberté pour se mouvoir et se réorganiser, et doit choisir un camp contre l'autre : l'islam de Daesh ou pas d'islam du tout… Cette assignation en miroir l'enferme dans un monde binaire, avec le mal d'un côté et le bien de l'autre, même si les valeurs sont inversées. Il est fondamental pour Peter de pouvoir retrouver des rituels d'autonomie que sa famille, en majeure partie, peut aider à mettre en place au quotidien. Il faut aider Peter à se repérer dans des registres différents entre ce qui relève du soi et des autres, à redéfinir la frontière entre sa sphère intime et la sphère collective.

Peu à peu, le lien entre cette famille et le CPDSI s'est délité car il était impossible pour eux, à ce moment du travail de Peter en sortie de radicalité, d'appliquer les conseils de l'équipe. Le CPDSI a tenté à maintes reprises de conserver le lien avec ce jeune et sa famille. Toutefois, la situation leur étant tellement insupportable, la famille n'a plus donné suite à nos appels. L'équipe a rendu un rapport à la préfecture pour alerter sur cette situation, de manière à ce qu'elle puisse mandater des associations locales pour aider cette famille. À ce jour, nous ne pouvons qu'espérer que les liens de Peter avec sa famille se soient apaisés et qu'il n'ait pas complètement basculé dans l'idéologie « djihadiste » … Nous avons compté Peter dans nos 17% d'échec parce que nous n'avons pas eu accès à la suite de son évolution.

8

RETRO-ANALYSE DE HAWA, 18 ANS : « ILS M'ONT PERQUISITIONNÉE ET AUDITIONNÉE POUR ASSOCIATION DE MALFAITEURS EN LIEN AVEC UNE ENTREPRISE TERRORISTE ET PENDANT L'INTERROGATOIRE, ILS M'ONT DIT QUE MES PARENTS M'AVAIENT SIGNALÉE DEPUIS UN AN ! »

Ce sont mes parents, Musulmans pratiquants qui m'ont signalée au numéro vert…

Ce sont mes parents, Musulmans pratiquants qui m'ont signalée au numéro vert. Mon père a été éduqué dans la religion et son propre père s'est instruit dans une école islamique reconnue. Ma mère porte le hijab, noué à l'africaine, en arrière, pour ne pas choquer les Français. Ils ont tout de suite remarqué que j'étais en train de partir dans l'extrême. J'allais à l'école coranique pendant mon enfance. La religion, la géopolitique m'ont toujours passionnée. Cependant, j'étais déçue des cours dispensés. Les sujets n'étaient pas abordés dans les détails, les mêmes thèmes revenaient en boucle. J'ai arrêté de m'y intéresser à mon entrée au collège mais à l'internat, j'ai partagé ma chambre avec une fille qui portait le voile et ça m'a donné envie d'apprendre plus. Alors j'ai commencé à chercher sur internet et à « aimer » des pages de rappel. Mes parents ont constaté des changements dans mon comportement. J'ai voulu me voiler. Ils avaient accepté que je porte le hijab lorsqu'on était en famille mais ils avaient refusé que je le porte pour aller à l'école ou pour faire des démarches administratives. Ça ne me suffisait pas, alors je le mettais en cachette. Je me changeais à l'arrêt de bus. Je trouvais le voile insuffisant, je voulais porter le jilbab mais pour mes parents, c'était hors de question. Ils me disaient : « si tu veux cacher tes formes, tu n'as qu'à porter le boubou, au moins c'est un habit traditionnel, et l'objectif recherché sera atteint ! » Je ne voulais pas porter le boubou, je ne me retrouvais pas du tout dans cette culture. Je suis française à 100 % malgré mes origines et ma couleur. Je suis née

en France, j'ai toujours vécu en France, je parle et je pense en français. La France est mon pays. Quand je vais dans les pays de mon père ou de ma mère, je ne suis qu'une touriste qui ne sait même pas parler leur dialecte. C'est d'ailleurs un grand regret que j'ai, car ça rend très difficile la communication avec ma famille au pays.

Depuis mon enfance, mon père ne semble pas comprendre mon appartenance à la France. Il me dit qu'il faut s'intégrer à son pays, qu'il ne faut pas faire de vagues, qu'il faut être discret et reconnaissant d'avoir été accueilli. Je ne me suis jamais retrouvée dans ces paroles. J'estime que je suis chez moi. Je ne suis pas une étrangère, je n'ai pas à m'effacer. C'est mon pays autant que les personnes de couleur blanche. La couleur ne détermine pas l'appartenance. Dans ma vision des choses, je dois au contraire me battre pour que la France accepte la diversité et nous perçoive enfin comme des Français à part entière. Et pour cela, il faut au contraire se montrer, se battre pour avoir les mêmes droits. Dans ma perception, il était possible d'être considérée comme française en étant de couleur noire et Musulmane pratiquante, sans devoir le cacher. J'étais dans une école privée catholique, et j'y ai pourtant vécu beaucoup de racisme, dès la maternelle. Ils refusaient de jouer avec moi dans la cours de récréation car « ils ne s'approchaient pas des noirs ». Ils se moquaient régulièrement de mon prénom. Je n'en ai jamais parlé à mes parents ou à des adultes car ça ne me touchait pas plus que ça. C'était normal pour moi, juste un groupe de pestes... Les enfants sont méchants entre eux. Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis. Des amis d'école, c'est tout… Je compensais avec ma famille. J'étais très proche de mon père, un peu

moins de ma mère. J'étais la première de la fratrie et en plus la seule fille ! J'ai été chouchoutée par mon papa qui rêvait d'avoir une fille. Je voulais lui ressembler, être la même que lui. J'étais en extase devant mon père. C'était un roi, un dieu pour moi. Mon seul objectif était de le rendre fier de moi. Je m'intéressais à tout ce qui le passionnait. On avait régulièrement des longues discussions, on parlait de tout ou on débattait lorsque nous n'étions pas d'accord et j'adorais ça ! Ça m'a beaucoup instruit.

J'étais vue comme une étrangère dans mon propre pays…

J'étais vue comme une étrangère dans mon propre pays. Vers mes 16-17 ans, deux ans après avoir voulu porter le voile, j'ai basculé. Moi qui m'étais toujours considérée comme Française, le port du hijab a changé ce sentiment. Je me sentais rejetée par mon pays. Ils ne m'acceptaient pas telle que j'étais. J'avais l'impression qu'ils ne voulaient pas de moi. J'ai vécu des situations très blessantes et beaucoup d'insultes alors que je ne faisais de mal à personne. J'étais très respectueuse, je n'avais pas changé. À cette même période, une fille sur Facebook est venue me parler. Elle m'a immédiatement demandé si je faisais partie de la salafiya. Je ne savais pas ce que ça voulait dire et lorsqu'elle m'a expliqué que c'étaient des personnes qui suivaient le Coran et la Sunna, je lui ai répondu que oui, j'étais une salafi alors. J'ai eu beaucoup de sœurs salafiya dans mes amis et je voyais qu'elles parlaient beaucoup de Daesh. Les salafis passaient leur temps à les insulter et à les critiquer. Je ne comprenais pas pourquoi car ils

instauraient un État Islamique et c'était positif pour les Musulmans, normalement. J'ai donc commencé à les chercher pour trouver une explication. Les réponses des salafis ne me satisfaisaient pas, il n'y avait pas de preuves, ils donnaient uniquement des paroles de savants. J'ai trouvé des sœurs pro-Dawla et j'ai lâché les salafis pour elles. J'avais l'impression de trouver des meilleures réponses et un vrai projet pour aider la communauté musulmane. Je passais beaucoup de temps sur mon téléphone dans ma chambre. Je surfais sur internet surtout le soir, jusqu'à très, très tard. Je n'ai jamais parlé à beaucoup de monde sur les réseaux. Seulement à quelques sœurs et frères, mais pas plus d'une petite dizaine. Une sœur me disait de venir en Syrie, qu'elle allait me trouver un mari. Depuis ma troisième, je veux devenir infirmière comme ma maman. Avant, je voulais être avocate pour lutter contre les injustices car elles m'ont toujours révoltée. Je suis très sensible et j'aime profondément les enfants. J'adore m'occuper des enfants de la famille, plus particulièrement des bébés. Je suis incapable d'être spectatrice d'injustices, de famines ou de guerres sans bouger. Je voyais qu'on tuait les enfants de Syrie et que personne ne bougeait, personne ne faisait rien. Depuis toute petite, je suis sensible à ces choses-là. Par exemple, quand on allait en Afrique et que je voyais des gens quémander, je voulais toujours que mes parents donnent des pièces, des habits, de la nourriture, etc. Je voulais aider les victimes de bombardements et servir à quelque chose. J'ai toujours été de nature généreuse. La sœur me disait que là-bas, je pouvais devenir infirmière en sept-huit mois. En Syrie, j'aurais pu arrêter l'école, me marier et porter le niqab librement. Je

voulais fonder ma famille pour agrandir la Oumma (communauté des Musulmans). Je ne devais pas attendre trop longtemps car plus je retardais, plus ça serait difficile de quitter mes parents.

Avec le temps, des conflits ont commencé à la maison. Je les empêchais d'écouter de la musique. Je ne comprenais pas qu'en tant que Musulmans pratiquants, ils puissent continuer à commettre cette faute. Je refusais de saluer les hommes mais je gardais les mêmes fréquentations et continuais d'aller à l'école. À la maison, il n'était plus possible d'avoir des discussions avec mon père. Nous étions en complet désaccord. On n'avait plus du tout le même point de vue sur l'islam. J'étais persuadée qu'ils avaient perdu leur piété à cause de la France, ils étaient devenus des Musulmans « modérés ». Quand on parlait de religion, c'était comme si j'étais possédée. J'étais très agressive et j'avais l'impression que mon père attaquait le Prophète Mohammed quand il remettait en question « mon islam ». Parfois, j'étais tellement en colère contre ma mère qu'il nous arrivait de ne plus nous parler pendant plus d'une semaine. Mes parents ont été impressionnés car j'ai toujours été très douce. À la limite, si quelqu'un me frappait, je tendais l'autre joue. Dès qu'on parlait de religion, je partais dans une autre dimension. Par contre, si on parlait d'autre chose on retrouvait nos relations cordiales habituelles. J'ai beaucoup complexé sur ma gentillesse passée. Je me trouvais trop faible, trop pleureuse. Je ne savais pas me défendre par moi-même, que ce soit à l'école ou à la maison avec mes petits frères. J'en avais honte. La violence, ce n'était vraiment pas mon truc lorsque mes cousins se bagarraient ou se disputaient, je pleurais et

criais pour qu'ils arrêtent. Du coup, j'étais fière de devenir plus forte, d'avoir le courage enfin de m'affirmer.

Après l'appel de mes parents, j'ai été surveillée pendant un an avant ma première interpellation…

Après l'appel de mes parents, j'ai été surveillée pendant un an avant ma première interpellation. Ils n'ont rien fait pour me stopper dans ma progression. Ils avaient juste conseillé à ma mère de faire une Interdiction de Sortie de Territoire, chose qu'elle a faite. La DGSI était venue prendre les ordinateurs et les téléphones pour chercher dedans et c'est tout. Je n'étais évidemment pas au courant, mes parents ne m'ont rien dit jusqu'au jour où la police a débarqué pour m'arrêter. Ils m'ont perquisitionnée et auditionnée pour présomption d'association de malfaiteurs en lien avec une entreprise terroriste et pendant l'interrogatoire, ils m'ont dit que mes parents m'avaient signalée depuis un an !

J'en ai énormément voulu à mes parents de m'avoir trahie, de m'avoir vendue à des personnes qui me voulaient du mal. Je n'ai pas compris qu'ils essayaient de me sauver la vie. Je pensais que mon père était un hypocrite et un égoïste qui souhaitait seulement protéger sa propre peau. Il ne voulait pas avoir de problèmes avec l'État français qui aurait pu croire que lui aussi était radicalisé s'il n'avait pas donné sa fille. Ma mère, je pense qu'elle a fait ces démarches avec des bonnes intentions. Elle a beaucoup souffert de la suite. Elle m'a expliqué plus tard qu'elle voulait contacter l'association de Dounia Bouzar en appelant le Numéro vert. Dans

son esprit, le numéro vert allait la mettre en contact directement avec cette dame qu'elle suivait à la télévision.

Une dame des Renseignements généraux appelait mes parents de temps en temps pour savoir comment ça se passait à la maison. Ma mère lui avait demandé s'il n'y avait pas quelque chose mis en place pour les parents et pour les enfants. À l'époque, on lui avait dit qu'il n'y avait rien. C'est seulement quand il y a eu la première arrestation et que j'ai été en garde à vue que ma mère a été mise en lien avec la cellule de crise préfectorale, qui l'a envoyée au CPDSI. Ma mère regrette beaucoup d'avoir perdu cette année. Elle aurait aimé ne pas avoir attendu mon arrestation pour être dirigée vers des personnes qui pouvaient aider la famille. Avec tous ces arguments, j'en veux beaucoup moins à ma mère car je comprends qu'elle voulait me sauver, m'aider. Ce qui me fait violence, c'est que mes parents aient appelé la police ! Pas une association mais la police, ce n'est vraiment pas pareil pour moi. Dans leur situation, je n'aurais pas réagi comme ça. Si ma fille avait voulu partir en Syrie j'aurais parlé avec elle pour essayer de comprendre son raisonnement avec une bonne intention.

Pendant cette année « à vide », mes parents ont quand même essayé de m'aider. Ils avaient contacté un imam qui revenait de Syrie. J'en étais encore au début et nous avions la même vision de tout sauf au niveau du djihad. J'aimais son comportement, il était pudique, il parlait doucement et expliquait bien. Je le considérais comme un savant. J'étais vraiment convaincue, car il apportait les preuves de ce qu'il avançait. Parfois, lorsqu'il citait certains hadiths ou versets

coraniques, je me rendais compte que je les connaissais mais qu'ils avaient été transformés. Lui, il sortait les vraies paroles, sans les détourner de leur contexte. Il m'avait mise face à des questionnements intéressants. Il m'avait posé des questions auxquelles je devais trouver les réponses par moi-même. Je n'ai jamais osé le rappeler. Je ne voulais pas le déranger. Après, je me suis écartée de ce qu'il avait dit. J'avais trouvé des réponses au sein de mon groupe. Je n'étais pas encore à fond dedans et si j'avais continué à le voir, je pense qu'il m'aurait stoppée. Le pire pour moi a été Tweeter. Lorsque je me suis créé un compte, c'était le début de la fin. Ce n'était pas Facebook ou Télégramme, mais bien Tweeter car les comptes mettent beaucoup plus de temps à sauter et on a une source d'information énorme.

L'assignation à résidence avec trois pointages par jour m'a révoltée la semaine de mon BAC...

L'assignation à résidence avec trois pointages par jour m'a révoltée la semaine de mon BAC et je n'étais pas la seule... Ma mère s'est effondrée et s'est sentie trahie par le gouvernement. C'était trop lourd pour la famille. Mes parents ne pouvaient plus rien faire, ils devaient tout le temps m'accompagner au commissariat pour que je puisse pointer. Lors de ma mise en garde à vue, j'étais sereine. Certains de mes contacts proches voulaient commettre des attentats et la DGSI m'interrogeait sur mes discussions. J'ai été relâchée après 48 heures de garde à vue. Je suis sortie libre, sans mise en examen. Et pourtant, un mois plus tard, ils ont débarqué à 23

heures chez moi pour me signaler que j'étais assignée à résidence. Je n'ai jamais eu de problème avec la Justice. La seule fois, quand j'étais au pensionnat : avec des copines, on s'était rassemblées à 22 heures aux toilettes pour discuter... Je respectais toujours les règles. Pour renforcer mon sentiment de ne pas être acceptée en France, ils m'ont enlevé tous mes papiers d'identité. À la place j'ai eu une carte blanche où il était noté que ce document ne me permet pas de quitter le territoire français. Cette carte m'a détruite. À chaque fois que je devais la sortir quelque part pour prouver mon identité, tout le monde savait ce que ça signifiait... Ma banque n'a plus voulu de moi et a fermé mon compte en banque. Je n'ai pas pu passer mon permis de conduire. Heureusement que j'avais la mutuelle de mes parents, je connais des sœurs sous contrôle judiciaire qui n'ont plus de Sécurité Sociale et de mutuelle à cause de ce document.

L'assignation m'a donné la haine. Ça donnait raison à la Dawla, lorsqu'ils disaient que la France nous traitait injustement et nous opprimait. Être assignée n'est pas un truc de fou en soi, mais ça casse le moral. Ça peut te rendre dépressif même si tu es de nature très joviale. Ça me remontait le moral quand je voyais d'autres personnes pointer avec moi, je n'étais pas toute seule. En même temps ça me déprimait parce que je voyais que c'étaient des hommes de 30 ans. Moi je venais de sortir de l'enfance, je suçais encore mon pouce la nuit. La raison n'était même pas valable. Ils font semblant de vouloir nous protéger, nous empêcher de partir alors que c'est pour nous punir. Ils veulent protéger les autres de nous, c'est ça la vraie raison des assignations à résidence. Ce n'est pas cohérent car en même

temps, ils te demandent de te réinsérer dans la société. Ils nous font pointer trois fois par jour, nous empêchent de quitter la ville, et veulent que je me socialise et que je travaille ! Avec leur interdiction, je ne peux pas aller au cinéma, au centre commercial, au restaurant, chez une amie, etc. Comment voulez-vous que je me socialise pour leur prouver que je ne suis plus une djihadiste ? C'était impossible. C'est à ce moment-là que j'ai réellement pensé à me déscolariser. C'était très dur de me concentrer sur mon BAC. Heureusement, j'avais passé quelques mois avant mon concours d'infirmière, je pense que c'est pour cela que j'ai persévéré. Et heureusement, car j'ai réussi mon BAC, je l'ai même eu avec mention… Mais cette assignation et mon pointage trois fois par jour étaient très fatigants moralement et physiquement. Régulièrement, on les voyait débarquer à la maison tard le soir juste pour nous donner des arrêtés. Franchement, ils ne pouvaient pas me les donner quand je venais pointer au commissariat ? Il fallait que tous les voisins les voient régulièrement, ils voulaient rentrer dans notre intimité, nous prendre au dépourvu quand tout le monde se met au lit... Je pense que c'était juste des excuses pour vérifier si j'étais bien au domicile. Ils ont appelé mon travail d'été, sont venus à mon lycée... J'avais l'impression qu'ils faisaient exprès de me ficher partout, comme s'ils voulaient détruire ma vie. Ils m'ont vraiment énervée. Je me disais « ils ne veulent pas que je m'en sorte en fait ». Heureusement, j'ai finalement eu des aménagements lorsque je travaillais pendant l'été, ou pendant mes stages. Je passais à seulement deux pointages par jour, un à 6 heures du matin et l'autre à 19h. Ils avaient même accepté que je fasse de la conduite

accompagnée avec mes parents, ce qui m'a permis de me rapprocher d'eux.

Mais ce pointage continuait à me fatiguer car je devais me lever très tôt et avait des répercussions sur ma concentration, surtout lorsque je suis entrée en école d'infirmière. Franchement je n'écoutais rien, j'étais trop fatiguée. Je m'endormais en cours. C'est un miracle que je sois arrivée à valider tous mes partiels. Le commissariat était loin de chez moi ; en transport je mettais environ 2 heures pour y aller car c'était très mal desservi. Après les cours, au lieu de rentrer pour étudier, je devais attendre dehors jusqu'à 19h pour aller pointer, avant de pouvoir rentrer chez moi. Mon père me répétait en boucle que c'était de ma faute. Il cherchait à me punir, comme si ce que je vivais n'était pas suffisant... Parfois, il m'emmenait au commissariat et quand je sortais après avoir signé, il n'était plus là. Il ne voulait plus m'emmener le matin alors que le week-end, il n'y a pas de bus là où j'habite. J'ai au moins la chance de ne pas avoir de casier judiciaire, car sinon je n'aurais pas pu travailler. Je ne m'imagine pas, comme Farid Benyettou, faire mes années d'études, devenir infirmière, pour qu'ensuite l'Ordre des Infirmiers m'interdise de pratiquer...

On m'avait expliqué que j'avais un pacte avec la France…

On m'avait expliqué que j'avais un pacte avec la France. Après les attentats de Charlie-Hebdo, j'avais été étonnée de voir que l'Arabie Saoudite condamnait le groupe djihadiste qui avait tué des gens qui ont insulté le Prophète. L'imam que mes parents avaient fait venir m'a expliqué que j'avais un pacte avec la France. Si

la France ne m'attaquait pas, je ne devais pas l'attaquer. À partir du moment où tu attaques une cible en France, tu romps le pacte. Sur le moment, ça m'a paru logique. Ensuite, les frères m'ont dit que l'État français avait défendu Charlie-Hebdo lorsqu'ils avaient été attaqués en justice. Hollande s'était même mis en partie civile pour eux. L'État français était donc complice et avait cautionné leurs caricatures et leurs appels à la haine contre l'islam, étant donné qu'ils ont tout fait pour les sauver de la faillite. Ils soutenaient le journal en utilisant la loi sur la liberté d'expression. C'est comme ça qu'ils m'ont convaincue, ce n'était pas nous qui avions rompu le pacte mais bien la France en premier. J'ai fini par considérer les civils au même niveau que les militaires. Il n'y avait pas de degré de responsabilité, je ne faisais pas la dissociation entre les deux. Les civils payaient des impôts, votaient. Ils finançaient le gouvernement. La TVA aussi me faisait beaucoup culpabiliser. Dès que je payais une baguette de pain ou même mon hijab, je savais que 20% allaient directement à l'État. Moi-même, par obligation, je finançais. J'en étais arrivée à penser que si je devais par hasard être victime d'un attentat, c'était complètement de ma faute parce que je n'avais rien à faire ici, ce n'était plus mon pays. J'avais projeté le même raisonnement sur le reste de ma famille et mes petits frères. S'il leur arrivait quelque chose, ça serait de leur faute.

À la base, je voulais attendre d'être en Syrie pour convaincre ma famille de me rejoindre. Une fois là-bas, j'aurais pu être en sécurité, l'État n'aurait pas pu me mettre en prison. Je pensais que si mes parents voyaient leur fille sous les bombardements, ils seraient plus sensibles. Car pour le moment, ils ne

comprenaient pas qu'en payant des impôts, leur faute retombait sur moi. Ils me rendaient mécréante à cause de leur acte. Je voulais leur montrer concrètement où allaient leurs impôts. En allant là-bas, ils auraient peut-être compris qu'ils étaient complices de tueries et aidaient la France à lancer des bombes sur des Syriens. Je me sentais responsable de tout. Niveau alimentaire, c'était pareil, il fallait faire très attention aux marques que j'achetais. Je psychotais sur tout. Même quand je prenais du ketchup, je me demandais si j'avais le droit car il y a du vinaigre à l'intérieur. Entre les aliments qu'il fallait boycotter et ceux qui contenaient des ingrédients interdits, je ne mangeais plus. Le moindre geste que je réalisais en France m'angoissait et me culpabilisait. Je vivais dans un endroit où j'avais l'impression que chaque bouchée d'oxygène que je respirais constituait une faute.

Au départ, quand je suis partie chez la Dawla, je n'avais pas de haine en moi…

Au départ, quand je suis partie chez la Dawla, je n'avais pas de haine en moi. Je m'entendais super bien avec mes parents. Il n'y avait pas d'embrouilles, j'étais tranquille. Avant l'assignation à résidence, je ressentais juste de l'angoisse de vivre sur cette terre. Je voulais partir en Syrie, pour trouver la liberté. Je m'imaginais pouvoir vivre ma religion comme je le souhaitais, comme par exemple porter le sitar. Je pourrais réellement être fidèle à moi-même entourée de mes frères et vivre sous les lois d'Allah sans être jugée. Je n'en voulais pas aux

Français, je ne les jugeais pas quand je les voyais dans la rue. J'étais en paix. J'ai continué à fréquenter les mêmes personnes même si elles étaient mécréantes, je m'en fichais. Je ne me sentais pas supérieure aux autres. Je ne pensais pas être élue ou guidée. Je ne me considérais pas encore à la hauteur, pas assez pieuse. Je commettais de nombreuses fautes, comme communiquer avec des hommes alors qu'avant je baissais toujours le regard. Au départ, je chattais avec eux pour parler de la religion mais en fait on rigolait, on délirait et ce n'était plus du tout une nécessité. Je ne me voilais pas correctement, je ne portais pas le niqab (seuls les yeux apparaissent) ou le sitar (les yeux sont aussi cachés) mais seulement un hijab. Je me disais que je n'avais pas un bon comportement, je parlais avec des frères, je perdais mon temps sur les réseaux sociaux, je rigolais avec mes copines... Si j'étais en Syrie, j'aurais été lapidée depuis longtemps. Par contre, j'étais convaincue que la Dawla était élue et devait nous guider, et c'est pour ça que je devais les prendre comme modèle à atteindre. Je n'ai jamais fait le takfir (l'apostasie) de quelqu'un, ça me faisait trop peur. C'était moi qui allais finir en enfer sinon... Ma connaissance antérieure de l'islam m'avait un petit peu protégée à ce niveau-là. Tout a changé lorsque j'ai été assignée. La colère et la haine m'ont envahie uniquement à partir de ce moment-là. C'est comme si l'assignation m'avait fait franchir une étape supplémentaire dans mon adhésion à la Dawla. Je me suis renforcée dans l'idéologie. Et j'ai réellement parlé de départ à partir de ce moment-là. Ils m'ont parlé des maqar (maison fermée pour femmes non mariées), je savais que je devais me marier avant de partir pour être indépendante. J'avais vite

remarqué que les sœurs étaient des vipères entre elles. J'avais conscience de rejoindre un pays en guerre où j'allais vivre la misère. Je savais dans quoi je m'embarquais, mais je voulais y aller pour Allah. J'en étais arrivée à un point où je me disais qu'il était meilleur d'aller là-bas, même si je me faisais violer, tuer ou torturer. Je serais en terre d'Islam, la meilleure terre d'Allah. C'était là qu'il y avait les meilleurs de Ses serviteurs. Je m'étais préparée à être déçue du groupe mais je me disais que même s'ils n'étaient pas dans la vérité, je resterais quand même. Je n'y allais pas pour le groupe mais pour Allah. Je n'en pouvais plus de cette France. Je devais la quitter. Je devais faire plaisir aux Français, c'est tout ce qu'ils souhaitaient. Ils voulaient me briser, je n'allais pas me laisser faire ou alors je me briserais par moi-même.

Les études d'infirmière m'ont sauvé la vie. Malgré moi, j'étais passionnée. On était 200 dans l'école et je suis tombée dans une superbe promotion. Les cours étaient très intéressants. Il y avait du partage, de l'entraide même avec celles qu'on ne connaissait pas, on se donnait nos cours. Pour la plupart, c'étaient des mamans, j'étais un bébé à côté d'elles. J'aimais mes stages, même si je partais à 4 heures du matin pour pointer chaque jour. Je m'attachais à mes patients, je pleurais quand j'en perdais un. Je rigolais avec les équipes hospitalières. Je m'occupais de mes petits vieux, je leur faisais la toilette sans aucun problème. La nudité, la mixité ne me dérangeaient plus. Je ne mettais plus le voile pour aller à l'école même pas le bandana, je portais des jeans et plus mes jupes longues. Je me rassurais en me disant que j'ouvrirais mon cabinet privé dans trois ans et que je pourrais pratiquer

avec mon foulard et ma jupe longue plus tard. Au début, soyons honnête, j'avais continué les études pour que le gouvernement me laisse tranquille, pour que ça fasse bien dans mon dossier. J'avais l'impression de vivre sous une dictature et pour plaire au dictateur je devais obéir à ses lois et règles. Mais là, mes études me passionnaient, devenir infirmière me passionnait.

Depuis mon arrestation, j'avais l'impression de devoir renoncer à qui j'étais…

Depuis mon arrestation, j'avais l'impression de devoir renoncer à qui j'étais. Je n'étais plus la même fille rigolote, entière, remplie de conviction et de force pour combattre contre les injustices. J'ai dû sacrifier certaines facettes de ma personnalité. L'assignation m'a épuisée et j'ai eu la sensation de me perdre en chemin. Vers ma 5ème, je me suis trouvée, je savais qui j'étais. Mon caractère s'était forgé, j'avais mes idées et je commençais à réfléchir comme une adulte. Le gouvernement me punissait d'être moi, m'enfermait car mes idées étaient trop radicales pour eux. Je ne pouvais plus être fidèle à moi-même. Avant, quand je me lançais dans un projet, j'y allais à fond, je m'investissais ; et quand quelque chose ne me plaisait pas, je le disais. Et là, je me retrouvais dans une situation où je n'avais même plus le droit de dire ce que je pensais ou de faire ce que je voulais. J'avais l'impression de ne plus avoir le droit de penser en fait… Ma vie était entièrement dirigée par des hommes qui pensaient avoir raison et décidaient que moi j'avais tort. Ils prenaient le pouvoir sur ma vie sans que je ne puisse rien y

faire. C'est très perturbant de vivre cela. Je devais devenir une autre personne pour qu'ils me lâchent mais au fur et à mesure, je suis réellement devenue cette autre personne. Un matin, ils ont mis fin à mon assignation après plus d'un an, sans plus d'explications. Je n'ai pas eu un seul rendez-vous à part avec le CPDSI pendant toute mon assignation. J'étais soulagée lorsque j'ai reçu l'arrêté. Enfin la liberté pour moi et ma famille… Nous pouvions à nouveau reprendre le cours normal de nos vies. Et pourtant, rien n'avait vraiment changé en moi. Mon « moi » d'avant me manquait toujours. Je n'étais plus une personne déterminée mais passive. J'avais l'impression que même ma formation, ils me l'ont gâchée. Je l'aurais mieux appréciée si je ne l'avais pas faite pour leur faire plaisir, pour qu'ils ne me surveillent plus. En plus, j'avais l'impression qu'à cause d'eux, je mettais ma religion entre parenthèses. Je faisais à peine la prière et c'est tout. Je fuyais les relations humaines. Je ne voulais plus être proche de personne. J'ai coupé avec le groupe et je trouvais des excuses pour m'éloigner de mes amis alors que j'étais toujours restée proche d'eux. J'étais toujours la rigolote, je ne me prenais jamais au sérieux. Avec les frères de la Dawla, c'était pareil, je tournais tout en dérision. J'étais toujours dans l'optique de faire rire, d'être drôle. Mais là, je n'aimais plus personne, tout le monde m'énervait, je ne rigolais plus. Je voulais rester toute seule, ne plus parler avec personne, même ceux que j'appréciais. C'est assez étonnant que ces sentiments et comportements aient été provoqués par l'assignation à résidence et non par la Dawla. En me coupant du reste du monde, je m'étais construit une autre bulle... Au final j'ai l'impression d'avoir changé

malgré moi. Je ne sais pas si c'est positif ou pas. Parfois, je me demande si j'aurais été capable de réaliser toutes ces concessions si je ne m'étais pas sentie forcée. Je ne pense pas. Je serais sûrement en Syrie mais je n'aurais pas eu cette haine et colère en moi. Peut-être que c'est plus rassurant de le faire sous la crainte d'aller en prison plutôt que par soi-même. Ça amoindrit l'angoisse de mal faire et de ne pas être à la hauteur des attentes d'Allah car on le justifie en nous disant qu'on n'a pas le choix. Je sais que je n'en ai pas tout à fait terminé car le deuil que j'ai fait était sous la contrainte. Aujourd'hui je ne veux plus y penser, j'ai complètement coupé avec tous ces sujets, j'en ai une allergie. Je continue de temps en temps à venir au CPDSI même si je n'y suis plus obligée. Petit à petit, j'arriverai peut-être à tourner réellement la page et je n'aurai plus peur de la regarder.

Résumé succinct du suivi de Hawa

Le témoignage de Hawa est riche pour analyser plusieurs aspects :

- la prévalence de la dimension idéologique de son engagement ;
- les aspects contre-productifs de sa réponse policière et judiciaire.

<u>La prévalence de la dimension idéologique de l'engagement de Hawa</u> :

À l'instar des trajectoires d'Hamza et de Fabien, la dimension idéologique de l'engagement de Hawa est supérieure à la dimension relationnelle. Hawa adhère à

Daesh non pas parce qu'elle cherche avant tout un groupe de substitution mais parce que l'utopie d'un monde meilleur avec la Loi divine présentée par Daesh correspond à son besoin et à son idéal. Hawa est issue d'une famille musulmane pratiquante et elle exprime avoir beaucoup parlé et débattu avec ses parents sur les interprétations de l'islam traditionnel. Pourtant, la religion est devenue source de discorde au sein de la famille, allant même jusqu'à inverser les positions d'autorité parentale, puisqu'à la fin de son processus de radicalisation, Hawa estime détenir le « vrai » islam, contrairement à ses parents.

Hawa exprime avoir toujours souffert de la discrimination des autres à son encontre, d'une part à cause de sa couleur de peau puis, plus tard, à cause de sa religion. De plus, elle explique que la posture « d'intégration discrète » en France de son père à l'égard notamment de la religion, n'a fait que renforcer son désir de s'affirmer et de s'afficher pleinement en tant que Française. Pour Hawa, il était important de revendiquer son droit d'être une citoyenne française à part entière, de culture française et de confession musulmane, qui aime ses origines africaines, sans avoir à se cacher ou à se taire.

C'est notamment lorsque ses parents se sont opposés au port du hijab et plus tard à celui du jilbab, couplé au fait d'être interpellée violemment dans la rue par des passants lorsqu'elle le mettait en cachette, que son sentiment de stigmatisation et de discrimination s'est accru. Ainsi, perçue comme une Française dans les pays

d'origine respectifs de ses parents et comme une Africaine islamiste en France, Hawa souffre de la négation de son identité à la fois française, noire et musulmane. C'est ce qui a conditionné, à la base, son engagement radical violent. La construction identitaire de cette jeune a été entravée par un défaut de reconnaissance perçu par Hawa de la part de la société française.

Sensible aux injustices depuis son enfance, engagée dans un projet de métier altruiste, Hawa dit avoir toujours considéré les valeurs de l'islam comme porteuses de soutien, de solidarité et d'entraide. Mais c'est précisément sur cet aspect de son caractère que semble s'être constituée sa vulnérabilité. Ainsi, lorsque Hawa est entrée en contact avec le discours radical sur les réseaux sociaux, le projet politique de Daesh a fait sens pour elle. Les rabatteurs ont adapté leur discours aux aspirations cognitives et émotionnelles de Hawa pour faire autorité sur elle. Comme nous l'avons précisé en introduction, l'embrigadement idéologique a été plus fort que l'embrigadement relationnel, bien que dans chaque trajectoire menant au « djihad », il y ait toujours un lien entre les deux : c'est parce qu'elle adhérait à l'idéologie qu'elle se sentait baignée dans une forme de cohérence avec les membres du groupe et c'est parce qu'elle faisait partie du groupe qu'elle adhérait d'autant plus à leur idéologie.

Pour Hawa, qui se sentait exclue de la société et qui ne parvenait pas à trouver sa place, l'instauration d'une « vraie » Terre musulmane a fait sens puisqu'elle voyait

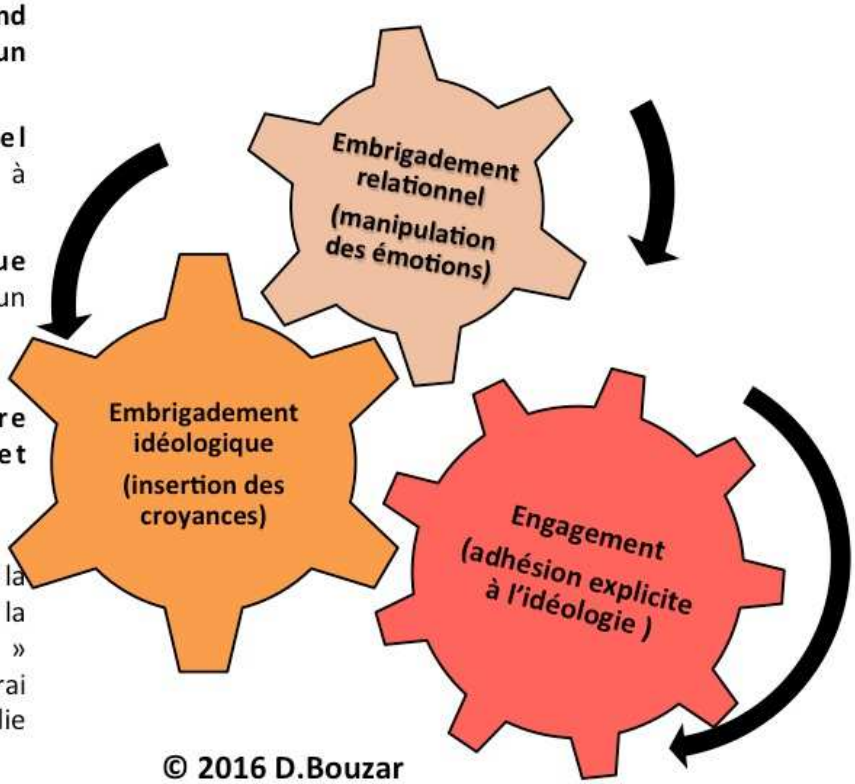
Rappel des mécanismes de la radicalisation

Le processus de radicalisation comprend un embrigadement relationnel et un embrigadement idéologique.

- **L'embrigadement relationnel** provoque une adhésion du jeune à son nouveau groupe,
- **l'embrigadement idéologique** suscite une adhésion du jeune à un nouveau mode de pensée.

→ Il y a un **lien direct entre l'embrigadement relationnel et l'embrigadement idéologique**,

→ **Les deux sont entremêlés** puisque la fusion au sein du groupe s'opère sur la conviction de posséder « le vrai islam » et que la conviction de posséder « le vrai islam » constitue le ciment qui relie l'individu à son nouveau groupe.



dans ce projet le moyen de réunir une véritable communauté musulmane et la possibilité de mettre en pratique des valeurs fondamentales comme la solidarité, l'égalité et la fraternité (valeurs de la devise républicaine), où elle pourrait pratiquer sa religion sans être discriminée.

Comme pour tous les autres jeunes, la perception du monde de Hawa s'est d'autant plus transformée quand Daesh a utilisé l'approche émotionnelle

anxiogène, notamment au travers des théories complotistes liées à la géopolitique. Cette approche des rabatteurs a permis d'inverser son sentiment de malaise lié à la discrimination, (qui était vécu de manière négative par l'entourage de Hawa) en une preuve de supériorité : *c'est parce qu'elle est « dans le vrai » qu'elle éprouvait un malaise. Elle percevait le monde corrompu alors que ses camarades évoluaient dedans sans s'en apercevoir*.

Cette première croyance, qui n'est pas directement religieuse, a placé Hawa dans une position où elle a perdu toute confiance en son entourage et a rompu la communication avec toute personne qui n'était pas « dans le vrai », comme elle. Hawa adhère de plus en plus à leur discours sur la persécution des Musulmans. Progressivement, elle est convaincue que tout ce qu'elle ressentait jusqu'alors comme injustice et discrimination était en fait l'œuvre de sociétés secrètes qui complotaient contre l'islam et voulaient la détourner de la vérité de Dieu. D'un sentiment de discrimination, Hawa est passée à un sentiment de persécution profond qui a clivé sa perception du monde avec d'un côté les « bons » et d'un autre côté les « méchants ». Dans une grille de lecture paranoïaque du monde, Hawa s'est repliée sur elle-même, dans l'attente de pouvoir se rendre sur la terre du Shâm, la seule terre « vraiment » musulmane.

De plus, le groupe radical lui a fait miroiter le fait d'obtenir son diplôme d'infirmière en quelques mois pour pouvoir aider directement les enfants et les femmes gazés

par le gouvernement de Bachar Al Assad. Cela a participé à son désir de quitter la France, devenue à ses yeux une terre de mécréance. Pour Hawa, l'engagement pour la « cause » était devenu fondamental car les rabatteurs de Daesh lui ont fait visionner à répétition des vidéos de tortures et de massacres de la population syrienne. Le fait que les soldats de la coalition n'aident pas à sauver les opprimés mais bombardent la population, a renforcé la vision paranoïaque de Hawa qui percevait toutes les personnes extérieures à son groupe comme des ennemis qu'il fallait abattre. Ainsi, au départ, Hawa est dans la perspective de rejoindre la Syrie pour une noble cause. Cette position s'inverse, passant d'une mission humanitaire au désir de prendre les armes pour tuer tous les opposants à la cause. C'est pourquoi nous insistons depuis 2014 pour expliquer qu'il est fondamental d'intervenir au début des processus de radicalisation. Nous ne sommes pas dans la même logique que les services d'anti-terrorisme, qui ont parfois intérêt à laisser un jeune dehors pour remonter sa filière. De notre place, nous encourageons une détection dès la première étape de radicalisation afin de pouvoir arrêter le processus le plus rapidement possible. Répétons-le : un motif initial d'engagement qui peut être considéré comme « noble » (humanitaire, vivre sa religion librement, etc.) ne protège pas le jeune de la déshumanisation. Quel que soit son motif d'engagement, et c'est cela qui est terrifiant avec les « djihadistes » contemporains, le jeune finit toujours par devenir un être déshumanisé, s'il n'est pas détecté et suivi auparavant (cf. schéma 3 et 4 dans chapitre I).

Les aspects contre-productifs de sa réponse policière et judiciaire.

Des aspects qui peuvent apparaître insignifiants aux yeux des autorités se révèlent parfois contre-productifs pour sortir le jeune de son idéologie.

Le premier élément qui a compliqué le suivi de Hawa a été le fait qu'elle apprenne que ses parents l'avaient signalée à la police. Cette technique policière est positive face à un délinquant : elle le place face à la cohérence des adultes qui sont soumis à la loi, au sens légal et symbolique du terme. Mais face à un « djihadiste », cette information fait écho à sa grille de lecture de type paranoïaque et renforce l'autorité de Daesh, en illustrant à la fois leur vision du monde et leurs mises en garde : Hawa devait se méfier de toute personne extérieure au groupe. Elle devait se détacher de ses parents car eux aussi étaient corrompus et allaient tout faire pour l'empêcher d'accéder à la satisfaction d'Allah ou aux règles d'Allah... Cet exemple illustre combien le domaine de la radicalité entraîne la nécessité de s'adapter à la spécificité du processus qui y mène. Ce qui relève du bon sens – un parent qui porte la loi – va se révéler contre-productif pour déradicaliser un jeune. C'est pourquoi nous avons plaidé auprès des autorités pour qu'elles ne divulguent pas le nom de la personne à l'origine du signalement, surtout quand il s'agit de la famille proche. En effet, lorsque la personne radicalisée s'aperçoit que c'est l'un de ses proches qui a passé l'appel au Numéro vert de la police, cela brise le lien de confiance déjà bien délité sous l'effet du discours radical. Cela va constituer un obstacle dans l'accompagnement à la sortie de radicalité puisque nous aurons

besoin de nous appuyer sur les proches pour contrer l'approche émotionnelle anxiogène des « djihadistes ». De notre place, nous pouvons affirmer que les jeunes sont sortis de leur engagement « djihadiste » d'autant plus facilement qu'ils ignoraient que leurs parents ou leurs conjoints étaient à l'origine de leur arrestation/prise en charge.

Nous pouvons nommer le deuxième élément « le temps judiciaire ». Le cas de Hawa est révélateur de l'inadaptation du temps judiciaire aux mineurs. En effet, dans le traitement d'une enquête, il y a toujours un décalage entre la temporalité judiciaire et la temporalité psychique. Mais lorsqu'il s'agit d'adolescents, ce décalage est amplifié, du fait de leur capacité à évoluer rapidement pendant cette tranche d'âge. La notion du temps n'est pas la même pour un mineur que pour quelqu'un d'un peu plus âgé. Ce décalage a entraîné pour Hawa des effets contre-productifs dans sa responsabilisation. Quand la police arrête Hawa et lui apprend que ses parents l'ont signalée un an auparavant, non seulement celle-ci n'arrive plus à se représenter ce qu'elle pensait/faisait à cette époque-là, mais le laps de temps écoulé entre son signalement et son arrestation rend cette dernière illégitime. Cela ressemble à une communication paradoxale : la police la place en garde à vue alors qu'elle sait qu'elle communique avec des « djihadistes » sur les réseaux sociaux depuis un an et n'a envoyé personne pour lui signifier que c'était dangereux et interdit.

On arrive ici à un troisième élément, que l'on pourrait nommer « la logique policière », déjà évoquée dans la première partie : ce décalage entre sa détection et son signalement (par ses parents) et le moment de sa prise en charge par la préfecture (et donc le CPDSI mandaté par cette dernière) accentue sa suspicion envers les institutions républicaines. Il y a là une contradiction que Hawa interprète au regard de sa vision complotiste du monde, qui ne fait que renforcer une fois de plus le contenu et la validité des discours « djihadistes »... Nous comprenons la logiquedu contre-terrorisme qui consiste souvent à laisser un mineur « libre » de manière à remonter sa filière. Mais cette stratégie, qui consiste à ne pas apporter d'aide à un mineur que l'on a détecté, met aussi ce dernier et la société en danger, car l'amener à retrouver confiance en nos institutions républicaines sera d'autant plus difficile. La vision du monde selon laquelle « seule la Loi divine peut régénérer le monde corrompu » sera d'autant plus longue à combattre...

Le quatrième élément découle des trois premiers : c'est au moment de son arrestation que Hawa se coupe d'internet, pour se faire oublier des forces de police. Elle y arrive plus facilement que d'autres parce qu'elle n'est pas dans un embrigadement relationnel mais dans un embrigadement idéologique. Son lien avec son utopie peut lui suffire. À ce moment-là, elle exprime clairement au CPDSI qu'elle n'a pas renoncé à son projet de rejoindre sa Terre musulmane pour y vivre librement « son islam ». Son désir de partir s'est accentué au fur et à mesure des contradictions de son suivi policier et de son astreinte (assignation à résidence et

pointage trois fois par jour). Cette astreinte lui apparaît d'autant plus paradoxale qu'elle est innocente au regard de la loi : elle n'est accusée de rien, n'est soumise à aucune procédure judiciaire, ce qui prouve son innocence, dans un contexte d'attentats où la justice n'est pas tendre avec ceux qui présentent le moindre risque pour la société. Un deuxième paradoxe apparaît puisque la préfecture lui demande de prouver qu'elle est capable de se réinsérer. Pointer trois fois par jour et continuer ses cours lui paraît contradictoire. Ce qu'elle fait néanmoins (réussite de son baccalauréat et de son entrée à l'école d'infirmière). Même si Hawa se plie aux injonctions de l'autorité préfectorale permises par l'État d'urgence, la crédibilité de ces agents s'amenuise de jour en jour, aux rythmes de leurs contradictions. D'aucuns désigneront la soumission de Hawa aux injonctions préfectorales comme de la Takiya. Ce n'est pourtant pas aussi simple si l'on prend en compte l'intensité du sentiment de harcèlement de Hawa, qui analyse les décisions des autorités au travers de sa grille de lecture de type paranoïaque. Notons au passage que l'on ne peut analyser la sortie de radicalité d'un jeune uniquement à l'état de ses communications sur internet : un jeune peut arrêter toute connexion pour se débarrasser de ce qu'il vit comme un harcèlement des autorités, alors qu'un autre complètement désengagé peut passer par une période où il veut sauver certains frères ou chercher des preuves supplémentaires de la propagande mensongère des « djihadistes ».

Hawa est quand même en train de s'en sortir. En effet, elle a trouvé au sein du

CPDSI un espace où elle pouvait parler librement de l'absence de crédibilité des autorités policières à ses yeux. Cette sorte de « sas », entre Daesh et la société, lui a permis de mettre en mots sa haine, son ressentiment, de les évacuer, et de trouver l'énergie intellectuelle suffisante pour réussir ses examens et entamer son école d'infirmière. Or, le fait de s'engager dans le métier d'infirmière a provoqué un changement cognitif en elle à son insu. Hawa a pu nous raconter sa surprise lorsqu'elle a ressenti une tristesse immense lorsque certains de ses patients souffraient ou décédaient. Elle-même était surprise de l'empathie qu'elle ressentait tout d'un coup pour des humains non-musulmans, « non-djihadistes » plus exactement. En réalité, cet « engagement infirmier » répond probablement à son besoin d'être utile et de participer à un monde meilleur. Il correspond à l'un de ses motifs d'engagement initial pour le « djihad ». En soignant les malades de l'hôpital, Hawa est sortie de l'anesthésie des sensations individuelles dans laquelle la radicalisation l'avait placée. L'expérience de soignante lui a fait retrouver des sentiments (objectif que nous cherchons avec l'approche de la Madeleine de Proust, déjà décrite dans le chapitre de Morgane.) Ici, Hawa redevient progressivement un individu singulier, un sujet réincarné dans un corps, par l'intermédiaire de son expérience professionnelle. L'empathie qu'elle éprouve pour ses malades ouvre une brèche dans son ancien fonctionnement rigide en lui faisant vivre une expérience émotionnelle déstabilisante. Éprouver ce type de sensations la rassure et diminue sa grille de lecture paranoïaque. Elle se réhumanise en étant en relation avec des humains. Comme dirait Winnicott, la

relation précède bien l'individu. Mais dans le cas de la radicalité, cette relation prend parfois des chemins très tortueux.

Le CPDSI a pu permettre sa reconstruction psychologique (assumer ses choix et entamer un travail de déconstruction) et sociale. Hawa n'a pas encore compris la manipulation opérée par le groupe « djihadiste » mais elle commence à reconnaître les défauts de son premier engagement pour en reconstruire un qui soit compatible avec le fonctionnement et les valeurs de la société. Cela prendra du temps, et nous espérons qu'elle ne rencontrera pas de nouvelle injonction paradoxale. Heureusement qu'elle n'a aucune poursuite judiciaire car l'interdiction d'exercer son métier, par exemple, l'assignerait à une identité « djihadiste » de manière définitive.

Nous arrivons là au débat politique : la société doit choisir sa posture de manière cohérente. Soit elle croit en la réinsertion des anciens « djihadistes », ce qui implique de se donner les moyens de les accompagner et de les surveiller pendant cette période. C'est notre position et c'est pour cette raison que nous avons embauché Farid Benyettou, afin de montrer qu'il faut capitaliser l'expérience et la compréhension des anciens « djihadistes » pour l'intérêt général. La France, traumatisée par ses morts, est restée pour le moment dans l'aveuglement du futur de ces milliers de jeunes qui ont adhéré ou sont rentrés du « djihad ».

Soit la société adopte une vision essentialiste, considérant que le « djihadisme » est une histoire de croyance et que seule la répression peut combattre le terrorisme. Si c'est le tournant décidé par la France, elle construira donc l'équivalent d'un Guantanamo, sachant qu'il faudra prévoir des périodes d'enfermement d'environ 80 ans puisque cela concerne de nombreux jeunes de moins de 20 ans.

Mais les autorités françaises ne peuvent continuer à prétendre, comme cela a été le cas lors de l'ancien gouvernement Hollande, qu'elles ne croient pas en la déradicalisation, tout en se donnant bonne conscience en finançant des apparences de programmes de déradicalisation aussi dysfonctionnants que médiatisés[82].

[82] Nous faisons allusion ici aux deux responsables d'associations qui ont été valorisés par l'ancien Premier Ministre Manuel Valls (lorsque nous avons annoncé notre refus de renouvellement automatique de l'appel d'offre des 600 000 euros) qui ont été respectivement condamnée pour escroquerie envers les familles et écroué pour viol... ; ainsi qu'au Centre de déradicalisation de Baumont-en-Véron annoncé avec fracas par le même ministre malgré sa mise en place en dépit du bon sens (il était destiné à de jeunes « volontaires », « non judiciarisés »...), fermé quelques mois plus tard.

9

EXTRAIT DE LA RÉTRO-ANALYSE DE NAJET, 16 ANS :

« JE ME SUIS RETROUVÉE A CE MOMENT-LA DANS UN MONDE COMPLÈTEMENT FOU AVEC DEUX FACETTES : UNE AVEC L'EI ET UNE AVEC LE CPDSI. J'ETAIS PARTAGÉE ENTRE DEUX MONDES, JE NE SAVAIS PLUS LEQUEL ÉTAIT LE BON. »

Je voyais les frères de la Dawla comme des bons Musulmans…

Je voyais les frères de la Dawla comme des bons Musulmans. Pour moi, être un bon Musulman, c'est faire le djihad, partir sur une Terre Sainte. Il est obligatoire de combattre sur le sentier d'Allah. Je voulais instaurer la loi d'Allah, répandre l'islam dans le monde entier. Je ne souhaitais pas m'arrêter à l'Irak ou à la Syrie, je voulais que le monde entier accède à la vérité. Je voulais tout d'abord utiliser les mots pour convaincre, pour ensuite utiliser les armes si la parole ne suffisait pas. Je pensais qu'il y avait des gens qui étaient mécréants uniquement parce qu'on n'avait jamais essayé de leur donner accès à la vérité. C'était donc mon devoir de leur donner cette possibilité. Par contre, si une fois devant le message véridique, ils ne choisissaient pas de se reconvertir, ils méritaient de mourir. J'avais le même sentiment que ce soit pour des inconnus ou des membres de ma propre famille. Je dis « reconvertir » et non « convertir » car chaque être humain est né Musulman au départ. Lorsqu'il choisit une autre religion, il quitte le droit chemin et se convertit sans le savoir.

Lorsque j'entendais que les groupes djihadistes se tuaient entre eux, ça ne me touchait pas beaucoup, je me disais qu'il devait y avoir une bonne raison. Cela ne remettait pas en question la « cause » noble de leur combat. Un proche me disait qu'il fallait attendre le retour du Mehdi[83] pour aller sur la terre du Shâm[84]. Il me demandait : « comment tu feras si une fois là-bas, tu te rends compte que c'est pas les bons ? » Je lui répondais que je verrais bien par moi-même et qu'il fallait

[83] Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

[84] *Ibid.*

bien y aller pour le savoir. Je ne pouvais pas rester ici, sur cette terre de mécréants, alors qu'on avait besoin de moi là-bas, sur la Terre Sainte. Lorsque le CPDSI me disait qu'il était très rare qu'une fille arrive à s'échapper et à rentrer vivante en France, je pensais tout simplement qu'elles ne voulaient pas rentrer. Lors d'une séance, un grand frère a témoigné sur sa petite sœur : elle serait partie pour de l'humanitaire puis aurait été enfermée à peine arrivée, mariée à un djihadiste et en quelque sorte gardée de force. « Un kidnapping mental et physique », comme il prétendait. Ça me faisait bien rigoler parce que je n'y croyais pas. D'ailleurs tout le monde disait que sa sœur lui mentait à lui, qu'elle était heureuse là-bas. Malgré ses 15 ans, elle avait déjà fait un lionceau[85]. Alors, il s'est mis à me raconter que sa sœur avait vu une petite de cinq ans se faire tuer à bout portant parce qu'ils avaient trouvé la photo de Bachar al-Assad dans le couloir de sa maison. Mais honnêtement, je ne ressentais rien. Pour moi, tout était justifié à partir du moment où c'était réalisé par le groupe djihadiste. Étant donné qu'ils servaient Dieu, tous leurs actes étaient justifiés. Cela choquait les kouffars parce qu'ils étaient ignorants et lâches. C'est pour cela que parfois, on ne comprend pas certains de leurs actes, mais en vérité, il y a toujours une explication.

Je souhaitais combattre, prendre les armes et servir la cause comme les hommes…

Je souhaitais combattre, prendre les armes et servir la cause comme les hommes.

[85] Voir le rapport DETECTER LE PASSAGE À L'ACTE PAR LA MANIPULATION DES TERMES MUSULMANS PAR DAESH, avec un outil de détection à la fin, consultable librement sur cpdsi.fr et NOORONLINE.

Je ne voulais pas me marier, rester à la maison et m'occuper des enfants. Mon groupe me confirmait que les « sœurs » pouvaient également combattre là-bas. Pourtant, tous les témoignages prétendaient le contraire : la Dawla protège ses femmes, elles ne combattent pas... Au pire, je me disais que j'accepterais de me marier pour leur faire plaisir, de faire un garçon pour qu'il puisse continuer de servir notre cause et en faire un soldat supplémentaire, un petit lionceau du Shâm. Je m'accrochais à l'idée que j'allais patienter cinq ans, le temps de pouvoir le mettre en camp d'entraînement. Après, je serais libre pour prendre les armes. Je n'étais pas attristée quand je l'imaginais avec les armes à la main, je n'étais pas attristée non plus quand je me disais qu'il allait sûrement mourir jeune. La vie sur terre n'est qu'un passage. S'il combat pour une cause noble, il mourra en martyr et accédera au paradis. C'était le meilleur que je pouvais lui souhaiter. Cela pouvait même être positif pour lui de ne pas vivre trop longtemps sur cette dounya.

Je n'étais pas du tout attirée par l'humanitaire, le mariage ou l'apprentissage de la religion. Je ne connaissais même pas les cinq piliers de l'islam, c'est pour dire… Tout ce que je voulais, c'était prouver que j'étais aussi forte qu'un homme. Les armes m'attiraient beaucoup. Depuis petite, je suis fascinée par les armes, j'ai toujours voulu trouver un métier qui me permettrait de toucher aux armes. Je me sens forte, puissante, en leur présence. C'est également pour cela que j'adore les jeux vidéos. Je m'identifie au personnage, je plonge dans les combats et j'imagine que c'est la réalité. C'est mon rêve à moi, d'être puissante, d'être crainte. Je voulais montrer ma puissance au monde entier. Je ne serais jamais revenue en

France si on ne m'avait pas arrêtée en Turquie. Je n'aurais pas supporté la prison en France. J'ai une haine tellement forte contre ce pays. Ils ont enfermé mes frères de sang depuis mon enfance, je les vois se faire jeter en prison, année après année. Par contre, quand on meurt de faim, quand on n'a rien pour vivre, personne ne s'intéresse à nous ; mais quand mes frères volent aux supermarchés pour nous ramener un peu de nourriture ou lorsqu'ils vendent de la drogue pour avoir des revenus, là par contre, on fait attention à eux, uniquement pour les jeter dans un trou. Un jour je les vengerai, je me le suis toujours promis.

Des Musulmans me disaient que si les groupes djihadistes étaient réellement crédibles, tous les Musulmans seraient en Syrie aujourd'hui…

Des Musulmans me disaient que si les groupes djihadistes étaient réellement crédibles, tous les Musulmans seraient en Syrie aujourd'hui. On me questionnait, si c'était un vrai djihad, si c'était réellement bientôt le retour du Mehdi et la fin du monde... « Ne penses-tu pas que tous les Musulmans du monde entier iraient se réfugier sur la Terre Sainte si c'était vraiment le cas ? ». Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'est que je ne les considérais pas comme des Musulmans. La religion s'est perdue aujourd'hui, les gens se disent musulmans mais ne pratiquent pas, fument, boivent, ne font pas la prière, n'apprennent pas la religion et après ils se disent musulmans. Ce ne sont que des hypocrites, des égarés, il n'y a plus beaucoup de Musulmans dans ce monde perverti et c'est justement pour ça qu'il faut réinstaurer l'islam. Nous nous faisons massacrer et persécuter depuis tant d'années... C'est

la preuve que c'est une punition de Dieu. Nous sommes aussi faibles aujourd'hui car nous nous sommes éloignés de Lui et nous nous sommes rapprochés du Diable. Nous devons montrer notre loyauté et notre fidélité à notre Créateur. Allah passera toujours en premier. Je pensais même être capable de tuer ma propre mère et mon propre père s'ils n'acceptaient pas de se reconvertir. Je ne cherchais pas à les protéger, à les emmener au paradis avec moi, je ne pensais qu'à moi, qu'à ma propre entrée au paradis et si pour cela je devais tuer mes parents, ma famille, je l'aurais fait. Une partie de moi espérait ne pas avoir besoin d'aller aussi loin et qu'ils me rejoignent sur la terre sainte. Je me voyais combattre auprès de mes « frères », marier ma mère avec un djihadiste. Au fond de moi, c'était mon rêve, de convaincre et d'embarquer ma famille avec moi.

J'étais persuadée d'être dans le vrai et je ne pensais pas pouvoir un jour changer d'avis…

J'étais persuadée d'être dans le vrai et je ne pensais pas pouvoir un jour changer d'avis. Mon entourage a essayé de discuter avec moi, de me raisonner, mais rien ne me touchait. Lorsque j'ai commencé à rencontrer le CPDSI, je me moquais d'eux régulièrement. À chaque réunion, dans mon for intérieur je me disais que ces mécréants ne me feraient jamais changer d'avis, qu'ils pouvaient s'essouffler tant qu'ils voulaient, qu'ils ne faisaient que perdre leur temps. Je racontais tout à mon groupe sur les réseaux sociaux pour donner le maximum d'informations que je récoltais auprès d'eux, afin qu'ils puissent les utiliser contre eux. Je me souviens

qu'on rigolait bien, qu'on se moquait régulièrement des choses qu'ils me disaient. Ils pensaient pouvoir me détourner de la vérité, du droit chemin, mais j'étais forte et je n'allais pas me laisser avoir par le Sheitan qui me murmure dans les oreilles. Pour moi, le CPDSI représentait le diable. On m'avait raconté que des filles, en sortant du CPDSI, devenaient des prostituées, car elles abandonnaient leur foulard et la religion. Je pensais qu'ils étaient là pour ça, qu'ils étaient complices avec l'État pour m'éloigner de l'islam et m'enfermer en prison. En plus, je pensais qu'un policier était toujours présent et m'enregistrait, je faisais attention à tout ce que je disais. J'étais plus forte qu'eux. J'ai tout de suite reconnu Dounia Bouzar, que j'avais déjà vue à la télé. La Dawla m'avait déjà mise en garde contre elle, bien avant. La première fois, j'ai voulu fuir en voyant le Sheitan face à moi. J'étais même prête à les tuer.

À cette époque, pour moi ils méritaient tous de mourir car ils luttaient pour nous empêcher de partir sur la Terre Sainte. Je leur ai d'ailleurs déjà dit droit dans les yeux : « vous méritez de mourir, vous n'êtes que des mécréants » et je le pensais sincèrement. Lorsque l'État Islamique me demandait des informations comme les dates de rencontre, les lieux de rendez-vous et les horaires, je donnais tout ce que j'avais à ma disposition. Le problème, c'est que les lieux changeaient tout le temps et ma mère n'était au courant que le matin même de l'adresse. Je fouillais souvent dans son téléphone, pendant qu'elle ne regardait pas. Mais elle n'avait aucune information avant, comme s'ils ne lui faisaient pas confiance, à elle aussi.

Mes « frères » ont commencé à m'encourager pour que je passe à l'acte moi-même ici...

Mes « frères » ont commencé à m'encourager pour que je passe à l'acte moi-même ici mais je voulais partir sur la terre du Shâm, je ne voulais pas mourir en martyre ici en France. À chaque attentat, j'étais fière des « frères » morts en martyrs, je les félicitais et les enviais d'une certaine manière, ils avaient trouvé le paradis... Mais cela me faisait peur pour moi-même. Je ne voulais pas partir tout de suite. J'étais fière de l'attentat d'Orlando, je me disais que ces chiens d'homosexuels méritaient bien la mort qu'ils avaient trouvée. Le fait que le « frère » fréquentait cette boîte de nuit homosexuelle, qu'il était lui-même homosexuel, ne me questionnait pas. Il avait trouvé la bonne voie et sa foi était tellement grande qu'il avait pu lutter contre le Sheitan et se faire pardonner en commettant cet acte courageux. Lorsque les attentats visaient des civils, comme au Bataclan ou le 14 juillet, j'avais aussi la joie dans mon cœur. Ils méritaient tous la mort, puisque ces mécréants restaient ici... Des proches m'avaient montré des photos de victimes au Bataclan, en pensant me faire réfléchir, devant ces images immondes. Mais j'étais morte de rire dans mon for intérieur. Je les regardais sans sourciller, au contraire j'y prenais même du plaisir. J'ai vu le choc dans leur regard, la peur face à ma réaction et j'étais encore plus heureuse. Je me sentais forte, puissante, supérieure à eux. Voir la peur dans le regard des autres me réjouissait, m'apportait une grande satisfaction.

C'est en partie ce qui m'a déstabilisée au sein du CPDSI : je pouvais dire des

monstruosités, les menacer de mort et personne ne bougeait, personne ne me regardait avec horreur. Je ne comprenais pas leur réaction et je faisais tout pour les provoquer de plus en plus, je voulais voir la peur dans leur regard. Je souhaitais qu'ils me mettent dehors, qu'ils appellent la police, qu'ils ne souhaitent plus jamais me revoir, mais non… Pourtant, je me disais qu'ils devaient bien avoir peur car ils étaient tout le temps entourés de policiers qui restaient devant la salle, mais jamais ils ne nous fouillaient. Et ils ne rentraient pas dans la salle avec nous. Je ne comprenais pas, je me souviens même m'être demandé si l'équipe du CPDSI n'était pas suicidaire.

Les policiers m'ont également beaucoup marquée, je les ai reconnus tout de suite avec leurs postures, leurs regards, ça ne pouvait pas louper, c'étaient forcément des flics, d'ailleurs Laura Bouzar me l'a confirmé lorsque je le lui ai demandé. Je les provoquais, les regardais mal, je voulais voir leur réaction. J'avais une telle haine contre ce gouvernement qui était injuste. Malgré tout ce que j'essayais, eux aussi, restaient toujours gentils avec moi, polis, respectueux, il leur arrivait même de me sourire ! Le comble ! Moi qui n'avais peur de rien, je m'étais préparée à leurs interrogatoires. J'essayais d'anticiper chaque question, chaque réponse, mais à chaque fois j'étais à côté. Ils ne disaient jamais ce que j'avais prévu, ils me déstabilisaient par leur gentillesse. Ils me parlaient de moi, de choses insignifiantes... J'étais perdue parce que je réalisais qu'ils ne voulaient pas se battre avec moi...

À ma grande stupéfaction, j'ai commencé à avoir des doutes sur la cause…

À ma grande stupéfaction, j'ai commencé à avoir des doutes sur la cause. J'ai rencontré de nombreux jeunes au sein de ces groupes. Au début, je pensais que c'étaient des acteurs payés par le CPDSI et encore une fois je rigolais bien et me moquais d'eux sur les réseaux. Je m'étais promis de ne jamais les écouter, je forçais mon cerveau à penser à autre chose, j'inventais des histoires dans ma tête pour surtout ne pas entendre le moindre mot. Malgré tout, je ne sais pas comment ni pourquoi, mais j'ai commencé à écouter ce que les autres disaient. Ils ne me parlaient pas à moi mais à l'équipe. Pour me rassurer, je me disais « j'écoute juste pour après pouvoir tout répéter aux ''frères'' ». Petit à petit, j'ai reconnu des gens avec qui je parlais sur les réseaux et qui avaient d'ailleurs disparu. Leurs histoires me permettaient de les reconnaître car au CPDSI, ils n'utilisaient pas les kounya que je connaissais. Je me demandais « mais qu'est-ce qu'ils font là ? Pourquoi ils se livrent ? Pourquoi ils ne font pas semblant comme moi ? » C'étaient bien des vrais « frères » et « sœurs » qui avaient voulu partir, comme moi. Malgré moi, j'ai commencé à les écouter. J'étais captivée par leurs témoignages et je les écoutais attentivement. Je me retrouvais beaucoup dans leurs histoires, dans leurs croyances, dans leurs sentiments. Je me posais les mêmes questions qu'eux. On se ressemblait beaucoup finalement.

Le CPDSI m'a beaucoup fait parler de ce que je recherchais, de ce qui était important pour moi, de ce qui me faisait respirer à chaque seconde, ce qui me permettait de vivre... Je ne comprenais pas et ne voyais pas le rapport avec « mon

djihad», mais je répondais le plus hypocritement possible. Le problème c'est qu'ils l'ont remarqué. Je me souviendrai toujours du jour où j'étais au meilleur de mon rôle d'actrice, persuadée de tous les convaincre, en les regardant bien droit dans les yeux. Je m'étais renseignée et je savais qu'il ne fallait surtout pas que je regarde vers la droite sinon cela voulait dire que je mentais, alors je faisais tout pour orienter mes yeux vers la gauche, car j'avais lu que ça faisait appel à la mémoire et donc à la sincérité. Je choisissais mes mots avec prudence, j'avais répété depuis plusieurs jours. Avec toutes ces précautions, j'étais fière de moi, j'étais sûre de les berner. Mais à la fin, j'ai été stupéfaite. Laura, la chef d'équipe, m'a regardée en souriant et m'a dit doucement : « c'est bon, tu as fini ? ».

Elle ne me croyait pas. Je me suis sentie humiliée et je n'ai pas pu me maîtriser. Toute ma colère, ma haine, mon mépris sont sortis d'un coup, je n'arrivais plus à m'arrêter. J'aurais voulu la tuer de mes mains. Mais à ce moment précis, j'ai senti qu'en fait, elle et son équipe étaient plutôt contents que je craque. Face à mes menaces et à mes insultes, ils répondaient qu'on allait enfin pouvoir commencer à travailler. Ensuite, ils ont repris point par point, tout ce que je leur avais craché à la figure, comme si ces mots ne leur étaient pas destinés. À partir de ce moment-là, quelque chose a changé. Je ne sais pas trop pourquoi. C'est comme si un verrou dans mon corps avait sauté. Je ne les aimais toujours pas, mais c'était comme si eux m'aimaient un peu. Comme si je ne pouvais rien y faire. C'était malgré moi. J'ai eu l'impression qu'ils cherchaient vraiment à comprendre qui j'étais. J'avais

pris l'habitude, depuis toute petite, d'être celle à qui on faisait des leçons sur tout. On n'entendait jamais mes pensées, mes sentiments, on ne répondait jamais à mes interrogations. Je me sentais tellement seule et incomprise par le monde qui m'entourait… Seule La Dawla m'avait comprise. Petit à petit, j'ai commencé à parler parce que je pouvais dire ce que je pensais pour de vrai. Je voyais les autres se confier sans avoir peur d'aller directement en prison. Et revenir, de semaine en semaine. Certains revenaient alors qu'ils étaient devenus libres. Alors finalement, je me suis lâchée s'en m'en rendre compte. Les soirs où je n'avais pas le moral, je me suis mise à leur envoyer des messages. Parfois, on s'appelait par téléphone. Même le soir ou le dimanche, ils répondaient toujours. Voilà que je demandais de parler à des kouffars... Parfois avec des bruits de bébé qui pleure, mais ils répondaient. Je me sentais prise en considération. Ils me répondaient en s'occupant de leur propre enfant. Ça ne m'était jamais arrivé. Depuis que je suis née, c'est comme si je n'existais pas.

Je me suis retrouvée à ce moment-là dans un monde complètement fou avec deux facettes. Une avec l'EI et une avec le CPDSI. J'étais partagée entre deux mondes, je ne savais plus lequel était le bon. Qui disait la vérité ? Chacun me disait que l'autre mentait. À chaque fois que j'étais en contact avec l'EI, j'étais sincère. Mais à chaque fois que j'étais en contact avec le CPDSI, j'étais sincère aussi. J'avais l'impression de devenir schizophrène.

J'ai commencé à me demander si réellement les femmes pouvaient combattre avec l'EI…

J'ai commencé à me demander si réellement les femmes pouvaient combattre avec l'EI… Tous les autres jeunes pro-Dawla, comme moi, étaient unanimes pour affirmer que les femmes ne combattaient pas en Syrie. Je ne voulais pas devenir policière de la Dawla mais bien un soldat, et ils m'assuraient que ce n'était pas possible. Pourtant, aujourd'hui, je me rends compte à quel point mon aveuglement était évident. Je n'avais jamais vu de femmes qui combattent dans les vidéos et témoignages... Tout le monde me disait que les femmes ne combattaient pas sauf les « frères » sur les réseaux. Eux promettaient de pouvoir faire une exception pour moi. Ils me persuadaient qu'il y avait quelques femmes qui combattaient sans jamais me donner de preuves. Je les croyais pourtant. Je n'échangeais qu'avec des hommes, contrairement aux « sœurs » qui parlaient très rarement à des « frères » sauf pour un mariage. Moi, je passais des heures à discuter avec des « frères » ici et là-bas, qui me parlaient du combat quotidiennement. Je n'avais pas de discussions sur la religion, je ne recevais pas de « rappels », on ne m'envoyait jamais de hadiths à part ceux qui parlent de combats et de djihad. J'ai constaté que le discours que j'avais entendu n'était pas du tout le même que les autres. Quand certains jeunes du CPDSI parlaient d'humanitaire ou de principes sur la religion, je ne comprenais pas un mot tellement j'étais ignorante. Les mécréants connaissaient plus de choses que moi sur l'islam. Je me suis rendu compte qu'avec mes « frères » sur internet, on parlait uniquement de combats, d'armes,

de solidarité entre frères d'armes, de violence, du gouvernement pourri qui avait détruit ma vie et celle de mes « frères ».

Mais petit à petit, j'ai réellement cherché une preuve qu'une femme combattante existait. J'avais besoin de la preuve que je n'avais jamais eue. Jusque-là j'avais vu des femmes qui s'entraînaient, mais elles n'étaient pas sur le terrain de guerre. J'ai insisté auprès de mes « frères » pour obtenir des preuves avant d'essayer, à nouveau, de partir. Ils m'ont soudainement rejetée comme une moins que rien, parce que j'insistais. Ils ne supportaient pas que j'ose les contredire, que j'ose ne pas les croire uniquement avec leurs belles paroles. Maintenant, j'ai compris qu'ils ont réalisé qu'ils ne me contrôlaient plus complètement comme avant. C'est vrai qu'au départ, je ne posais jamais de questions, j'acquiesçais à tout ce qu'ils disaient. Pour moi, ils possédaient la vérité, j'étais une ignorante. C'était aussi simple que ça. Il ne m'était jamais venu à l'esprit de douter d'eux.

Ce qui m'a sauvée, c'est l'enfermement…

Ce qui m'a sauvée, c'est l'enfermement, je ne pouvais plus communiquer avec eux. J'étais en rupture totale. Cela m'a permis de continuer mon chemin, sans plus les avoir pour me polluer l'esprit. J'ai passé des moments durs, l'enfermement a été très dur à supporter, je le vivais comme une extrême injustice. Surtout pour moi qui étais très sensible à cette question par rapport à mes frères de sang et à l'incidence que ça avait eu sur toute mon enfance. J'ai cru devenir folle par moments. J'en ai beaucoup voulu au gouvernement et au CPDSI qui soutenait que

c'était la meilleure façon pour moi de m'en sortir. Ils me répétaient : « on demande ton enfermement parce qu'on tient à toi. Peu importe si tu nous détestes. Le principal, c'est de te sauver. » J'ai mis longtemps à le voir réellement comme une aide. Au début, je le prenais comme une preuve supplémentaire qui validait et confirmait toute la haine que j'avais contre le gouvernement, depuis mon enfance. En réalité, je suis obligée de reconnaître que l'enfermement m'a permis d'être en rupture et de prendre du recul. Au départ, je me disais qu'il fallait que je patiente, que c'était une épreuve de Dieu supplémentaire pour me tester. C'est ce que la Dawla m'avait dit quand je m'étais fait arrêter en Turquie. Aujourd'hui, je pense qu'au contraire, Dieu m'a envoyé à deux reprises des signes pour m'arrêter car je prenais le mauvais chemin. Cette contradiction entre ce qu'ils me promettaient « d'aller combattre » et leur manque de preuves, m'a mis le doute sur eux. Et quand j'ai un doute, tout s'effondre. J'ai du mal à refaire confiance.

En Centre Educatif Fermé, j'ai beaucoup lu et enfin appris la religion. J'ai mieux compris certaines choses. J'ai surtout réalisé à quel point ils ne m'avaient rien enseigné et ne me parlaient que d'armes. Alors qu'ils savaient que je ne pourrais jamais combattre. J'ai parlé à une « sœur » qui a été incarcérée par les djihadistes parce qu'elle avait refusé de se marier. Mes « frères » savaient que je serais obligée de me marier et de rester à la maison pour faire des enfants, et ils m'ont menti. Du coup, qui étaient-ils vraiment pour me mentir ? Comment pouvais-je les considérer comme des « frères » ?

Aujourd'hui, mes éducateurs, mon psychologue et le CPDSI m'obligent à travailler

sur mon besoin de prendre les armes. Ils disent que je dois comprendre pourquoi les armes m'attirent. Je ne sais toujours pas répondre à cette question mais j'ai compris que la Dawla a utilisé mon envie de violence et ma haine de la société pour me donner envie de les rejoindre. Maintenant, j'aimerais rentrer dans l'armée ou devenir policière, cela me permettrait de trouver ce que je cherche, en faisant le bien cette fois-ci. En étant réellement dans une « bonne cause ». Par contre, avec mon dossier, je ne pense pas que ce sera possible. On m'a conseillé d'aller voir les formations pour garde du corps, je verrai bien…

Les frères de la Dawla ne me manquent pas du tout, je suis en colère contre eux, je leur en veux pour tous les mois, années, qu'ils m'ont pris. Je me suis sentie manipulée, trahie pour la façon dont ils m'ont traitée, comment ils m'ont rejetée. Je ne sais pas comment l'expliquer mais j'ai aussi été touchée par le fait qu'ils ne prennent même pas la peine de me parler de religion, comme avec les autres. Le plus dur aujourd'hui, c'est de réaliser la personne que j'étais devenue et d'arriver à me pardonner. J'ai fait beaucoup de mal, j'ai menacé de nombreuses personnes, j'ai prononcé des choses horribles en les pensant sincèrement sur le moment et en les regrettant de tout mon cœur aujourd'hui. Je ne sais pas si un pardon est réalisable et si un avenir heureux est possible, mais je l'espère… Je n'ai toujours pas confiance dans le gouvernement, mais je pense qu'il y a des humains qui sont bons. Même des non-Musulmans. Ça m'écorche la gorge de le reconnaître mais je l'ai vu de mes yeux. Et j'ai vu de mes yeux que ceux qui se disent « vrais-Musulmans » pouvaient mentir à leur « sœur ». C'est déjà un progrès. Je crois

toujours que seule la loi d'Allah peut construire un monde meilleur, mais je sais que ceux qui se prétendent djihadistes ne sont pas les bons. J'espère qu'un jour, des vrais Musulmans construiront une vraie Terre musulmane, et que s'il y a besoin de se défendre, ils accepteront que des femmes combattent.

Résumé succinct du suivi de Najet

Nous avons choisi le témoignage de Najet pour illustrer deux aspects : l'information qui lui permet d'avoir un doute sur la crédibilité de son groupe et la complexité de la posture professionnelle de ceux qui suivent les jeunes radicalisés...

<u>L'information qui lui permet d'avoir un doute sur la crédibilité de son groupe</u>

Najet est intéressante car elle doute de l'identité de ses « frères » et de leur loyauté envers elle parce qu'ils ont prétendu qu'elle pourrait être soldat, alors qu'elle finit par comprendre qu'en réalité ils interdisent le combat aux femmes. On a ici l'illustration concrète, encore une fois, que c'est bien la contradiction entre le motif d'engagement du jeune et la réalité du projet qui peut introduire une faille dans son nouveau mode de pensée, et non pas « du savoir » absolu : lui apprendre « ce que dit l'islam » sur le « djihad », sur les femmes au combat, sur la violence en général, ne l'a jamais touchée. En revanche, s'apercevoir par elle-même, suite à plusieurs témoignages, que son groupe lui a menti sur ce qui était le

plus important pour elle l'a touchée et a provoqué ce que nous appelons « une faille » dans ses certitudes. Et comme elle le reconnaît, dès lors qu'un doute s'immisce, « c'est dur de faire confiance ».

Son système cognitif a commencé à se remobiliser à partir du moment où elle a repéré un « mensonge » de ses frères. En clair, Najet présente le paradoxe de s'être désengagée de Daesh lorsqu'elle a pris conscience que le groupe ne lui permettrait pas de combattre.

C'est pour cette raison que nous avons expliqué dans les chapitres précédents qu'il est fondamental que les nouvelles informations données par les repentis ou les autres jeunes du groupe de paroles puissent remettre en question la représentation que le radicalisé se fait de l'identité et de l'objectif de son groupe liés à son motif personnel d'engagement. Najet n'est pas déradicalisée (elle croit toujours que seule la Loi divine peut régénérer le monde) mais elle est désengagée (elle ne croit plus en Daesh). Son désengagement l'a sortie de la violence, pour le moment.

Nous nous considérons en échec avec Najet, même si les autorités estiment que c'est une réussite de permettre à un jeune de se reculer des actes violents. À nos yeux, le danger est toujours présent dans la mesure où si Najet croit toujours en la seule solution de la Loi divine, elle peut se réengager avec un autre groupe dès lors que ce dernier lui apparaîtra « légitime » et « authentique ». Peut-être gardera-t-elle le réflexe de vérifier la vérité de leur propagande, dans le meilleur des cas...

Najet fait partie des 86% de nos cas désengagés, mais non déradicalisés (seulement 43%). Cela ne veut pas dire que nous n'y arriverons pas. Najet vient encore nous voir, d'elle-même. Mais à cette heure, tant qu'elle n'aura pas terminé son travail de psychothérapie avec sa psychologue et ses éducateurs de la PJJ sur sa propre violence, nous savons qu'elle peut retomber d'un jour à l'autre. Et pourtant, un nouvel enfermement « préventif » ne ferait que la renforcer dans son idéologie. Nous sommes face à la difficulté du suivi en déradicalisation. L'aider à sortir de son idéologie ne peut se faire qu'à l'extérieur, car cela exige qu'elle «s'engage » avec d'autres adultes que ceux de Daesh, qu'elle leur fasse confiance, et qu'elle déconstruise sa vulnérabilité qui l'a poussée à adhérer à cette idéologie totalitaire.

Pour ce type de jeunes, nous avons demandé pendant longtemps des centres fermés qui puissent les accueillir sur un long terme. Les quelques Centres Éducatifs Fermés habilités par la PJJ fonctionnent bien (cf Brian) mais ils ne peuvent réserver qu'une place par centre aux jeunes radicalisés, pour ne pas reproduire l'exaltation de groupe et parce qu'ils ont été créés pour les mineurs délinquants. De plus, ils n'accueillent que des mineurs sous suivi judiciaire. Il nous arrive d'avoir besoin de centres fermés pour des jeunes majeurs ou pour des jeunes qui n'ont pas encore de suivi judiciaire, et qui pourtant sont très dangereux, pour eux et pour les autres. Jusque-là, nous avons « bricolé » avec quelques hospitalisations d'office, bien que cela posait de nombreuses questions aux équipes psychiatriques qui ne voyaient pas le sens d'une telle hospitalisation. Mais

le seul objectif était « d'enfermer » le jeune et de le couper des réseaux sociaux... Il manque des centres fermés où l'on puisse placer des personnes non-volontaires le temps de leur suivi. Mais la forme de ces centres demande une vraie réflexion car on ne peut pas mettre dans la même structure plus de deux anciens radicalisés en même temps...

Cela nous permet d'enchaîner sur la posture professionnelle multi-dimensionnelle que ce suivi entraîne.

La complexité de la posture professionnelle de ceux qui suivent les jeunes radicalisés

La première difficulté est de taille : le radicalisé ne sera jamais en demande de déradicalisation, tout simplement parce qu'il ne se perçoit pas radicalisé. De son point de vue, ce sont « les autres » qui sont endoctrinés par les sociétés complotistes. Lui-même se considère comme faisant partie de ceux qui ont du discernement. Les discours politiques qui espèrent que certains radicalisés seront « volontaires » pour telle ou telle proposition n'ont tout simplement pas compris la définition même du radicalisé : aucune alliance, thérapeutique ou éducative, ne peut donc être envisagée avec l'individu lui-même, en tout cas au début de sa prise en charge. C'est toute la complexité et le paradoxe de la sortie de radicalité violente puisqu'il est nécessaire que le professionnel tisse un lien de confiance avec le jeune radicalisé pour l'accompagner dans son travail de désengagement

mais sans que celui-ci ne requière une adhésion préliminaire du jeune.

La deuxième difficulté est tout aussi importante : la grille de lecture paranoïaque placée dans l'esprit du radicalisé se révèle être le principal obstacle à la déradicalisation car tout interlocuteur autre que Daesh est délégitimé. En effet, les recruteurs mettent en place une dimension émotionnelle anxiogène auprès du jeune pour le couper de son environnement, tellement ancrée d'ailleurs que ce dernier ne fait plus confiance en personne. C'est pour cette raison que les expériences de « discours alternatif religieux » [86] mis en place dans d'autres pays ne fonctionnent pas réellement. Les imams qui n'ont pas rejoint « l'état islamique » sont, de la même manière, considérés comme illégitimes. Comme les autres interlocuteurs, ils sont suspectés d'être au mieux endormis, au pire achetés par les sociétés secrètes complotistes. La délégitimation « des autres » fait partie de la caractéristique première du radicalisé, persuadé d'appartenir au seul groupe qui détient la Vérité. Les recruteurs ont amplifié son sentiment de persécution en le prévenant : « les autres », jaloux de ne pas être élus pour posséder la vérité, vont tenter d'initier en lui le doute. À partir de là, toute personne qui se placera sur le registre du savoir ou du pouvoir ne pourra atteindre le radicalisé. Soit cette approche se révèle inefficace parce que ce dernier reste sur ses gardes et se protège de ce qui pourrait contribuer à « l'endormir » à nouveau, soit l'approche se révèle carrément contre-productive dans la mesure où elle illustre ce qu'a annoncé Daesh, renforçant ainsi involontairement sa fiabilité, donc son autorité.

[86] Certains pays, comme l'Arabie Saoudite ou l'Angleterre, ont pensé qu'il suffisait de donner des cours d'islam aux radicalisés pour les faire changer.

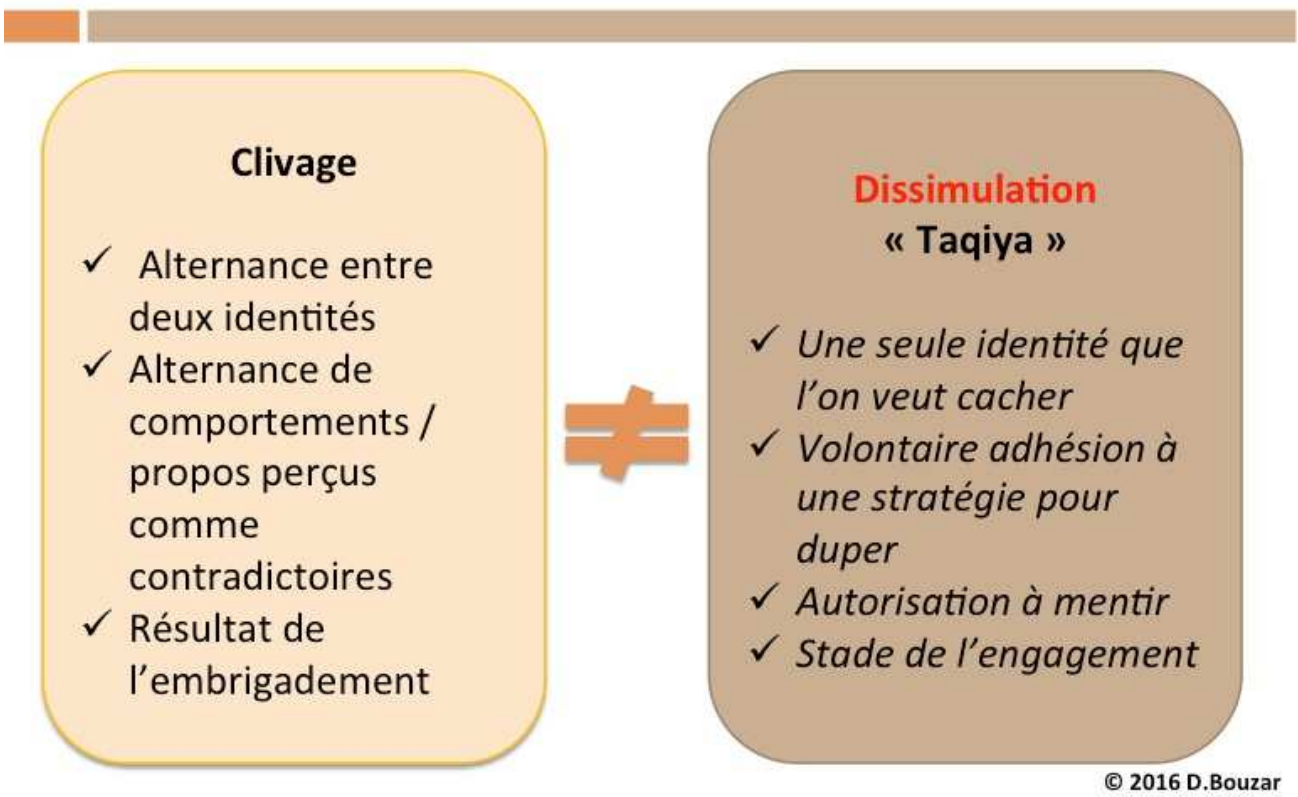
L'approche anxiogène des recruteurs n'a pas simplement délégitimé tous les interlocuteurs qui tenteraient de « raisonner le jeune ». Une troisième difficulté nous attend : cette approche a aussi coupé le radicalisé de toutes ses activités sociales anciennement agréables qu'il perçoit dorénavant comme anxiogènes, c'est-à-dire comme pouvant potentiellement le détourner de la Vérité. Il craint que des messages subliminaux ne l'atteignent s'il écoute de la musique ou s'il regarde des images. La culture l'éloignerait de Dieu qui, d'ailleurs et de son point de vue, le lui a interdit. Il est donc difficile à ce stade, d'approcher le jeune en « partageant un loisir » ou d'utiliser les activités médiatrices que les professionnels ont l'habitude d'utiliser comme support. C'est d'ailleurs la plainte récurrente des parents à qui on demande de « garder le lien ». Ils répondent : « On ne peut plus manger au restaurant car il y aurait de la gélatine de porc dans tous les plats, le cinéma est considéré comme le produit du diable, le sport est interdit à cause de la mixité... Garder le lien, oui, mais comment ? »[87] (Bouzar, 2015). Cette interdiction d'activités prive le jeune de toute interaction avec un adulte extérieur au groupe radical qui tenterait de l'approcher sur le mode du « faire ensemble ». Impossible de dupliquer les méthodes des travailleurs sociaux mises en place pour les autres types de problématiques de délinquance ou de toxicomanie. On ne peut pas susciter la confiance des radicalisés uniquement en « transpirant ensemble », lors d'un match de foot ou d'un sport à risques. Ce n'est pas la moindre des difficultés de la déradicalisation, car toutes les formations des travailleurs sociaux reposent

[87] Dounia Bouzar, Comment sortir de l'emprise djihadiste ? Editions de l'Atelier, 2015.

sur le postulat que la réinsertion du jeune au sein de la société passe par la refonte du lien social. L'apport du psychologue Winnicott est très clair : la relation précède l'individu, pas le contraire. Autrement dit, l'individu se constitue dans la relation avec d'autres. Le sentiment d'identité personnelle ne se forme qu'en établissant des relations humaines. C'est à ce prix que des jeunes qui se perçoivent « à l'extérieur » de la société peuvent à nouveau éprouver de l'empathie pour autrui. Le travailleur social a pour objectif d'aider le jeune à prendre conscience de lui-même et du monde dans lequel il vit pour lui apprendre à « s'attacher ». La rage ou la haine est le seul lien au monde du radicalisé, tout comme le délinquant. C'est bien leur point commun, même si cette haine est en partie le produit de l'embrigadement du radicalisé (et pas seulement le résultat de son histoire personnelle). Mais se placer dans l'échange et la réciprocité en partageant une activité pour restaurer l'empathie ne peut constituer la seule approche car le sentiment de paranoïa du jeune peut bloquer cette approche, en tous les cas au début de la déradicalisation. Quand le travailleur social y arrive, le résultat est toujours positif. Il n'y a qu'à lire les témoignages de Brian et de Hamza pour le comprendre.

Une quatrième difficulté s'ajoute à cette impossibilité d'approcher le jeune : les conseils en dissimulation qui lui sont transmis. Dès que le radicalisé comprend que son entourage est au courant, il en parle à son groupe qui lui conseille immédiatement de se mettre en dissimulation. La dissimulation vient de la notion islamique de « taqîya », instrumentalisée par les « djihadistes ». « Taqîya » vient

du verbe *prévenir*, *se prémunir*. Cette pratique consiste à dissimuler sa foi sous la contrainte, afin d'éviter tout préjudice et réaction hostile par un milieu extérieur défavorable. À son origine, la taqîya provient directement d'une recommandation du Prophète de l'Islam selon laquelle la foi peut être cachée si elle conduit à la persécution. Les réseaux reprennent cette définition pour mettre en situation de dissimulation d'apparence les jeunes, puisqu'ils les ont déjà convaincus qu'ils étaient persécutés par un monde hostile. Peu importe si cette notion vient de l'islam chiite, courant considéré par ces derniers comme générant des Musulmans



égarés, les recruteurs n'en étant pas à une contradiction près.

La dissimulation est devenue courante. Elle s'est elle aussi adaptée au contexte, de manière presque individualisée. En fait, les recruteurs francophones, ayant grandi au sein des institutions françaises, connaissent bien les grilles de lecture professionnelles des éducateurs, des assistants des services sociaux, des psychologues et des policiers. Cela leur permet donc de conseiller le jeune en fonction du type de professionnels chargés de l'accompagner. Pour exemple, si la préfecture le met en relation avec un psychologue, les recruteurs vont alors demander à ce dernier de parler de ses difficultés relationnelles avec ses parents ; si elle a désigné un éducateur de rue, les recruteurs vont l'inviter à adhérer à l'atelier rap., etc. , le temps que son dossier soit classé.

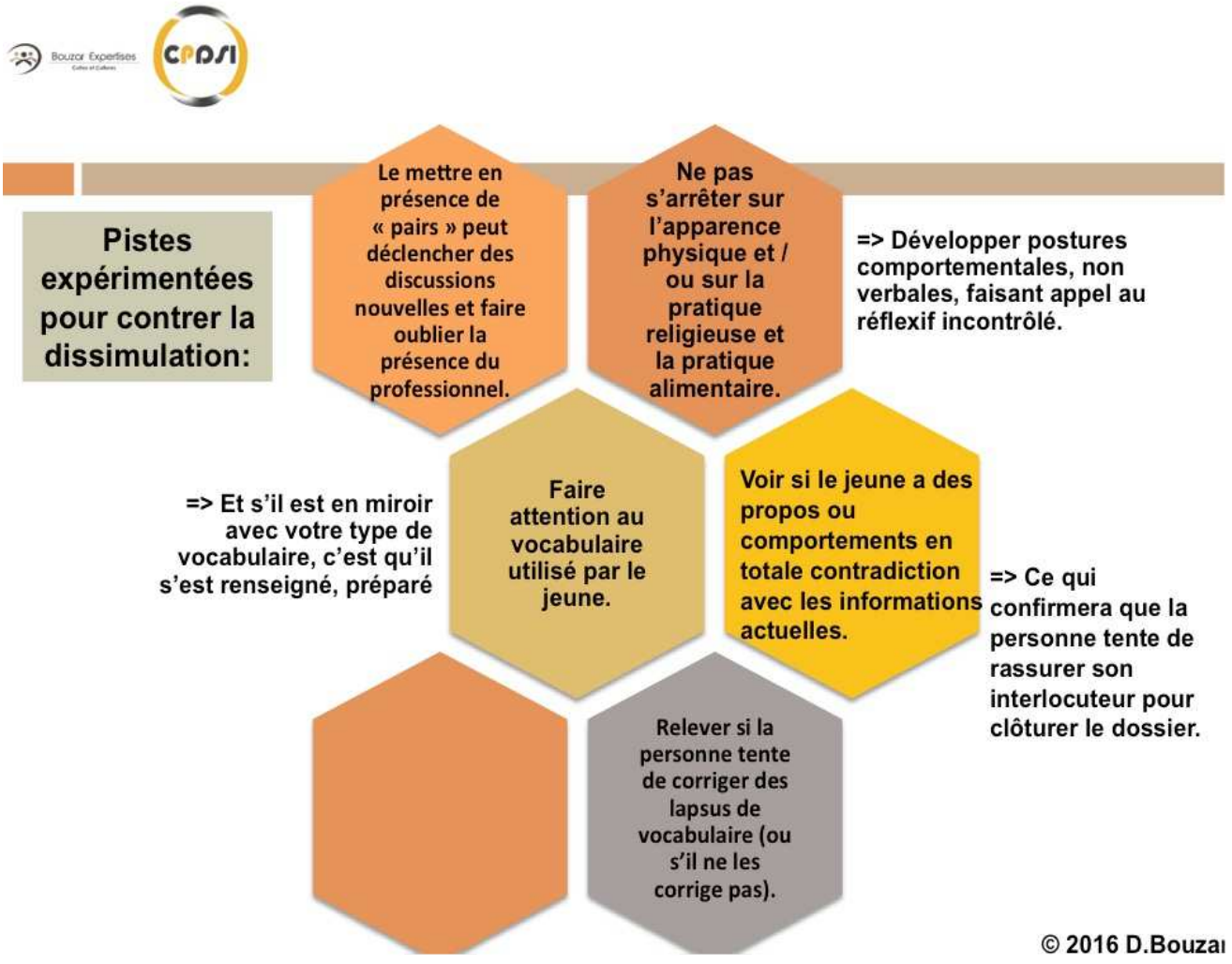
Toutefois, la dissimulation est très dure à tenir sur du long terme. Elle est également beaucoup plus efficace lorsque la personne radicalisée est face à un interlocuteur qui n'est pas encore formé sur le processus de radicalisation. De nombreuses familles nous ont appelé lorsque leurs enfants étaient déjà partis en Syrie en expliquant qu'ils n'avaient rien vu. Mais lorsqu'ils venaient en séminaire de formation sur le processus d'embrigadement pour soutenir et aider d'autres parents, tous comprenaient tardivement qu'ils auraient pu repérer ce que nous nommons les « indicateurs d'alerte ». Par manque de connaissance et d'information, ils n'avaient pas su faire le lien entre les comportements de leurs enfants et la radicalisation. Les parents se sentent soulagés lorsqu'ils ont accès à

la compréhension du processus de radicalisation et qu'ils sont enfin capables de comprendre les différentes étapes de changement de leur enfant.

La formation des professionnels est aussi fondamentale. Plus ils accèdent à la façon de penser et aux sentiments des « djihadistes », plus la dissimulation de ces derniers sera aisée à détecter. En comprenant bien les dimensions émotionnelles, relationnelles et idéologiques de la radicalisation, le professionnel développera des techniques, des sujets particuliers à aborder, pour être en capacité de percevoir l'évolution réelle du jeune suivi, au-delà de ses déclarations.

Le lien s'est créé avec Najet à partir du moment où nous avons perçu sa posture de dissimulation. Le fait de l'avoir confrontée de manière bienveillante à ses propres mensonges semble avoir apporté une forme de crédibilité voire de légitimité de l'équipe du CPDSI aux yeux de Najet. D'une part, le fait de l'avoir confrontée à sa propre dissimulation lui a montré que l'équipe n'était pas en miroir à son attitude. En ce sens, l'équipe lui a tout de suite renvoyé avoir connaissance de son comportement et ne l'a pas caché pour la piéger, par exemple pour s'en servir contre elle plus tard en prévenant les autorités. D'autre part, cette posture professionnelle a freiné Najet dans son comportement de toute puissance en lui démontrant ne pas être supérieure aux autres malgré toutes ses tentatives pour duper ses interlocuteurs. Sans doute, et ce pour la première fois depuis son engagement violent, Najet a-t-elle été confrontée à ses propres limites. C'est à partir de ce moment qu'elle nous a reconnus comme des interlocuteurs à part

entière. Le lien s'est créé ce jour-là. Probablement revient-elle encore nous voir grâce à cet événement.



Rappels :

=> Vous avez tenté de déstabiliser le jeune lors de votre / vos entretien(s) précédent(s).
=> Ici, l'objectif est de mettre des mots sur la problématique de l'embrigadement.

Il faut toujours dépersonnaliser la relation => Ce n'est pas le professionnel qui parle, mais il s'appuie sur ce que le dossier contient



Il ne faut jamais :

- Être dans la confrontation
- Tenter d'imposer ses propres idées
- Être moralisateur
- Tenter un contre discours religieux *(cette approche peut être utilisée, mais plus tard)*
- Exprimer violemment que l'on est choqué / indigné

© 2016 D.Bouzar

10

EXTRAIT DE RÉTRO-ANALYSE DE LAMIA, 19 ANS : « MON JILBAB ET MON NIQAB ME SERVENT DE PROTECTION »

J'ai commencé à m'intéresser à l'Etat Islamique après avoir vu à la télévision, qu'on parlait d'Abou Bakr Al Baghdadi…

J'ai commencé à m'intéresser à l'Etat Islamique après avoir entendu à la télévision qu'on parlait d'Abou Bakr Al Baghdadi. J'ai demandé à une fille pro-Dawla avec laquelle j'étais en contact sur Facebook des détails sur le Califat. Elle me disait : «Tu sais que le Shâm c'est la terre sainte ! Il faut aller là-bas ! C'est important ». Il fallait donc se désavouer des mécréants et rejoindre les frères moujahidins («djihadistes ») sur zone. Je pensais que la vérité était là-bas. J'étais convaincue que la fin du monde était proche et qu'il fallait absolument partir les rejoindre. Au début, j'en parlais uniquement avec mon amie sur Facebook. Je regardais aussi beaucoup de vidéos sur YouTube. Elles parlaient de la guerre sainte et des combattants. J'ai aussi regardé des vidéos humanitaires dans lesquelles je voyais des petits Syriens en train de mourir sous le régime de Bachar Al Assad. Après, j'ai commencé à regarder d'autres vidéos qui n'étaient pas uniquement de Daesh mais plutôt 19HH, par exemple. Ça parlait un peu plus de religion et de Terre Sainte. Quand je les ai regardées, j'ai voulu partir tout de suite. J'ai ensuite commencé à regarder des vidéos d'exécution de Daesh. La première fois que j'ai vu des vidéos d'exécution, ça m'a tellement écœurée que j'en aurais presque vomi. À force de les regarder, j'ai fini par ne plus rien ressentir. Au contraire, j'en étais fière. Je n'ai pas osé parler de ma réaction pendant les groupes de paroles du CPDSI parce que c'était gênant. J'ai par la suite visionné des vidéos de guerre avec les frères qui combattaient là-bas. J'écoutais aussi des vidéos de prêches

comme celle de Awlaki. Ce que je préférais par-dessus tout, c'était celles qui traitaient des grands péchés, de l'au-delà ou encore de la vie après la mort. Comme elles me faisaient peur, cela me motivait à être meilleure. Je suis ensuite entrée dans un groupe privé « entre sœurs » sur Facebook. Je me connectais tous les jours dès que je rentrais du lycée. J'ai toujours été active sur les réseaux sociaux mais je ne communiquais qu'avec des copines du quartier. Le groupe a fini par devenir important et je me suis attachée à eux. Ce qu'elles me disaient me touchait. C'est devenu plus important que tout. Je leur posais des questions très régulièrement. Plus j'avançais, plus je voulais en savoir. C'est devenu une obsession.

Au départ, je voulais partir rejoindre la Syrie toute seule…

Au départ, je voulais partir rejoindre la Syrie toute seule mais par la suite, j'ai voulu y aller avec ma meilleure amie. Nous étions toutes les deux en contact avec le même frère qui était en Syrie et qui avait organisé notre départ à toutes les deux. Quand j'ai pris conscience que je devais me séparer de ma famille, j'ai vraiment été triste. Pendant les 24 premières heures, je n'allais vraiment pas bien. Néanmoins, je n'ai pas changé d'avis parce qu'à mes yeux, j'y allais aussi un peu pour eux. Je pensais qu'ils allaient me suivre parce que j'étais dans la vérité et qu'ils étaient dans le faux. J'étais persuadée que j'aurais pu les convaincre de me rejoindre. Si ma famille ne m'avait pas rejointe, j'aurais aimé intercéder pour eux auprès de Dieu, pour qu'ils me retrouvent au paradis plus tard. J'avais un peu le

sentiment que je les aurais sauvés en allant là-bas. On m'avait dit que si on mourait martyr, on pouvait intercéder pour plusieurs personnes. Le jour de la Résurrection *(yawma-l-qiyyama)*, j'aurais pu sauver l'âme des membres de ma famille pour qu'ils échappent à l'enfer.

Quand j'éprouvais une angoisse, je me rassurais en me disant que je pourrais revenir en France si cela ne se passait pas bien. J'ai mis du temps à comprendre qu'une fois là-bas, ce serait pour toute la vie. Cet aspect m'a fait hésiter. J'ai quand même décidé de partir parce que j'estimais que j'étais allée trop loin et que je ne pouvais plus faire marche arrière. C'était comme un tourbillon autour de moi malgré moi. Ce qui est évident avec le recul, c'est que je voulais vraiment mourir en martyre. J'y allais pour me sauver moi-même mais ce n'était pas que pour moi. Je voulais aussi aller là-bas pour faire de l'humanitaire, je voulais vraiment aider. Pour moi, il était évident qu'une fois arrivée en Syrie, j'allais aider les petits Syriens. Ensuite, m'est venue l'envie d'apprendre le maniement des armes. J'étais alors dans un état d'esprit différent. Il n'était plus question d'aider des victimes mais plutôt de combattre des oppresseurs. Ils m'ont convaincue que j'allais combattre et mourir en martyre alors que finalement c'est faux. Je savais très bien en mon for intérieur que les femmes ne pouvaient pas combattre. Je me suis dit qu'un jour, ils auraient peut-être besoin de moi. Et puis à la fin, j'ai compris qu'une fois là-bas, je devrais me marier et élever des enfants combattants *(moujahid).* J'étais tellement embrigadée que ces projets m'allaient complètement. J'étais persuadée que mes enfants combattraient dans le sentier de Dieu (*fi sabilli-llah*),

ce qui les aurait menés directement au paradis (*jannah*). Enfin, je pensais que là-bas je pourrais pratiquer ma religion librement et porter le niqab, ce que je désire plus que tout.

Dans les derniers moments, juste avant de partir, j'ai commencé à douter. Je me disais que si j'allais là-bas, j'irais en enfer. Je remettais en cause la « guerre » menée par la Dawla. Il ne s'agissait peut-être que de manipulation. J'en ai fait part à une sœur qui m'a dit : « Non ! C'est la vérité ! Tu dois venir ici, tu vas te sentir bien ! ». On ne parlait pas facilement des doutes, j'ai juste dit que j'avais peur d'aller plus loin. Si je lui avais dit la vérité, elle m'aurait désavouée et traitée de mécréante (*kouffar*). Quand, on fait partie de Daesh, il est interdit d'avoir des doutes. J'avais aussi peur d'être rejetée et stigmatisée par le groupe qui serait allé jusqu'à m'excommunier et aurait mis les autres en garde contre moi. Certaines filles m'ont déjà parlé de leurs doutes et je ne les ai jamais jugées. J'essayais plutôt de les rassurer, je leur disais : « Mais non, c'est la vérité là-bas ! Regardez ! Ça se voit. La France est l'ennemi d'Allah ».

Avant, j'étais une fille comme toutes les autres…

Avant, j'étais une fille comme toutes les autres, je traînais dans le quartier avec mes copines et copains. Je sortais en ville, j'allais au cinéma, j'allais à l'école. Je n'étais pas studieuse à l'école mais j'aimais y aller. Je riais et j'aimais beaucoup ça. J'étais quelqu'un qui parlait avec tout le monde. Avec mes copines, on pouvait parler de tout. Au collège, on aimait faire des petites bêtises, des trucs de gamins,

des trucs bêtes. Des fois, je mentais à ma mère, on disait qu'on allait à la danse mais en fait, on allait traîner dans le quartier par exemple. Par contre, on n'a jamais consommé de cigarettes, de shit ni même d'alcool. On fréquentait aussi les garçons, sans pour autant avoir beaucoup de petits copains. Je faisais aussi beaucoup de sport quand j'étais plus jeune. J'ai fait un peu de tout : de la natation, du volley-ball, du basket-ball et aussi quelques sports de combat comme le taekwondo, la boxe ou le judo. Plus tard, j'ai eu de gros problèmes mais comme je n'étais pas du genre à me laisser faire, je me défendais. Je savais me défendre. Avec ceux qui me faisaient du mal, je n'y allais pas de main morte. Je me suis toujours sentie inutile dans ma famille. Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours eu des problèmes familiaux. Je cherchais ma place. Il y a des moments où on ne s'intéressait pas trop à moi. Je me sentais un peu à part. Pour me faire remarquer, je faisais des bêtises. À l'école, je ne travaillais pas pour qu'ils appellent ma mère. Ça la faisait réagir. Même si elle me disputait, j'avais l'impression de vraiment exister pour elle. Je voulais aussi que mon père réagisse, surtout lui, parce que j'avais vraiment le sentiment d'être inexistante à ses yeux. À partir du lycée, au moment où j'ai commencé à m'intéresser à la Dawla, je ne voulais plus rien faire. Avant ça, j'avais énormément de projets d'avenir : je voulais faire médecine, devenir aide-soignante ou encore travailler avec les enfants. Je ne sais plus trop pourquoi mais je ne voulais plus rien faire. En terminale un peu avant que je sois bien engagée avec Daesh, j'ai tout lâché. Tout ça à cause d'eux ! Tout ce qui comptait à ce moment-là, c'était de les rejoindre parce qu'ici il n'y avait que des

mécréants. Avant ça, j'avais toujours un petit projet. Je me voyais plus tard avec mon petit permis, mon petit travail mais tout ça n'avait plus d'importance. Avant eux, je n'ai jamais eu d'idées noires ou de tendances suicidaires. Je m'aimais telle que j'étais.

J'ai toujours pensé que ce monde n'était qu'un test…

J'ai toujours pensé que ce monde n'était qu'un test et ce depuis très longtemps. À mes yeux, cette vie ici-bas (*la dounya*) ne sert à rien, elle est éphémère. J'ai toujours été dans une quête spirituelle. Les enfants qui meurent me faisaient mal au cœur. Quand je voyais des pauvres, ça me touchait, surtout si c'étaient des enfants, beaucoup moins les adultes. Après, progressivement, je dois l'avouer, cela m'était égal quand il ne s'agissait pas d'enfants musulmans... Par exemple, quand j'entendais parler d'une fusillade aux États-Unis, ça ne me faisait rien du tout. Je suis devenue dure sur certains sujets. J'ai changé. Pourtant, j'avais fait un peu d'humanitaire avant : donner à manger aux SDF et aux gens qui n'ont pas les moyens, etc. J'ai quitté cette association humanitaire parce que je n'aimais pas trop le groupe, même si cette mission me plaisait vraiment. Je voulais vraiment aider la communauté musulmane. Je voulais aller en Palestine pour les soutenir mais c'était impossible. J'imaginais qu'une fois adulte, j'adopterais un orphelin somalien ou palestinien. Pour moi, le projet de Daesh, c'était de nous aider, nous, les Musulmans. Avec un projet : que le monde entier soit musulman.

Le projet de revenir au temps du Prophète *(Paix et Bénédictions sur lui)* était la

meilleure solution pour moi. J'aurais alors pu pratiquer librement ma religion. Clairement, en France, je trouvais que je ne pouvais pas appliquer ma religion comme je l'entendais. J'en étais convaincue même avant d'avoir été embrigadée par Daesh. Je savais que si un jour je portais le voile, beaucoup de portes se fermeraient pour moi. Quand je l'ai ensuite porté, à chaque fois que je me sentais agressée par un « Français », je le considérais comme un mécréant et un ennemi. En fait, je les voyais finalement tous comme des ennemis car beaucoup me regardaient mal avec mon voile. Les membres de mon groupe jouaient beaucoup sur ça. Ils me disaient : « Regarde, ici ça se passe mal mais chez nous tout se passe bien. Les femmes peuvent s'habiller comme elles veulent, etc. ». Le plus important pour moi, c'était que l'islam soit réinstauré.

Après, j'ai vu les vidéos qui montraient comment c'était réellement. On ne voyait que les hommes dehors, on ne voyait pas les femmes ou les enfants. J'en ai déjà parlé aux autres. Je leur ai dit qu'on voyait vraiment comment était l'État Islamique. Mais à ce moment-là, je n'en parlais pas devant tout le monde. Je savais que là-bas, c'était vraiment la guerre mais elle me semblait incontournable pour nous permettre de pratiquer notre religion correctement. Pour moi, les morts étaient des mécréants, ils n'étaient rien à mes yeux. C'est plus tard que je me suis rendu compte que cette vision était extrêmement grave. Même si je considérais qu'il fallait exterminer tous les mécréants, je n'étais pas prête à tuer. Une fois face à eux, je ne pense pas que j'aurais pu, je suis trop fragile. Dans ma tête, je pensais qu'avec Daesh, le monde serait meilleur. Avant, je ne sais pas si ma vie avait un

sens. On était ici-bas pour un test puis il y aurait le jour du jugement dernier et on serait tous jugés. Il fallait être la meilleure Musulmane possible. Je ne supportais plus les humiliations que subissent les Musulmans, je pensais tout le temps à ça. Ça provoquait de la haine en moi. J'avais le sentiment que tout le monde était toujours contre les Musulmans. Je regardais en boucle des vidéos de femmes voilées qui étaient malmenées par la police.

Au début, je voulais rejoindre les sœurs, je pensais vraiment que ça allait être « bisounours »…

Au début, je voulais rejoindre les sœurs, je pensais vraiment que ça allait être « bisounours ». J'imaginais qu'on allait pratiquer notre religion ensemble. Je n'ai jamais osé faire les choses seule. J'ai peur d'avoir des responsabilités et donc de faire les choses en groupe m'a toujours rassurée. D'ailleurs, c'est toujours le cas aujourd'hui. Je pensais vraiment que grâce à la guerre, on allait arriver à créer une bonne communauté, solidaire. C'était important pour moi. Je pensais aussi que là-bas, j'allais apprendre le Coran et les hadiths. C'était le seul endroit où je pouvais apprendre le vrai islam. J'aurais pu l'apprendre partout. Mais dans ma tête, là-bas, c'était mieux, là-bas ça aurait été la vérité, pas comme ici en France. Je me sentais vraiment impure en restant ici. Parfois, j'avais l'impression de devenir folle. Dès que je sortais, je pleurais, j'en avais marre, je voulais partir. Le mariage m'attirait un peu mais je voulais surtout aller là-bas pour la religion. J'avais vraiment l'impression qu'on se protégeait avec mes sœurs quand on parlait

ensemble. Je n'étais pas du tout attirée par le pouvoir mais plutôt par la possibilité d'être écoutée. Plus le temps passait, plus j'avais de la haine envers ma famille. Je préférais mon groupe. Mais par la suite, quand j'ai commencé à avoir des problèmes avec les sœurs d'ici, j'ai compris qu'il en serait autrement. J'avais peur de ne pas m'entendre avec les sœurs là-bas non plus. Ce serait comme en France. C'est la nature humaine. Je devrais rester seule et me marier.

Maintenant je ne sais même plus quoi penser…

Maintenant, je ne sais même plus quoi penser. C'est pesant. Je n'aurais jamais dû me mettre dans des problèmes comme ça. Il y a plein de choses que j'aurais voulu faire et que je ne peux plus faire maintenant. J'ai l'impression d'être enfermée. Ça a pris trop de place dans ma vie. Je suis convaincue aujourd'hui que ce que fait Daesh est inhumain. Je pense que je suis sortie de leur idéologie, je ne suis plus du tout pour eux mais j'ai encore des doutes. Il y a des choses qui n'ont pas changé dans mon mode de pensée. Je pense toujours que la vie est éphémère et qu'il ne s'agit que d'un passage pour faire ses preuves. Je suis écœurée quand je pense que j'ai pu adhérer à leur idéologie. Avant de m'en détacher complètement, je me suis penchée sur les autres groupes djihadistes. J'ai même un moment été pour Al Qaïda. Je crois qu'au fond, j'ai toujours été pour Al Qaïda même si je n'avais que des contacts avec le groupe Daesh. Je ne savais même pas à ce moment-là qu'Al Nosra était un groupe d'Al Qaïda. J'adhérais à Daesh, un groupe qui combattait le groupe auquel je voulais adhérer en fin de compte… Je suis

restée amie avec certaines de mes sœurs, certaines mêmes qui sont sorties de tout ça. En ce qui concerne les réseaux sociaux, je m'en suis coupée définitivement. Aujourd'hui, je me sens plus proche de ma famille et j'ai renoué avec d'anciennes amies que j'avais rejetées à l'époque. Certaines d'entre elles connaissent mon parcours. Néanmoins, je préfère rester chez moi parce que je me sens jugée et pointée du doigt.

Malgré mes doutes et mon dégoût pour la Dawla, j'ai de nouveau essayé de partir en Syrie…

Malgré mes doutes et mon dégoût pour la Dawla, j'ai de nouveau essayé de partir en Syrie. Ce n'était plus du tout pour les mêmes raisons que la première fois. Je voyais mes parents en plein divorce. Ma mère quittait le domicile familial quotidiennement pour se réfugier chez ses sœurs dans d'autres villes en nous laissant seuls avec notre père. Je me transformais en femme de la maison, je devais faire le ménage, à manger, m'occuper de mon petit frère, c'était assez dur. Mon père n'a jamais rien fait. Il ne s'est jamais occupé de nous, il est là sans être là. Je devais confronter mon frère pour qu'il ne rentre pas trop tard, contrôler qu'il aille bien à l'école, vérifier ses fréquentations, etc. Je m'inquiétais beaucoup pour lui, je le voyais plonger avec des mauvaises personnes du quartier mais je n'arrivais pas à le stopper. Ma mère a déjà énormément souffert quand mon grand frère est allé en prison, le petit ne devait pas le rejoindre. En plus sa seule fille qui ramène la police anti-terro à la maison. Je pensais avoir une responsabilité dans

leurs conflits. J'étais persuadée d'être une mauvaise fille et de la faire souffrir. J'étais responsable du mal-être de ma mère. Ça me déchirait le cœur quand je l'entendais recroquevillée dans un coin pleurer presque tous les soirs. Je culpabilisais beaucoup d'avoir envisagé de laisser ma maman toute seule. C'est contradictoire car je pensais à nouveau partir pour, cette fois-ci, libérer ma mère. Je me disais qu'elle aurait moins de problèmes si je partais, qu'elle souffrirait moins. J'arrêterais de lui faire du mal. J'avais sans arrêt des remarques de ma famille qui me cataloguait comme une terroriste. J'avais tout le monde contre moi. Ma famille est musulmane et me trouve naïve et bête d'avoir pu me faire manipuler. Pour eux c'est la preuve que je suis une ignorante et une faible d'esprit. En plus, ils me pensent responsable de l'embrigadement de ma cousine avec qui j'ai failli partir la première fois. Ça a fait des guerres entre les familles, je n'ai plus le droit de l'approcher maintenant alors qu'on était très proches. Elle me manque. En partant là-bas, je voulais me punir de ne pas être à la hauteur de ce que ma mère méritait. J'avais tout préparé, j'avais pris les papiers d'une amie, volé des bijoux pour me payer le voyage et direction la mort. Car cette fois, je n'y allais pas pour apprendre la religion, pour me marier et fonder une famille, j'y allais pour mourir le plus vite possible, en finir avec cette vie et libérer les souffrances de ma mère. Je devais me punir. Elle m'avait dit un jour une phrase qui m'avait énormément culpabilisée : « Tu as vu tout ce que tu as fait et pourtant je suis toujours là pour toi ». Je voulais une ceinture explosive. Une sœur m'avait encouragée à devenir sa co-épouse car son mari était inscrit sur la liste des

martyrs et m'a promis que je pourrais l'accompagner dans sa mission lorsque ce sera son tour. Quand j'ai changé d'avis par peur de ne pas me tuer moi uniquement mais de tuer aussi ma mère, cette sœur m'a immédiatement traitée de mécréante.

Je pense souvent à l'enfer pour m'obliger à devenir une meilleure Musulmane…

Je pense souvent à l'enfer pour m'obliger à devenir une meilleure Musulmane. Je pense tout le temps à la vie après la mort. Je veux toujours m'améliorer dans ma croyance, dans ma pratique. Je préfère être seule que de ne pas penser à Dieu, même sur un court temps. Je culpabilise dès que je pense à autre chose. Parfois, je suis faible, je regarde des séries sur mon ordinateur et mets de côté les livres. J'ai l'impression de ne pas être pieuse quand je ne pense pas à Lui. Allah attend que je sois une bonne croyante, une bonne personne, quelqu'un de droit qui inspire le respect et honnête. J'ai sans arrêt envie de plaire à Dieu et j'ai très peur de ne pas Lui plaire. Je dois faire mon maximum pour satisfaire ma maman car sinon je ne plais pas à Mon Créateur. J'essaie de m'assouplir, j'ai enlevé le drapeau de Daesh de ma chambre, je cherche du travail et j'évolue dans mes jugements. Par exemple, avant je pensais qu'un Musulman qui ne priait pas était mécréant, aujourd'hui je pense qu'il a coulé et j'essaie de lui faire un rappel mais je ne le juge pas égaré. C'est dur de trouver un travail avec mon jilbab. Je fais déjà un effort car je suis encore en niqab. Le niqab est fondamental pour moi. Je

n'arrive pas à l'enlever, je n'arrive pas à m'en passer. J'ai pourtant essayé, pour ma mère, de porter le hijab à la place du Niqab, mais c'était impossible. Je me sentais nue, vulnérable. Je n'ai jamais aimé le regard des gens que ce soit féminin ou masculin. Je n'ai, par exemple, jamais regardé quelqu'un dans les yeux quand je lui parle. Pourtant je ne souffre pas de complexes, je n'aimerais pas être quelqu'un d'autre. Pour le travail, je mets des jilbabs de couleur, j'enlève la partie qui cache mon visage et mes gants, mais je n'arrive pas à faire plus pour le moment. Je suis arrivée à trouver des petites missions quand même à droite à gauche dans ma ville. Par contre, j'ai dû faire le deuil de la formation BAFA. J'en avais réellement envie. En plus, travailler avec des enfants m'a toujours motivée mais la mission locale et la mairie m'ont bloquée à cause de mon dossier judiciaire et de mon look, je pense. Mon jilbab et mon niqab me servent de protection. Même dans le quartier, je me sens beaucoup mieux avec.

Je ne sais pas ce que je vais faire de ma vie…

Je ne sais pas ce que je vais faire de ma vie. Je n'ai pas de projet, pas du tout. Sinon avoir un petit travail, me marier et avoir des enfants… rien de plus. Aujourd'hui, je sais qu'il y a des choses à faire dans l'humanitaire en France : donner de l'argent, faire de l'humanitaire avec des ONG, etc… Je n'ai cependant pas du tout entamé de démarches en ce sens. J'ai envie d'en faire mais j'ai peur qu'en m'impliquant dans ce type de projet, je repense à Daesh. Avant, j'avais du mal à aller vers les personnes qui ne sont pas musulmanes parce que j'avais

l'impression qu'ils ne m'aimaient pas ou qu'ils me voyaient comme une menace. Maintenant quand je vois les gens, je leur dis « bonjour » et les choses paraissent alors plus simples tant de leur côté que du mien. Il y a toujours des personnes hostiles mais ça ne me touche plus autant qu'avant. En ce qui concerne la religion, je suis toujours musulmane pratiquante. Vu que je ne regardais que les vidéos de Daesh, je ne me renseignais pas sur la religion. Maintenant, je m'instruis vraiment. Pour moi aujourd'hui, être musulmane, c'est être soumise à Dieu, avoir le bon comportement et suivre la dernière religion, celle du Prophète *(paix et bénédiction de Dieu sur Lui).* Ce que je pourrais dire aux autres, c'est de mieux apprendre leur religion et de ne pas suivre aveuglément quelqu'un qui prétend détenir la vérité. Moi, je ne dirai jamais à quelqu'un : « Suis ce savant-là, écoute cet imam là ». C'est plutôt : « Ouvre des bouquins et regarde par toi-même. Ouvre le Coran ».

Résumé succinct du suivi de Lamia

À la lecture de ce témoignage, nous avons choisi d'axer notre analyse sur la dépendance de Lamia au niqab, car il reflète le sentiment de nombreuses jeunes filles que nous avons suivies. Elle explique ne pas parvenir à se détacher de son vêtement couvrant car elle y trouve une protection indispensable face au monde extérieur qui la terrifie. Lamia est convaincue que lorsqu'elle se sépare de son vêtement, tous les regards se focalisent sur elle, ce qui l'angoisse profondément.

Nous retrouvons encore une fois, la stratégie des rabatteurs « djihadistes » qui consiste à placer le jeune dans une grille de lecture paranoïaque du monde avec une idée que leur corps a une dimension pure et sacrée qu'il faut préserver à tout prix de la perversité « des autres ». Le niqab remplit donc une véritable fonction de protection essentielle aux yeux de Lamia.

Toutefois, le niqab qui donne l'illusion à Lamia d'être protégée du monde extérieur la coupe en réalité de son environnement. Progressivement, elle s'est détournée de sa famille et de ses amies qui ne portaient « que » le hijab parce qu'elle considérait que ce n'était pas suffisant. Son entourage la questionnait sur ce choix de vêtement, ce qui lui donnait le sentiment d'être incomprise. Et plus elle se sentait jugée, plus elle se détachait d'eux. Lamia s'est alors tournée vers des «sœurs » qui s'habillaient de la même manière qu'elle parce que cela lui permettait de sortir de sa solitude et d'être entourée.

En fait, le discours radical a opéré de telle manière qu'il a accentué les ressemblances à l'intérieur du groupe et exacerbé les différences avec «les autres», ce qui a facilité la fusion des individus au sein du groupe. Le niqab a ainsi détruit les contours identitaires de Lamia (en la rendant identique aux autres), lui a permis de se distinguer «des autres » (ceux qui ne sont pas dans le vrai) et de se reconnaître dans les membres de son groupe (entre élus). Au final, Lamia a perdu ses propres contours identitaires parce qu'elle a eu le sentiment d'être « a même» que les autres et de percevoir exactement les mêmes émotions.

C’est notamment au travers du niqab que la dimension relationnelle de l’engagement « djihadiste » de Lamia a pris toute son envergure. Elle se sentait en fusion avec son groupe, aimée, protégée, valorisée… En somme, elle se sentait être quelqu’un » aux yeux des autres, se convainquant elle-même au passage de sa propre utilité. Ce n’est pas pour rien que le discours « djihadiste » emploie une notion qui rappelle des mauvais souvenirs historiques, celle de « primauté du groupe purifié ». Ces propos revalorisent les adolescentes et leur redonnent une sorte de virginité symbolique. Contrairement à ce que l’on pense, la jeune fille n’a pas besoin d’être vierge pour faire partie de « ceux qui détiennent la vérité ». Au contraire, l’embrigadement propose une « nouvelle naissance », une sorte de régénération personnelle. Peu importe ce que l’on a vécu avant, la nouvelle vie commence maintenant, lorsqu’on est choisi par Dieu pour être élu.

On comprend mieux pourquoi de nombreuses filles engagées dans un groupe « djihadiste » se révèlent avoir été victimes dans leur petite enfance d’un abus sexuel ou d’une agression non parlée et non traitée[88]. Ce type de jeunes filles surinvestit souvent le niqab pour déterminer ce qui leur appartient (leur corps) du reste du monde. Elles l’investissent comme une carapace, une sorte d’écran, de frontière infranchissable vis-à-vis de l’extérieur. Les recruteurs doivent le sentir car ils en parlent comme d’un écrin : « Tu es un diamant et le niqab est ton écrin, Dieu protège tout ce qui brille ».

[88] Souvent, il s’agit de filles qui sont hameçonnées par ce que nous avons appelé « le mythe de la Belle au bois dormant », c’est-à-dire la promesse d’un mari protecteur les aimant pour toujours.

Le vêtement couvrant n'attire pas tous les jeunes pour la même raison. Nous avons suivi des jeunes filles pour qui le niqab avait une fonction d'invincibilité. Elles exprimaient ressentir un sentiment d'exaltation quand elles étaient ensemble, supérieures à ceux qui les regardaient. Ce n'est pas seulement le vêtement qui rendait ces jeunes filles invincibles mais le sentiment de fusion qu'il avait créé entre elles. L'identification aux femmes du Prophète est aussi utilisée par le discours « djihadiste » pour créer un sentiment de supériorité, en racontant que ces dernières étaient niqabées. Dans ce cas, le niqab est plutôt investi comme une force.

En ce qui concerne Lamia, elle semble avoir compensé sa faible estime d'elle-même au travers du niqab qu'elle concevait comme sacré. Et si le vêtement était sacré, qu'elle était reconnue comme une « Véridique », cela lui donnait le sentiment d'être importante, supérieure… La boucle était bouclée.

Notre travail avec Lamia a été de lui redonner confiance en elle-même, de la revaloriser, et de l'amener à apprendre à se protéger et trouver un autre moyen pour définir ses limites corporelles. Pour déconstruire ce que nous appelons « la dépendance niqabienne » que certaines jeunes femmes ont développée, il faut compter plusieurs mois voire des années, même pour celles qui sont désengagées de l'idéologie « djihadiste ». L'attitude des interlocuteurs qui vont accepter de les prendre en stage avec un jilbab ou un hijab va être déterminante pour leur permettre de progressivement faire confiance aux humains qui les entourent et de se réorganiser sur le plan psychique. Cela a été le cas pour Lamia, qui a pu

entamer un début de désengagement grâce à ces nouvelles relations établies au sein de son travail.

Concluons avec cet extrait du psychiatre et psychanalyste Serge Hefez, qui a supervisé notre équipe pendant ces deux ans de mission ministérielle :

« Faut-il rappeler que l'adolescence est l'âge des transformations pubertaires, physiques et psychiques, des pulsions et des peurs autour du passage à une sexualité agie et non plus seulement fantasmée ? Au centre de ces préoccupations : le corps, théâtre de métamorphoses que l'adolescent ne maîtrise pas et qui a du mal à être représenté. Le corps, frontière entre le dedans et le dehors, l'intimité et l'espace public, le visible et l'invisible, qui trahit parfois ce que l'on voudrait cacher. Le corps, cette maison dont parlait Dolto, que l'on peine à habiter faute de le reconnaître sien et de s'y sentir bien, et qui peut faire l'objet de diverses maltraitances : affamé dans l'anorexie, gavé dans la boulimie, déchiré dans les scarifications, marqué et troué dans les tatouages et les piercings… Des conduites comme autant de tentatives d'appropriation de son corps, de soi, actant au passage la nécessaire séparation avec les parents et l'affirmation d'une identité propre.

Cette question du sexuel et de la difficulté à le vivre est évidemment à l'œuvre dans le processus de radicalisation, mais se pose et s'exprime en termes différents pour les filles et pour les garçons.

Posons cependant en préambule que pour de nombreux troubles psychopathologiques à l'adolescence, chez les filles et chez les garçons, l'on

retrouve des abus sexuels dans l'enfance, lesquels constituent un facteur important de fragilisation psychique.

Chez les jeunes filles radicalisées, la problématique du corps sexué et de ce qu'il suppose trouve dans le port du voile, une résolution ou, à tout le moins, un apaisement.

Littéralement, hijab signifie aussi « rideau » ou « écran ». Il permet de mettre un écran de protection entre le monde et soi, entre leur famille et soi et, dans bien des cas, entre leur mère et elles. Il dessine une frontière qui délimite son territoire, un espace à soi, inviolable parce que dissimulé.

Dans l'observation clinique que je peux en faire, le port du voile présente des analogies avec le comportement anorexique : l'un et l'autre, à leur manière, tendent à effacer les formes du corps, à le dissoudre en tant que corps sexualisé, tout en mettant de la distance entre soi et les autres.

En même temps qu'il estompe les contours, les formes et plus encore les transformations sur lesquelles l'adolescente n'a pas prise, il fait office de contenant pour des pulsions sexuelles trop explosives et met à l'abri de la réalisation de fantasmes archaïques qui s'enracinent dans la petite enfance.

La protection apparaît pourtant paradoxale puisque le voile (l'auteur parle du voile intégral) attire tous les regards : de mépris, voire de haine de la part des uns, de respect, voire d'envie chez d'autres. Mais il est rare qu'il passe inaperçu. Peu importe d'ailleurs la nature du regard, l'essentiel étant d'être regardée, comme une forme de reconnaissance. Le regard admiratif leur dit que le voile fait d'elles des

femmes respectables, dignes, leur procurant un sentiment d'exaltation quasi érotique. Le regard de mépris les grandit d'une autre façon, les renforçant dans une position de martyre, persécutée pour défendre la Vérité, la cause, l'idéal de pureté auquel elles aspirent.

Mépris ou admiration leur procurent le même sentiment d'exister. Le regard devient d'autant plus central que d'elles-mêmes, elles ne montrent que leurs yeux. Les yeux, miroirs de l'âme, essence de l'être, les débarrassant ainsi du malaise que procure le corps sexué[89]. »

[89] Dounia Bouzar, Serge Hefez, je rêvais d'un autre monde, l'adolescence sous l'emprise de Daesh, Stock, 2017.

Conclusion

Cette expérience en désengagement et en déradicalisation auprès de 809 jeunes nous a permis de comprendre les leviers d'efficacité des discours « djihadistes » dans leur interaction avec les motivations et événements de vie des jeunes, ou en d'autres termes l'individualisation du discours de propagande adapté aux aspirations et aux caractéristiques personnelles des jeunes. Cela a également prouvé qu'il était fondamental de comprendre les motifs d'engagement pour personnaliser l'approche de sortie de radicalité[90]. Cela rejoint les conclusions[91] qui estiment que l'intérêt réel pour la vie du radicalisé et non uniquement pour sa dangerosité est fondamental pour la réussite de son désengagement. L'individualisation de la radicalisation entraîne l'individualisation de la déradicalisation.

Cette diversité des motifs de faire le « djihad » permet de toucher des jeunes différents, même si leur point commun reste leur âge (12-28) et une certaine vulnérabilité (psychologique ou sociale) au moment de la rencontre avec l'offre des recruteurs. En France, nous avons été surpris de constater que les recruteurs arrivaient à hameçonner presque autant de filles que de garçons (40%), et autant

[90] Bouzar D. & Martin M. (2016). *Pour quels motifs les jeunes s'engagent-ils dans le djihad ?* Revue Neuropsychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, 2016. http://dx.doi.org/10.1016/j.neurenf.2016.08.002.

[91] Korn, J. (2016). European CVE Strategies from a Practitioner's Perspective. The Annals of the American Academy of Political and Social Science, 668(1), 180 –197.

de jeunes issus de familles non-musulmanes (48%) que musulmanes[92].

D'une manière générale, l'impact psychologique de Daesh est aussi fort que son impact militaire : les « djihadistes » ne font pas qu'une simple guerre mais recherchent avant tout à créer une désorganisation émotionnelle au niveau individuel et à ébranler les repères de civilisation au niveau collectif. On ne combattra pas Daesh uniquement avec des bombes. On ne peut pas « sortir » les jeunes de l'idéologie « djihadiste » si l'on ne part pas de leur motif d'engagement et des procédés utilisés par les rabatteurs.

Les politiques de désengagement et de déradicalisation, mais aussi les politiques de prévention et de détection, pourraient être plus efficaces si le cadre conceptuel de cette problématique était défini. Pour le moment, les programmes mis en place en France ont du mal à être efficaces parce qu'il n'y a pas de consensus clair entre les politiques et les chercheurs sur les aspects problématiques à traiter. Pour certains, les idées radicales des individus ne regardent pas la société tant qu'elles n'entraînent pas des actes terroristes. Pour d'autres, on ne peut traiter les actes terroristes si l'on ne traite pas l'idéologie qui les sous-tend. Cela explique que les évaluations des dispositifs et des expériences de détection et de déradicalisation entraînent des polémiques tant au niveau des intellectuels que des politiques,

[92] http://www.ladepeche.fr/article/2016/04/27/2333702-numero-vert-anti-jihad-nombre-signalements-forte-hausse-depuis-an.html Cette enquête nous apprend également que dans 1 cas sur 5, l'appel concerne un mineur. D'autre part, 61% des personnes signalées sont des hommes, la plupart âgés de 26 ans et plus. 39% sont des femmes, mais elles sont plus jeunes, de moins de 18 ans à 25 ans pour la majorité d'entre elles. Enfin, 48% des personnes signalées sont des convertis. Chaque jour, huit cas inquiétants remontent ainsi en moyenne au ministère et 10% des appels alertent par rapport à un départ vers la Syrie.

chacun tentant de ramener la complexité du processus « djihadiste » au domaine qu'il connaît et qu'il maîtrise. Il faudrait pourtant croiser les regards de manière interdisciplinaire, comme les « penseurs de Daesh » le font, pour arriver à une réelle efficacité et cohérence entre les différents acteurs.

Suite à notre expérimentation, nous avons constaté que sur le terrain français mais aussi dans d'autres pays, la plupart des modèles de déradicalisation découlent de l'hypothèse que l'idéologie joue un rôle crucial dans l'embrigadement des individus extrémistes. Partant du principe que les « djihadistes » ont une vision erronée de l'islam, les programmes[93] investissent des intervenants religieux qui vont se positionner sur le domaine du savoir. Quant aux modèles de déradicalisation qui réfléchissent à la dimension psychologique et émotionnelle, ils ne prennent généralement pas en compte la dimension idéologique et utilisent des cadres de prévention qui ont déjà été mis en place auparavant pour la toxicomanie, la délinquance ou l'emprise sectaire[94].

Notre retour d'expérience nous mène à penser que l'articulation entre la dimension relationnelle, la dimension émotionnelle et la dimension idéologique n'est pas assez mise en avant dans les études et dans les programmes de déradicalisation,

[93] Le modèle de l'Arabie Saoudite décrit notamment par El-Said, H. (2015), New approaches to Countering Terrorism : Designing and Evaluating Counter Radicalization and De-Radicalization Programs. London : Palgrave Macmillan et le modèle de Singapour, et le modèle de réhabilitation de Singapour, décrit notamment par Briggs, R. (2014). Policy Briefing : De-radicalisation and Disengagement. London : Institute for Strategic Dialogue.

[94] CIPC. (2017). 6ème Rapport international sur la prévention de la radicalisation violente : une étude internationale sur les enjeux de l'intervention et des intervenants. Montréal, Canada : Centre International de Prévention de la Criminalité. C'est aussi la position de Murielle Domenach, nouvelle diectrice du CIPDR.

probablement parce que les observateurs n'ont accès ni aux « petits pas » de la radicalité, ni aux « fils invisibles » et aux « motifs implicites » de l'engagement « djihadiste ». Seuls 31% des recherches effectuées sur le terrorisme au niveau mondial ont pu utiliser des données empiriques[95]. Et les données empiriques, quand elles existent, proviennent surtout de témoignages de « djihadistes » ayant déjà effectué leur transformation cognitive, traités en première main par des journalistes[96]. Pourtant, les rapports que les individus radicalisés établissent entre eux sont reconnus essentiels par de nombreux experts[97].

L'étude des conversations entre les recruteurs et les jeunes que nous avons suivis, nous mène à attirer l'attention sur le fait que le rejet de l' « Autre » et de la démocratie se réalise à la fois par l'idéologie et par l'approche émotionnelle anxiogène des « djihadistes », de manière concomitante. Tous les jeunes que nous avons suivis ont à la fois éprouvé une sorte d'angoisse obsessionnelle vis-à-vis de tout ce qui relève de l'humain, transmise et partagée au sein de leur groupe, et adhéré à l'idéologie selon laquelle l'appréciation d'une chose humaine reviendrait à trahir l'unicité de Dieu. C'est de notre point de vue l'entremêlement de l'idéologie et des réactions émotionnelles fortes qui aboutit à l'action violente.

Cela signifie que pour provoquer une ouverture cognitive auprès du radicalisé, il faut aussi associer l'approche émotionnelle, l'approche relationnelle à l'approche

[95] Silke, A. (2001). The devil you know: Continuing problems with research on terrorism. Terrorism andpolitical violence, 13(4), 1–14.

[96] Roy, O. (2016). Le djihad et la mort, Seuil.

[97] Sageman, M. & Hoffman, B. (2008, a). Leadeless Jihad : terror networks in the twenty-first century. Forein Affairs, 87(3), 133-138. Retrieved from http://search.proquest.com/docview/36897831?accountid=20032730 Taarnby, M. (2005). Recruitment of Islamist terrorists in Europe. Trends and perspectives.

idéologique. Même si le processus de radicalisation s'appuie bien sur une idéologie du monde binaire, on ne peut changer cette conviction en se positionnant sur le registre du savoir et de la raison[98]. Il paraît contre-productif de s'adresser directement aux idées de l'individu, qui va automatiquement renforcer sa suspicion envers toute personne extérieure au groupe radical. D'ailleurs, toutes les expériences montrent que le contre-discours ne fonctionne pas en tant que tel[99]. L'objectif est bien de faire bouger les cognitions, mais l'approche cognitive sans approche émotionnelle n'est pas possible. Cela valide notre hypothèse que, dans la mesure où le discours « djihadiste » a associé l'approche émotionnelle, l'approche relationnelle et l'approche idéologique pour susciter l'adhésion à leur projet radical, les acteurs qui veulent combattre le phénomène doivent aussi s'appuyer sur cette triple approche.

Pour mener le jeune à faire le deuil de l'idéologie et du groupe « djihadiste », le cadre conceptuel des programmes de désengagement doit prendre en compte cette triple dimension émotionnelle, relationnelle et idéologique.

[98] Bouzar, D. (2015). Comment sortir de l'emprise djihadiste ? Editions de l'Atelier.

[99] *Ibid* et CIPC. (2017). 6ème Rapport international sur la prévention de la radicalisation violente. Ibid.

LEXIQUE

Abou : littéralement « père de… ». Il s'agit d'incorporer le terme pour les individus radicalisés dans leur nouveau nom afin de créer une rupture avec leur ancienne identité. Le surnom choisi sera le plus souvent en lien avec le combat ou les combattants (Abou Djihad ; Abou Qital ou Abou Oussama…). Le fait de prendre un surnom (*kunya*) servira également à passer inaperçu et la paternité inclue dans ce nouveau nom leur donnera l'impression d'entrer dans l'âge adulte.
La conversion à l'islam engendre aussi généralement un nouveau prénom arabe en lien avec l'histoire de l'Islam pour l'individu (Abou Bakr, Omar, Othman, Bilal, Muhammad…)

Al Walaa Wal Baraa : littéralement « l'Alliance et le Désaveu ». Il s'agit d'un principe instauré par l'idéologie wahhabite (19ème siècle) qui consiste à aimer et à s'allier uniquement avec les membres du groupe « pur » et leurs pratiques (style vestimentaire, centres d'intérêt, façon de s'exprimer…) pour s'écarter, détester et se désavouer de tout ce qui est extérieur au groupe.

Califat/Khilafa : littéralement « succession ». Titre donné aux dirigeants politiques censés être les successeurs du Prophète et garants des valeurs islamiques.
Le système est resté en vigueur jusqu'à son abolition en 1924 par Atatürk.
Le postulat des groupes « djihadistes » est que l'Islam retrouvera son apogée avec

le retour du Califat tel qu'ils le définissent.

Coran : littéralement « lecture ou recueil ». Pour les Musulmans il s'agit du texte sacré par excellence. Il recueille la parole de Dieu révélée à son Prophète Mohammed par l'intermédiaire de l'Ange Gabriel. Le texte est organisé en versets (*ayat*) regroupés en différentes sourates (chapitres du Coran).

Dawla Islamiyya : expression arabe utilisée par Daesh et signifiant l'« État Islamique ».
Les jeunes radicalisés disent « La Dawla » quand ils adhèrent encore à leur discours.

Dîn : terme courant signifiant la religion.

Djihad : littéralement « effort ».
Terme pouvant désigner plusieurs types d'efforts :

- Le « djihad de l'âme » (ou « grand djihad ») consiste en une quête spirituelle visant à un retour vers Dieu en se débarrassant de ses passions.
- Le « djihad défensif » ou « petit djihad ». Il respecte trois conditions nécessaires pour être comparé à de la « légitime défense ». Il peut être mis en place lorsqu'un territoire est envahi, qu'un peuple est menacé et que l'autorité légale du territoire le proclame.

Il désigne pour les radicaux « le combat armé individuel » (fardou'ayn).

Ce concept naît dans les années 80 en Afghanistan où les « djihadistes » considèrent qu'il est obligatoire et s'émancipe des conditions strictes du « djihad défensif » islamique car il n'y a pas besoin d'obtenir l'accord des gouvernements. Ils les considèrent comme tous corrompus et mécréants.

Du'a/ Dura : prière / invocation formulée sous la forme d'une demande.

Dounya : terme désignant la « vie terrestre». Le croyant en islam ne doit pas trop s'attacher à la vie matérielle pour se consacrer à Dieu dans une démarche spirituelle. Cette notion est instrumentalisée par les « djihadistes » pour convaincre les jeunes que le renoncement au monde (famille, amis, biens matériels…) est obligatoire pour obtenir de Dieu le paradis.

Hajj : terme désignant le grand pèlerinage à la Mecque. Ce terme désigne aussi les hommes ayant accompli ce pèlerinage. Pour les femmes le terme hajja/hadja est utilisée.

Halal : terme désignant quelque chose de licite, d'autorisé.

Haram : terme désignant d'abord quelque chose d'illicite (sens le plus répandu).

Peut également désigner quelque chose de « sacré » (le harem était le lieu sacré

des sultans ottomans où vivait sa famille de sang).

Hijra : terme désignant étymologiquement « l'émigration », traduit également par Hégire. Il fait référence au départ du Prophète de l'islam de la Mecque en 622 où il est pourchassé par les tribus régnantes et qu'il trouve refuge à Médine. Cet événement marquera pour les Musulmans le début du calendrier musulman. Les radicaux utilisent la notion aujourd'hui pour fuir leur pays d'origine où ils se disent persécutés pour la seule terre d'asile valable, la Syrie (le « Shâm »).
Les salafistes quiétistes considèrent que les seules terres musulmanes en suivant leur vision du monde sont : l'Arabie Saoudite, la Jordanie, l'Egypte…

Kufr/Koffar/Kafir : littéralement « mécréance », « mécréant », « mécréants ». Terme désignant d'abord celui qui ne croit pas en Dieu, qui n'adhère à aucune religion.
Étymologiquement, ce terme signifie « qui est couvert d'un voile » et ne peut dès lors voir la réalité.
Pour les radicaux, il est considéré comme un ennemi puisqu'il est constamment accusé de vouloir détourner les Musulmans de leur religion.

Munâfiq (singulier)/Munafiqoun (pluriel) : terme désignant « l'hypocrite » ou les « hypocrites ». Il s'agit par définition pour les Musulmans de celui qui se donne l'apparence d'un Musulman mais qui cache la mécréance au fond de lui pour en

tirer un avantage ou pour mieux espionner l'ennemi.

Pour les radicaux, tous les autres Musulmans en font partie, ils sont des traîtres.

Muslim (singulier)/Muslimine (pluriel) : terme courant signifiant un Musulman/les Musulmans.

Mushrik/Mushrikin (pluriel) : terme désignant « l'associateur », c'est-à-dire celui qui commet le péché d'associer quelque chose à Dieu (Ex : Dieu a un fils…)

Pour les radicaux un Musulman peut commettre un acte d'association (visite des tombes des saints ou soumission aux lois humaines).

Oum : terme courant désignant « la mère de… », généralement suivi chez les radicaux d'un aspect guerrier ou d'une qualité nécessaire pour faire partie du groupe (ex : Oum Djihad).

Rawafidh/Rafidhi (pluriel) : terme signifiant étymologiquement « déserteurs, personnes abandonnant, rejetant une chose». Il est interprété par les radicaux comme désignant spécifiquement les Shiites.

Ils sont considérés comme les pires traîtres de cette communauté dans l'imaginaire « djihadiste ». Ils auraient notamment soutenu les mécréants lors des croisades et plus récemment les Américains lors de l'invasion de l'Irak en 2003 ce qui fait d'eux des cibles privilégiées.

Salaf Salih : terme désignant les « Pieux Prédécesseurs » ou les « Pieux Ancêtres », c'est-à-dire les premières générations de Musulmans dont les radicaux et les salafistes estiment qu'ils reproduisent le comportement (avec chacun une représentation propre de ce qu'étaient les « Pieux Prédécesseurs »).

Salam : terme courant signifiant le « Salut », la « Paix », généralement associé dans sa formulation au terme « aleykoum », indiquant « la paix soit sur vous ».

Salat : prière musulmane obligatoire (à la différence de la du'a ou dura), réalisée 5 fois par jour.

Shahada : terme désignant le témoignage de la profession de foi musulmane « Pas de dieu si ce n'est Allah et Muhammad est Son Messager » par lequel on adhère à l'islam.

Shahid (masculin)/Shahida (féminin) : terme désignant le martyr/la martyre (au sens victime de persécution) mais également (comme le terme martyr en grec ancien) un témoin/une témoin. Pour les « djihadistes » c'est uniquement celui qui meurt lors d'un combat ou d'un attentat-suicide qu'ils appellent « opération-martyr ».

Shirk : « associationnisme », « associationnistes ».

Repères pour nommer les différentes façons de se voiler, selon les idéologies :

Hijab : Foulard utilisé pour se couvrir les cheveux chez les Musulmanes, lors de la prière ou toute la journée, suivant les différentes interprétations et convictions.



Jilbab : Terme désignant un vêtement originaire d'Arabie Saoudite, ne laissant apparaître que le visage.



Niqab : terme arabe signifiant « rideau » et qui désigne aujourd'hui le voile intégral importé à l'origine d'Arabie Saoudite par le salafisme.

Il est notamment interdit en France, en Belgique, au Tchad, au Maroc, au Tadjikistan, en Bulgarie, au Cameroun et au Sénégal.



Tchador : habit noir porté exclusivement en Iran par une partie de la population féminine au-dessus des vêtements. Les autres femmes portent seulement un voile.

Le terme a été utilisé improprement en France lors des tensions nées des relations USA-Iran.



Sitar : terme désignant un voile intégral pour femme, recouvert lui-même d'un voile sur le visage pour éviter de croiser le regard des hommes chez les radicaux.



Burqa : Mot d'origine pashtoune désignant à la base une chemise ample pour femme qui ne couvre pas le bas du pantalon et qui permet que les femmes puissent sortir leurs bras pour faire le marché, par exemple. Certaines sont ouvertes par-devant, légèrement en dessous de la taille, laissant paraître robe et pantalon.



La burqa intégrale fut introduite il y a une vingtaine d'années en Afghanistan sous le régime des Talibans. Le terme est utilisé en France improprement pour désigner le voile intégral.



Nous remercions ceux qui nous ont fait confiance pour réaliser ce travail :

L'Ambassade des États-Unis,

AMBASSADE DES
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

PRACTICIES, projet H2020, prévention de la radicalisation violente dirigée par Séraphin Alava (Université de Toulouse 2) pour qui ce rapport constitue une étape préalable à notre étude sur l'étiologie du processus de radicalisation des jeunes,

PRACTICIES
RESEAU Partenariat contre la radicalisation violente dans les villes

et bien entendu le cabinet Bouzar-Expertises, qui a participé au co-financement de ce travail.

Bouzar Expertises
Cultes et Cultures

Ce livre a été mis en page et réalisé Maryam Dupetit et corrigé par Katy, maman bénévole que nous remercions du fond du cœur.

Pour tout retour ou toute question : contact@cpdsi.fr

Pour toute demande de formation : www.bouzar-expertises.fr